

LES AMOURS
DES
PLANTES.

SE VEND A PARIS,

CHEZ
- DEBURE père, Libraire de la Bibliothèque nationale, rue Serpente, N°. 6.
- FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, Hotel de Clugny.
- DESENNE, Libraire, Galerie du Palais-Égalité, N° 2.
- Et chez l'Auteur, au Jardin des Plantes.

LES AMOURS
DES
PLANTES,
POËME
EN QUATRE CHANTS;

SUIVI DE NOTES, ET DE DIALOGUES SUR LA POÉSIE:

Ouvrage traduit de l'anglais de DARWIN;

Par J. P. F. DELEUZE.

Vivunt in venerem frondes, omnisque vicissim
Felix arbor amat: nutant ad mutua palmæ
Fœdera: populeo suspirat populus ictu;
Et platani platanis, alnoque assibilat alnus.
CLAUDIAN. Epith.

PRIX, 3 fr., broché.

A PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE DIGEON, GRANDE-RUE-VERTE, FAUBOURG HONORÉ, N°. 1126.

AN VIII.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Le Poëme de Darwin a eu le plus grand succès en Angleterre. Je n'en examinerai ni les beautés ni les défauts. La singularité du plan en fait un ouvrage dont il n'y a point d'exemple. L'auteur met sur la scène des personnages vivans, auxquels il fait jouer un rôle analogue à la figure et aux propriétés des plantes dont ils portent le nom. Ces personnages sont allégoriques; mais leur physionomie, leur caractère et leurs actions intéressent indépendamment de l'allégorie, qui est un mérite de plus. Ils sont comme ces portraits historiques où l'on admire la composition, l'expression, le dessin, la couleur, lors même qu'on ne peut juger de la ressemblance.

Aussi hardi que Pindare, Darwin se laisse emporter par son génie, et sort continuellement de son sujet. Il néglige les transitions, et présente sans ordre une suite de tableaux tour-à-tour sublimes et gracieux. Le plus

foible rapport, un mot quelquefois, lui suffit pour amener, tantôt une comparaison tirée d'une anecdote historique ou d'un phénomène de la nature, tantôt de grandes leçons de morale, ou l'éloge de quelques hommes dont le génie et les vertus échauffent son ame. Une richesse de poésie ravissante, une profusion d'ornemens toujours neufs, une teinte de sentiment répandue par-tout, un talent de peindre avec vivacité les plus petits détails, un enthousiasme qui ne se refroidit jamais, entraînent le lecteur, et ne lui permettent pas d'appercevoir la monotonie de l'ordonnance générale et la bizarrerie des rapprochemens.

Nos poëtes se sont assez long-tems renfermés dans le cercle de l'imitation. Celui qui a lu Homère le retrouve dans presque tous les poëmes épiques. La distribution, les comparaisons, le merveilleux sont toujours empruntés de lui. Il est tems que le génie se fraie des routes nouvelles; qu'après s'être échauffé à la lecture des anciens, il contemple la nature même pour la peindre. La mythologie animoit tout lorsqu'elle étoit la croyance reçue; aujourd'hui elle n'est plus que

de convention : nous devons en emprunter des tableaux gracieux et des expressions poétiques ; mais il est absurde de faire agir les dieux de la fable, qui sont des êtres chimériques pour nous ; il est ridicule de personnifier les passions auxquelles l'imagination ne peut jamais prêter un corps sensible. Il faut du merveilleux sans doute, mais ce merveilleux doit être vraisemblable pour inspirer de l'intérêt et captiver l'attention. Il existe dans les grands phénomènes de la nature, et ce fleuve immense ne sera jamais épuisé. Pourquoi croirions-nous trouver dans des ressorts imaginaires, dans l'évocation d'agens fantastiques, des combinaisons plus grandes et plus dignes d'embraser notre ame que celles qui sont l'ouvrage du créateur ?

La poésie fut jadis consacrée à chanter les louanges des dieux et des héros, à présenter les principes de la morale, à exposer les merveilles de la nature : ce fut pour cela qu'on la regarda comme un art divin. Ramenons-la à sa véritable origine, et faisons-la marcher de compagnie avec les sciences qui se sont si fort enrichies depuis. Qu'elle s'empare des grandes vérités, des grandes dé-

couvertes, et que les ornant de sa magnificence elle les grave dans la mémoire des hommes.

De tous les sujets sur lesquels les poëtes peuvent s'exercer, il n'en est point de plus fécond que l'histoire naturelle. Elle est si propre à enflammer l'imagination, que ceux qui ont peint la nature en grand ont pris, sans y penser, le ton hardi et brillant de la poésie. En exposant le systême du monde, en décrivant les aspects variés de notre globe et les mœurs des animaux qui l'habitent, en opposant le tableau de la nature agreste et sauvage à celui de la nature enrichie et cultivée par la main de l'homme, leur génie s'est embrasé, et leur style prenant le caractère de l'inspiration s'est élevé fort au-dessus du langage ordinaire. On trouve dans Pline, dans Buffon, dans Linné même, un grand nombre de morceaux auxquels il manque seulement la mesure du vers, pour être des pièces de poésie plus belles et plus intéressantes que tant d'autres, où le sujet n'est animé que par des fables.

Mais dans cette science immense de la nature, la partie qui offre les idées

les plus douces et les plus riantes, c'est sans doute la Botanique. En effet, ce sont les plantes qui ont fourni le plus de tableaux et de comparaisons aux poëtes lyriques, épiques et didactiques. Virgile y revient sans cesse. Dans l'Énéide, l'épisode le plus propre à exciter par lui-même l'admiration et l'attendrissement, c'est l'histoire de Nisus et Euryale; mais le poëte l'a rendu encore plus touchant, en le terminant par une comparaison prise des fleurs.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.

Qu'est-ce qui fait le plus grand mérite du poëme de Claudien, *de raptu Proserpinæ*? Ne sont-ce pas les vers charmans sur les fleurs que cueilloit Proserpine dans les campagnes d'Enna, sur celles qu'elle doit trouver dans l'empire de Pluton. Je pourrois citer mille autres exemples.

Cependant nous n'avons qu'un petit nombre de poëmes sur les plantes: c'est que s'il est facile de peindre agréablement quelques fleurs, il ne l'est pas d'en faire le fonds d'un ouvrage. Pour être bien traité, ce sujet exige des

études préliminaires, et la science a fait seulement de nos jours les progrès qui peuvent l'associer à la poésie. Tant que les plantes n'ont été considérées que comme des remèdes, la description de leur figure et de leurs propriétés ne pouvoit offrir des tableaux agréables et variés. Il falloit qu'elles fussent animées, qu'on eût expliqué les lois de leur développement et de leur propagation, pour que leur destinée pût nous intéresser. Les naturalistes s'étoient peu occupés de ces merveilles, lorsque Linné décrivit les phénomènes de la fécondation, et montra la nature végétale sous un point de vüe nouveau. On put dire alors :

L'Amour d'un nouveau myrte a couronné sa tête;
Du monde végétal il a fait la conquête.

Castel. Ch. I.

Cependant, après Linné, il restoit beaucoup à voir. Ce grand homme n'avoit fait qu'indiquer la Méthode naturelle, dont l'exécution honore un nom déjà si célèbre dans les fastes de la botanique : méthode qui, disposant les genres dans un ordre dicté par

leurs rapports, permet à l'esprit d'envisager dans son ensemble, et de saisir d'un coup-d'œil toute la série des végétaux. Il falloit encore qu'un nouvel observateur, entrant dans la route qui venoit de s'ouvrir, s'y frayât des sentiers ignorés; que liant la physique végétale à la botanique, il nous montrât dans les plantes, non-seulement des corps organisés soumis à des lois constantes, mais des êtres doués, sinon de sensibilité, au moins d'une irritabilité particulière, d'un principe de vie qui leur fait exécuter des mouvemens analogues à leurs besoins, qui porte leurs organes à s'attirer, à s'approcher, et assure la conservation des espèces, leurs amours et leur propagation. Il falloit que dans ses leçons, il nous apprît à ne jamais séparer l'étude des caractères qui font reconnoître les plantes, de celle de leurs rapports entr'elles et avec nous; que dans ses écrits, il exposât les phénomènes du règne végétal dans un langage clair et simple, et qui, paré des graces du sujet, rend l'abord de la science agréable et facile. .... Je m'arrête et m'interdis un éloge que sa modestie désapprouveroit. Mais

qu'il me soit permis de publier ma reconnoissance pour celui qui m'instruisit de ses leçons, et m'honora de son amitié.

Les poëmes composés sur les plantes avant celui de Darwin étant peu connus, je crois faire également plaisir aux littérateurs et aux botanistes en leur en donnant une notice.

Je ne m'arrêterai point sur deux poëmes grecs parvenus jusqu'à nous. L'un de Nicandre sur les contre-poisons, quoique cité par les anciens et honoré de deux traductions en vers latins, n'est qu'un fatras de recettes. L'autre, d'un auteur inconnu, célèbre les vertus des plantes consacrées à quelque dieu. Fabricius l'a imprimé avec une traduction dans le troisième livre de sa bibliothèque grecque. Il n'y a pas une étincelle de poésie: mais ceux qui s'occupent de l'histoire ancienne et fabuleuse des plantes, y trouveront des choses assez curieuses. « La Verveine consacrée à Vénus, lorsqu'on en tient dans les mains, concilie la faveur et l'amitié de ceux qu'on aborde. La Quinte-Feuille, dédiée à Mercure, procure des songes agréables. La Pivoine est la reine des plantes; elle fut donnée à Apollon

sur l'Olympe par Latone sa mère. Suspendue au cou, elle met à l'abri des enchantemens, et les démons fuient loin des lieux où elle est plantée ».

Ovide a chanté, avec les graces et la fécondité d'esprit qui le caractérisent, l'origine mythologique de plusieurs plantes, telles que la Jacinthe (*), le Narcisse, l'Anémone, le Laurier, le Peuplier, le Cyprès, etc.; et dans ses Fastes il a célébré en vers charmans Flore et les richesses de son empire. Mais les plantes ne se montrent que par occasion dans ces ouvrages agréables, ainsi que dans les chants immortels de Virgile.

Au milieu du IXme. siècle, Walafrid Strabon, religieux bénédictin, célèbre par son érudition, donna sous le titre de Jardinet (*Hortulus*), un poëme où l'on trouve plus d'élégance qu'on ne devroit s'y attendre à cette époque. Il a été im-

(*) Notre Jacinthe n'est point la plante à laquelle les anciens poëtes donnoient ce nom. Celle-ci étoit d'une couleur rouge ou ferrugineuse, comme on le voit par plusieurs vers de Virgile et d'Ovide : elle portoit des caractères qui imitoient la forme des lettres AI. Martyn, dans ses notes sur les Géorgiques, a bien prouvé que c'étoit le Lis Martagon.

primé pour la première fois en 1512.

Le plan de l'ouvrage est extrêmement simple : il n'y a ni fables ni digressions. Lorsque les premiers zéphirs ont fondu les neiges et reveillé les racines endormies sous la terre, le poëte entre dans son jardin, le cultive, y sème diverses graines, et chante les plantes qui doivent l'enrichir. De ce nombre sont la Sauge, si fameuse par ses vertus; l'Absynthe, dont l'amertume est si salutaire ; l'Auronne au feuillage odorant et menu ; le Lis et la Rose, symboles de l'innocence et de la pudeur, et plusieurs autres. Il y a de la variété et même de la poésie dans les détails.

« Voyez, dit-il, en parlant de la Courge, cette tige tendre et fragile, qui dès sa naissance se montre ambitieuse de s'élever dans les airs. N'ayant pas la force de se soutenir, elle erre de tous côtés pour chercher un appui, et rampe tristement si nul secours ne favorise ses inclinations. Mais qu'un arbre protecteur se trouve dans son voisinage, elle s'attache à lui par des vrilles roulées comme le fil sur le fuseau d'une jeune beauté ; elle monte sur son sommet; elle l'ombrage de ses larges feuilles pareilles à des bouclers;

elle le couronne de ses fleurs semblables à des cloches d'or ; elle le charge de ses fruits, dont les flancs caverneux renferment une multitude de graines, dont la pulpe offre une nourriture rafraîchissante, et dont l'écorce fournit des vases propres à renfermer la liqueur de Bacchus. Ainsi le Lierre couvre de son feuillage vert l'écorce raboteuse du Chêne auquel il s'est uni ; ainsi la Vigne étalant ses pampres superbes sur le faîte des Ormeaux, suspend ses grappes de pourpre à l'extrémité de leurs branches ».

A l'article du Pouliot, le poëte observe que nous portons dans l'Inde cette herbe commune chez nous, et que les Indiens nous donnent en échange les précieuses épiceries de leur climat. « Providence céleste ! s'écrie-t-il, la variété que ta main libérale met dans la distribution de ses trésors, est encore un bienfait de plus. Tu fais croître dans les divers pays des productions différentes, pour établir entr'eux des relations, qui fassent du genre humain une seule famille, et de la terre entière le domaine de chaque homme (*) ».

(*) L'ouvrage de Walafrid étant devenu

Quelque tems après, Emile Macer composa un poëme sur les vertus des plantes. On avoit alors beaucoup de préjugés et peu de connoissances exactes ; le goût des lettres étoit entièrement perdu ; aussi l'ouvrage de Macer est-il plein de rêveries et du style le plus barbare. Il eût cependant la plus grande célébrité : après l'invention de l'imprimerie on en multiplia les éditions, et on l'accompagna de figures et de commentaires. On faisoit

---

rare, je vais en citer quelques vers. Voici ceux par lesquels il décrit le printems, qui le rappelle à la culture.

Purior aura diem cum jam reserare serenum
Inciperet, Zephyrosque herbæ floresque sequuti
Tenuia porrigerent radicis cacumina, cæco
Tecta diu gremio, canasque exosa pruinas :
Cum sylvæ foliis, montes quoque gramine pingui,
Prataque conspicuis vernarent læta virectis.
. . . .
. . . .
Seminibus quædam tentamus oluscula, quædam
Stirpibus antiquis priscæ revocare juventæ.

Comparaison de la Vigne à la Courge.

Visitur ergo rubens aliena in sede racemus
Dependere ; premit tabulata virentia Bacchus,
Pampinus et frondes discernit latior altas.
Sic mea, sic fragili de stirpe Cucurbita surgens, etc

alors beaucoup de cas de ces vers techniques qu'on apprenoit par cœur, et qu'on citoit comme des aphorismes.

En 1611, le fameux historien de Thou publia cinq petits poëmes sur le Chou, la Violette, le Lis, l'Œillet et la Marjolaine. Il leur attribue une origine mythologique, et donne ensuite leur description et l'histoire de leurs usages. Il nomme et caractérise les plantes analogues, et mêle au fonds du sujet des digressions agréables. Il y a des fautes de goût, mais elles sont rachetées par des vers pleins d'images et d'harmonie. La description de la Marjolaine faite avec autant d'élégance que d'exactitude, est terminée par un vers remarquable, en ce qu'il paroît relatif à la fécondation.

Tum stylus exeritur bifidus qui stamina quærit.

» Du centre de la fleur s'élève le style fendu en deux, qui cherche les étamines ».

Dans plusieurs endroits, la mythologie a fourni au poëte des traits de sentiment et des peintures riantes. Ainsi, après avoir raconté comment la terre fit naître la Violette sous les pas d'Io

pour la consoler dans ses malheurs lorsqu'elle erroit sous la forme d'une genisse, il ajoute que cette fleur servit à Vulcain pour vaincre les dédains de son épouse. Voici ce joli passage :

« O divine Cythérée, objet de l'amour le plus tendre, pourquoi me refuses-tu ces douces paroles qui me délassent de mes travaux ? pourquoi tes beaux bras me repoussent-ils lorsque je veux cueillir un baiser sur tes lèvres de rose ? Ah ! peut-être l'odeur des légumes, qui soutiennent les forces des cyclopes laborieux, déplaît à la déesse qui se nourrit d'ambroisie. Il dit, et va chercher des Violettes, il en couvre son front, il en sème l'appartement et le lit de son épouse. Sensible au parfum de ces fleurs, la Déesse sourit avec grace, elle ouvre ses beaux bras, et approchant sa bouche céleste de la bouche de son époux, elle l'énivre de ses baisers ravissans ».

. . . . . O dilecta tuo Cytherea marito
Quantum nulla fuit! quid verba levantia curas
Amplexusque negas? quid contra brachia tendis,
Suavioloque manus opponitur improba nostro?
. . . .
. . . .

Sic fatus simul ambabus violasque rosasque
Per tectum spargit manibus lectumque jugalem.
. . . .
. . . .
Tum Venus insolita florum dulcedine capta,
Sensit enim, blandum risit, manibusque remotis,
Retulit ambrosios dicentis ad oscula vultus.

Je ne dirai rien des Jardins de Rapin. Ils sont entre les mains de tout le monde, et la célébrité dont ils ont joui me dispense d'en faire l'éloge. D'ailleurs, quoique plusieurs plantes y soient décrites en vers très-élégans, elles ne sont envisagées que sous le rapport de la culture, et ne sont pas l'objet principal du poëme.

Celui qui a chanté les plantes avec le plus de succès, c'est l'anglais Cowley. Ce poëte fut également célèbre par son génie et par le rôle honorable qu'il remplit à la fin du règne de Charles I[er]. Il passa plusieurs années en France auprès de la reine d'Angleterre, et retourna dans sa patrie sous Charles II. S'étant distingué dans plusieurs genres de littérature, il se retira à la campagne, et consacra ses loisirs à étudier les plantes et à les chanter dans la langue d'Horace.

Son ouvrage est divisé en six livres. Dans le premier et le second, il expose les propriétés des plantes en vers élégiaques remplis de douceur et d'harmonie. Le troisième et le quatrième sont consacrés à chanter les beautés des fleurs. C'est une suite d'odes d'une mesure différente, la plupart d'un ton élevé, toutes riches d'images et pleines de mouvement. Il y a dans leur composition une variété admirable, et l'ordre dans lequel elles sont disposées, en forme un tout intéressant.

La déesse des fleurs convoque les nymphes de son empire ; elles accourent à sa voix et viennent embellir les divers mois de l'année. D'abord paroissent l'Hellébore de Noël et la Perce-Neige, qui adoucissent la tristesse de l'hiver ; puis la modeste Violette et les riantes Primevères, qui annoncent le printems ; ensuite la Rose riche et vermeille comme l'été qu'elle décore, la fleur du Soleil qui élève sa tête superbe lorsque l'astre qu'elle chérit est arrivé au plus haut de sa course, et les Cistes légers dont les fleurs passagères naissent et périssent en un jour. Après eux viennent les Asters, dont le disque d'or entouré de rayons de pourpre brille au

milieu de l'automne ; l'Alcée, dont la haute tige et les fleurs éclatantes annoncent une plante orgueilleuse, mais dont les vertus douces calment les maux des hommes ; et les Belles-de-Nuit, originaires du Pérou, qui, ouvrant leur calice lorsque les autres fleurs se ferment, étalent pendant la nuit leurs couleurs variées, et mêlent à la rosée la suavité de leurs parfums. Le chant est terminé par deux odes ; l'une sur le Lis, la plus majestueuse des fleurs ; l'autre sur le Pavot, qui appaise les douleurs des infortunés, en leur procurant un sommeil réparateur et des songes agréables.

Dans le cinquième livre, le poëte chante en vers héroïques les arbres fruitiers. Il se transporte dans les isles fortunées, où Pomone a placé le siège de son empire, et enrichi son jardin des fruits de tous les climats. La beauté des arbres fruitiers, leur pays natal, leurs usages, leur origine mythologique, tout ce qu'on sait de leur histoire est exposé en vers élégans, avec une variété de tours dont on n'auroit pas cru ce sujet susceptible. Les amours du Palmier sont décrites avec grace. On s'étonne de trouver dans le jardin de

Pomone le Pin consacré au dieu Pan ; mais on lit sur son écorce l'inscription que Virgile y a gravée : *Pulcherrima Pinus in horto.* Cet arbre dédaigne les paisibles vergers. Habitant des montagnes, il aime à baigner sa tête dans la rosée des nuages, à voir son feuillage aigu battu sans cesse par les vents ; et lorsqu'on l'a dépouillé de ses branches, il vogue sur les vagues agitées de l'Océan, pour y braver encore les tempêtes.

Dans le sixième livre, le poëte célèbre les forêts, la parure dont elles couvrent la terre et l'utilité dont elles sont à ses habitans. Après avoir décrit et caractérisé les divers arbres, il s'arrête à ces Chênes antiques et superbes qui jadis réunirent sous leur ombrage et nourrirent de leurs fruits les hommes agrestes et innocens, et qui sont aujourd'hui la source des richesses et du commerce de l'Angleterre, à laquelle ils assurent l'empire des mers. Ici le génie de Cowley s'élève au ton de l'épopée ; il a recours à la mythologie : il voit la déesse souveraine des forêts se retirer sous le Chêne qui lui est consacré, appeler autour d'elle les Dryades qui président aux divers arbres, et leur

faire entendre ses oracles comme autrefois à Dodone. Elle trace rapidement l'histoire des premiers habitans de l'Angleterre, l'origine de sa puissance, les biens dont la nature l'a comblée, et comparant les tems passés au tems présent, elle peint avec énergie le tableau des malheurs qui l'ont abattue, des guerres civiles qui l'ont ensanglantée, et la prospérité dont elle peut jouir encore, en revenant aux mœurs, à l'ordre et à la paix. Ce morceau est digne du siècle d'Auguste.

J'ai cité dans les notes quelques vers de Cowley. Je me contenterai ici de donner une idée de la manière des deux premiers livres, en essayant de traduire son élégie sur la Mélisse. On sait que cette plante est employée pour les maux de nerfs, qu'elle donne des forces et de la gaîté, qu'elle est, comme disent les médecins, cordiale et céphalique, et que les abeilles la recherchent à cause de son parfum.

« Fuyez soucis qui troublez ma solitude, fuyez ; l'aimable Mélisse vient trouver son poëte : elle s'avance gaîment et couronne ma tête de ses rameaux parfumés. Chante-moi, me dit-elle, je serai ta récompense. Plante céleste! je

reconnois ton souffle vivifiant; il porte dans mon cœur la joie et la sérénité : à ton approche se dissipent les nuages qui obscurcissoient mon esprit; un sentiment de félicité ranime mon cœur, et tous les objets qui s'offrent à mon imagination se colorent d'une nuance agréable.

» Lorsque Bacchus échauffant notre sein de sa liqueur vermeille amène l'oubli des maux et les espérances riantes, la source de ses bienfaits n'est jamais pure, et l'ennemi qu'il a chassé revient bientôt plus terrible : mais toi, tu nous verses une volupté sans mélange, volupté paisible que ne suit jamais le repentir. Tu n'imites point l'abeille dont tu fais les délices; en recueillant le miel que tu présentes nous n'avons point à redouter l'aiguillon.

» Les maladies sont passagères et laissent de longs intervalles de repos, mais les soucis poursuivent l'homme dans tous les tems et tous les lieux; ils abreuvent d'amertume ceux dont la santé soutient les forces, ceux que la fortune comble de biens et couronne de fleurs. Mélisse céleste! en chassant la sombre mélancolie, en portant la gaîté dans l'ame accablée d'une tris-

tesse importune, tu nous offres un secours utile à chaque instant, et c'est sur toute l'étendue de la vie que se répand ta divine influence (*)».

A la fin du siècle dernier parurent les quatrains de Faluggi, intitulés : *Prosopopeiæ Botanicæ.* Il y en a un pour chaque genre de Tournefort. Les deux premiers vers contiennent l'étymologie du nom de la plante ; les deux derniers ses propriétés. Ce plan bien exécuté eût offert des traits piquans et des observations utiles. Faluggi n'a pas su en tirer parti. Son style est si barbare, ce qu'il dit des vertus des plantes est si fabuleux et de si mauvais goût, que son ouvrage ne vaut pas mieux que celui de Macer (**).

En 1712, Savastani, jésuite napolitain, publia un poëme en quatre

---

(*) *Ite procul curæ, nimium mihi turba sodalis,*
Ite ; venit vati læta Melissa suo.
Læta venit, sertis que volens me cingit odoris:
Me cane, ait ; merces ipsa canentis ero.
Jamdudum insolito juvenescunt corda sereno ;
Agnosco afflatum nobilis herba tuum, etc.

(**) Voici le quatrain sur le Caillelait, en

chants, sous le titre de *Botanicorum, seu institutionum rei herbariæ, libri quatuor.* C'est un vrai poëme didactique sur la physique végétale. Je vais en faire connoître le plan.

Le poëte commence par une invocation à la sagesse éternelle. « Éclaire mon esprit de ta lumière, s'écrie-t-il; permets que sous tes auspices je parcoure les sites variés de la terre pour étudier les plantes et leurs vertus. Donne à mon génie la force de pénétrer les merveilles de la végétation.

---

latin *Galium*. C'est l'un des moins mauvais. Il suffira pour les faire juger tous.

Est Gala *lac græcis. Lac cogo, Gallion inde*
Nominor; et virtus est mea magna nimis.
Oh mirum! halo suave instet si forte procella,
Et mage, si in cœlo discolor Iris adest.

« *Gala* en grec signifie lait : je caille le
» lait, et c'est pour cela que je m'appelle
» *Gallion*. Je répands un parfum plus suave
» lorsque le tems est à l'orage, et lorsque
» Iris déploie son arc dans les cieux ».

Je remarquerai à ce sujet, avec Parmentier, qu'il n'est pas vrai que le Caille-Lait ait la propriété de cailler le lait, quoiqu'on la lui attribue dans tous les livres. Je ne sais si l'observation sur son odeur a plus de fondement, mais elle est curieuse et mérite d'être vérifiée.

Le front couronné de verveine, je parerai tes autels de fleurs, et mes chants, instruisant les hommes de tes bienfaits, leur apprendront à célébrer ta gloire ».

Après cette invocation, dont je traduis seulement quelques vers, le poëte considère le règne végétal dans son ensemble. « Les végétaux, dit-il, se partagent en quatre tribus, selon leur taille et leur durée. Les arbres portent leur tête dans les nues; les arbrisseaux offrent leurs fruits à la main de l'homme; les plantes couvrent les côteaux d'une verdure qui se renouvelle tous les ans; les herbes périssent lorsque l'automne a mûri leurs graines. Il est commun à tous de se nourrir, de croître et de propager leur espèce : comme les animaux, ils sont doués d'un principe de vie qui les développe; mais ils sont privés de sentiment, et fixés au lieu qui les a vus naître. Si les fleurs s'ouvrent et se ferment selon l'heure du jour et l'état du ciel; si la Sensitive replie ses feuilles et abaisse ses rameaux au moindre attouchement; si quelques plantes voyagent avec les ondes des fleuves et les vagues de la mer, ces mouvemens sont dus à des causes étrangères, ils s'exécutent par

des lois constantes, et la volonté n'y a point de part».

Après avoir exposé ces principes généraux, le poëte a recours à la fiction. « L'organisation des plantes, dit-il, fut long-tems inconnue. Le zèle de Malpighi nous en a dévoilé le mystère. Il se promenoit dans la campagne un jour de printems. Le zéphir agitoit le feuillage des arbres, la terre étoit riante de verdure, et les prairies émaillées de fleurs. Ses yeux ravis erroient de merveilles en merveilles, et le desir de les connoître embrasoit son ame. Il apperçoit sur un côteau voisin la déesse de la Botanique, entourée des nymphes de sa suite, qui, tenant des corbeilles élégantes, les remplissent des trésors qu'elle leur montre. A l'approche de la déesse les fleurs s'épanouissent; elles brillent de couleurs plus éclatantes; elles répandent leur parfum dans les airs, et semblent se disputer la gloire de fixer ses regards et d'entrer dans sa couronne. Transporté de joie, Malpighi court vers la troupe immortelle; il se prosterne: « Déesse bienfaisante! s'écrie-t-il, toi qu'Apollon chérit plus que Daphné, toi dont la Parque respecte les ordres, toi qui peux adoucir les

les arrêts du destin, daigne m'instruire de tes leçons : je te consacrerai des jardins magnifiques, je les enrichirai de tes dons salutaires, et je ferai connoître aux hommes paisibles les délices que tu répands sur la carrière de la vie ».

La Déesse exauce sa prière : elle l'adopte pour son disciple favori. Vois, lui dit-elle, ce temple solitaire ; la muse de l'anatomie l'habite : elle y brave les dégoûts d'une étude pénible pour pénétrer les secrets de la nature ; va la trouver en mon nom ; dis-lui de suspendre ses travaux et de fixer ses yeux sur des objets plus agréables. Malpighi porte cette invitation à la Muse silencieuse. Elle se purifie, revêt des habits blancs, et montant avec lui sur la colline, elle arrache un arbrisseau, sépare la racine de la tige, et met à part l'écorce, le bois et la moëlle ; puis observant successivement tous les organes, elle montre aux yeux attentifs de Malpighi, les fibres ligneuses, les vaisseaux séveux, les vaisseaux propres, les trachées, les utricules, et lui décrit leur forme, leurs rapports et leurs usages.

Dans le second livre, Savastani parle

des feuilles, des bourgeons, des vrilles, des poils, des épines, du calice, de la corolle, des étamines et des pistils. Il décrit les diverses formes de fleurs qui servent de base à la méthode de Tournefort, et donne de toutes des exemples multipliés.

Les unes sont en cloche comme le Liseron qui tapisse les haies; d'autres en entonnoir comme la Belle-de-Nuit, qui se ferme après avoir recueilli les pleurs de l'Aurore; d'autres, comme la Primevère, ressemblent à la coupe dans laquelle Hébé verse le nectar aux Dieux. Le Lis marche à la tête d'une famille nombreuse, où se distinguent la Tulipe brillante, la Jacinthe parfumée et la suave Jonquille. Plusieurs fleurs ont une forme irrégulière: parmi elles il en est qui s'ouvrent en deux lèvres et semblent respirer le zéphir, comme la Sauge et l'Hyssope; d'autres, comme l'Aconit, sont couvertes d'un casque, et annoncent leur naturel féroce; d'autres enfin, telles que le Cytise et la Coronille, ressemblent au papillon qui voltige près d'elles. C'est sur-tout dans les Orchis que la nature s'est fait un jeu de présenter des modèles variés et bizarres. Vous prendrez

les uns pour des insectes brillans ; d'autres imitent en petit la figure de divers animaux ou celle de l'homme. Au printems, les arbres de nos vergers se couronnent de fleurs en rose, qui annoncent les fruits de l'automne, et la plupart de ceux de nos forêts présentent un phénomène admirable. Deux individus de sexe différent appartiennent à la même espèce : l'époux est orné de chatons mobiles, dont la poussière, portée par les Zéphirs sur les rameaux de l'épouse, vivifie ses boutons naissans et assure leur fécondité. Ceci conduit le poëte à considérer les fleurs mâles et les fleurs femelles, placées sur le même pied dans la Courge et le Maïs ; sur des pieds différens, dans le Chanvre, le Saule, le Peuplier, le Palmier. A ces principes fondamentaux, à ces faits intéressans, il entre-mêle diverses histoires mythologiques. Ainsi, à propos de la famille nombreuse des Fougères, dont les feuilles sont, au lieu de fleurs, couvertes d'une poussière dorée, il raconte l'origine du Capillaire. Vénus, désespérée de la mort d'Adonis, arrache ses cheveux, et ces cheveux divins deviennent une plante qui habite dans les lieux

sombres, et paroît toujours humide de pleurs.

Le troisième livre traite du lieu natal des plantes, du tems où elles fleurissent, et de leur culture : il contient la description des divers jardins de botanique, et principalement de celui de Naples. Le poëte compare les productions des douze mois de l'année ; il nomme, à chaque mois, les plantes qui l'embellissent, et présente le tableau des richesses que nous offre la nature, et du bonheur pur dont elle enivre l'ame de ceux qui, fuyant le tourbillon du monde, se retirent paisiblement dans son sein. « J'en atteste, dit-il, ce prince illustre (*), qui, souverain de l'Espagne et de l'Autriche, étendoit son empire sur les deux mondes. Il se montre plus grand que jamais, lorsqu'ayant assuré l'ordre et la paix, il exile loin de lui la fortune, et descend volontairement du trône. Rendu à lui-même, il prend une bêche de cette main qui soutenoit le sceptre ; il se retire dans un jardin ; il distribue en divers compartimens les

(*) Charles-Quint.

plantes de toutes les saisons, comme il ordonnoit jadis un camp ; il donne des lois aux familles végétales, comme il en donnoit à ses nombreux états. Le succès de ses soins lui procure des jouissances plus douces que ne fit jamais le spectacle de sa gloire. La terre, fière d'être cultivée de ses mains triomphales, se couvre de fleurs superbes et inattendues : elle en fait naître une qui porte le nom du prince devenu jardinier, et rappelle d'âge en âge le souvenir de son heureuse retraite.

» Mortels insensés! nous oublions les soins que prend la nature pour embellir notre carrière : nous négligeons les biens que nous offre sa main libérale, ou nous en faisons un usage criminel. Le fer qu'elle nous a donné pour sillonner la terre, nous le convertissons en armes meurtrières, et nous cherchons dans la plante sauvage un poison qui rende leurs blessures plus cruelles : les jardins sont sans honneur ; les campagnes sont incultes ; les champs, où devroit flotter une riche moisson, sont hérissés de lances ; les Furies font sifler leurs serpens dans les bosquets destinés aux douces jouissances : le Rhin et la Vistule roulent des eaux

sanglantes : les vallées solitaires et les sommets escarpés des Alpes ne sont pas un asyle contre la fureur des soldats, et Mars, ravageant le monde, en chasse le bonheur et la vertu ».

Dans le dernier livre, l'Auteur célèbre les usages variés des plantes ; il montre qu'elles remédient à nos maux et suffisent à nos besoins ; il compare la vie innocente des premiers hommes, qui se nourrissoient de végétaux, à celle des peuples que la chasse a rendus féroces ; il expose la manière de recueillir les plantes et de les dessécher, selon l'objet qu'on se propose ; il parle des moyens que nous offre la chymie pour en séparer les principes, et en obtenir des remèdes, des couleurs et des parfums. Le Poëme est terminé par un éloge de la Botanique. C'est une tirade empruntée de Virgile, dont les vers sont adaptés au sujet, par le changement de quelques mots (*).

Cet ouvrage contient toutes les connoissances qu'on avoit alors sur la physique végétale. Il y a de la facilité, et

(*) *Felix herbarum potuit qui cognoscere vires*, etc.

les détails techniques sont rendus avec élégance ; mais il manque de verve. L'Auteur a pris dans les poëtes anciens et modernes, principalement dans Virgile et dans Rapin, tous les vers qu'il a pu encadrer parmi les siens ; de-là résulte un style sans caractère, une bigarrure de mauvais goût, et qui, rappelant des morceaux connus, fait faire des comparaisons qui lui sont défavorables. Le mélange de la mythologie et de la religion est encore un défaut qui choque le goût ; et la nomenclature d'un grand nombre de plantes, dont la plupart ne sont connues que des botanistes, ne peut convenir à la poésie (*).

(*) Pour donner une idée du style de Savastani, je vais transcrire les vers qui terminent le troisième Chant.

Sic quod Apollineis non evitabile fatum
Haud potis est plantis tellus avertere, saltem
Exornat, gratasque vices memor usque rependit.
Nos ita munificæ tanta indulgentia matris
Haud moveat, studiisque ultro aspernemur iniquis ?
Heu ! cæcas hominum mentes et nescia flecti
Pectora ! quin potius cruda hinc in vulnera ferrum
Extrahimus, ferroque habiles in spicula pennas
Addimus, et cæco imbuimus sine more veneno.
Hinc rixæ, hinc fraudes, hinc plurima sævit Enyo :
Tot scelerum facies : nec jam vernantibus hortis

Lorsque Vaillant et Geoffroi, eurent annoncé la fécondation des végétaux, La Croix célébra cette découverte dans une épitre agréable, qu'on a réimprimée depuis peu, avec une foible traduction française. Cet ouvrage étant très-répandu, et méritant d'être lu en entier, je crois inutile d'en citer des fragmens.

Peu de tems après, le célèbre Van-Royen, professeur de botanique, à Leyde, composa sur le même sujet un poëme en vers élégiaques. Il y expose avec exactitude tous les détails de la fécondation, et mêle des digressions et des fictions poétiques à la description de ce grand phénomène. Je vais, en rapprochant et traduisant quelques-uns de ses vers, donner une idée de sa manière.

«Vénus sourit aux productions de la terre, qui transportée de joie, se cou-

---

Ullus honos : squalet Phœbei gratia ruris,
Proque satu florum strictis seges ensibus horret.
Hic Rhenus fervet, dubiis hic Vistula lymphis ;
Hic novus aerias bello quatit Annibal Alpes.
Adversæ excurrunt acies. Mars omnia turbat.
Ut cum cæca diem rapuerunt nubila, rauco
Miscetur tonitru cœlum, atque e nubibus atris
Fertur hiems effusa, modum nec fulmina servant.

vre de fleurs mâles, de fleurs femelles et de fleurs hermaphrodites. Dans celles-ci, les amans et les belles jouissent d'un bonheur rarement accordé aux humains: ils passent leur vie ensemble, ils sont du même âge, et doués d'une égale beauté. Le même sentiment les anime. Lorsque la vigueur de la jeunesse a déployé la force de leurs organes, l'amant s'incline vers son amante, il la caresse, sollicite ses faveurs avec un doux murmure, et l'hymen, en les unissant, leur assure une félicité que n'altèrent jamais ni les chagrins de l'absence, ni les tourmens de la jalousie. Les deux amans habitent-ils sur des arbres séparés, leur jeunesse se passe dans une mélancolique apathie; mais au printems l'amour voltige au dessus d'eux, et les frappe de ses traits sympathiques : alors ils éprouvent l'inquiétude du desir. L'amant s'agite, il se dresse, il étincelle, il brise les liens qui l'enveloppent, et répand dans l'air, comme un léger nuage, l'esprit de vie qui l'anime; le Zéphir s'empare de cette vapeur parfumée, il la porte à l'épouse solitaire, qui la reçoit dans son sein, tressaille de joie, acquiert une vigueur nouvelle, devient

mère d'une postérité nombreuse, et rend graces à l'Amour de sa fécondité. J'en atteste ces Palmiers, symboles des hommes justes qui vivent sous leur ombrage, etc ».

Je vais maintenant parler d'un poëte qui mérite un article plus étendu, non qu'il ait la richesse de Cowley, ni qu'il soit didactique comme Savastani ; mais parce qu'il a écrit en français (*).

C'est Paul Contant, apothicaire de Poitiers : nous avons de lui deux poëmes, le *Jardin et Cabinet poétique*, et le *second Eden*. Le premier, composé dans les dernières années du règne d'Henri IV, l'autre pendant la minorité de Louis XIII. Ils ont été imprimés en 1728, avec les commentaires sur Dioscoride du même auteur.

Quoique Malherbe eût introduit le rythme dans notre poésie, la langue dont il avoit deviné le caractère, n'étoit pas encore fixée, et l'on ne s'attendra pas à trouver dans Contant, la cor-

(*) Hall. *Bibl. Bot.*, tom. I, p. 406, dit que les poëmes de Contant ont été imprimés en 1708 ou 1709. Il se trompe, du moins pour le *second Eden*, puisqu'on y trouve des regrets sur la mort d'Henri IV.

rection et l'élégance dont Corneille donna depuis le premier exemple. Il manque de goût, et son langage tient du siècle précédent. Ses vers sont souvent durs, parce qu'il n'évite ni les hiatus, ni les enjambemens; foibles, à cause des épithètes inutiles; bizarres par des mots composés, qui ne conviennent point à la langue française: mais il est rempli de verve: sa passion pour la botanique répand de l'enthousiasme sur tous les détails, et ses vastes connoissances lui présentent une foule de faits curieux. On trouve en plusieurs endroits, un sentiment d'harmonie qui satisfait l'oreille, des images vives qui peignent à l'esprit des traits de naïveté et des expressions pittoresques, dont on regrette que notre délicatesse ait proscrit l'usage.

Je crois faire plaisir au lecteur, en lui donnant une notice de cet ouvrage singulier. Il est intéressant pour les littérateurs, comme monument des essais de notre poésie dans le genre descriptif et didactique: il l'est pour les botanistes, en ce qu'il contient la nomenclature et les usages d'un très-grand nombre de plantes. L'Auteur s'est passé de la mythologie; il a rejeté les

contes puériles dont les livres d'histoire naturelle étoient alors remplis, et son ouvrage n'en a ni moins de richesse, ni moins de mouvement.

Je commence par le *second Eden*, parce que ce poëme est plus étendu, et que la botanique en fait seule le sujet.

Le poëte se transporte à l'époque de la création, et raconte comment la terre se couvrit de plantes à l'ordre de Dieu.

A ce commandement on voit paroître ici
La Rose au teint vermeil, le Lis et le Souci,
L'Amaranthe immortel, et les belles Pensées,
Et mille et mille fleurs en un bloc amassées, etc.

L'homme est placé au centre de tant de merveilles, et l'Éternel l'instruit de l'usage qu'il en doit faire : mais bientôt chassé de ce séjour de délices en punition de sa désobéissance, le voilà sur une terre inculte qu'il doit fertiliser par son travail. Après avoir pleuré sa faute et ses malheurs, c'est dans les plantes qu'il trouve la consolation de ses peines, le soutien de son existence, et le remède aux maux sans nombre auxquels il est désormais ex-

posé. Il rassemble les végétaux dispersés, les cultive, et retrace l'image de son Eden chéri. Tandis qu'il s'occupe de ces travaux durs et pénibles, sa compagne élève en secret, sur le bord d'un ruisseau, une terrasse où elle réunit toutes les fleurs qui peuvent la décorer par l'éclat de leurs couleurs, l'élégance de leur forme, et la suavité de leurs parfums : elle y conduit son époux, qui touché de ses soins reporte sur elle ses yeux attendris, et sent plus que jamais le pouvoir de ses charmes, en voyant

Tant d'ivoire espandu sur sa poitrine nue,
Tant de neige à flocons sur son corps répandue.

C'est-là que se reposant sous un berceau de Jasmin, il s'entretient avec elle, et chante les louanges du créateur.

Aucun n'interrompoit leurs discours, car encore
Autre qu'eux deux n'avoit vu le soleil éclore,
Les seuls hôtes des bois voletans à l'entour
Leur donnoient le bon soir, leur donnoient le bon jour,
Leur chantoient du grand dieu à gorge déployée, etc.

Adam réunit auprès de sa demeure toutes les plantes et tous les arbres utiles, il les nomme, célèbre leurs vertus, et saisi d'enthousiasme à la vue de tant de merveilles, il prophétise que plusieurs de ses descendans s'illustreront par leur étude. Ceci amène une digression sur les noms des plantes qui ont immortalisé ceux qui les ont fait connoître. O rois! s'écrie le poëte,

Vous avez obtenu plus de gloire et d'honneur
Dans les siècles futurs à décrire les plantes,
Qu'à soumettre un royaume avec vos mains
vaillantes.
Télèphe, Mithridate, Evax, Juba, Gentie,
Attale, Climenus, Hélène, Artemisie,
Circé, Médée encor, n'ont point plus profité
Par leurs autres exploits à la postérité, etc.

Adam portant sa vue sur la succession des siècles, voit, parmi ses enfans chéris, Contant, qui mérite plus particulièrement sa tendresse par son ardent amour pour les plantes: il le charge d'en célébrer les vertus et les merveilles, et cette voix paternelle retentit à l'oreille du poëte depuis l'aurore des tems. Il veut obéir; mais parmi tant d'objets qui sollicitent ses regards, où

les fixer ? L'aspect du Cèdre enflamme d'abord sa verve.

Enfin je te choisis Conifère (*) sublime,
L'honneur du mont Liban, l'ornement de
Solyme,
Dont le roi syrien fit son vaisseau rameux,
Portant cent trente pieds sur l'abîme écu-
meux, etc.

Il chante ensuite tous les arbres verts.

Le Larix résineux qui seul des Conifères
Délaisse tous les ans ses feuilles printannières.
. . . .
Le Téda flamboyant que l'Antiquité sage
Mettoit sacrifiant jour et nuit en usage.

Viennent ensuite : l'Epicia qui donne la résine ; l'If au feuillage sombre, image de la mort ;

Le Cyprès conifère au bois incorruptible,
Qui vers le ciel dressé couvre de ses rameaux
Les cercueils parfumés des phariens tombeaux.

Puis, le Paliure que ses épines recourbées défendent des animaux ; le Nerprun, qui fournit une couleur verte

---

(*) On donne ce nom à tous les arbres verts dont le fruit est en cône, comme le Pin, le Sapin, etc.

à la peinture, un remède à la médecine ; l'Oxyacantha,

Que l'hiver ni l'été, le printems ni l'automne
N'ont jamais dépouillé de sa verte couronne.
. . . .
L'Aubépin buissonnier qui dans le mai si beau,
Fait que chaque maison semble un printems nouveau.
. . . .
Le Vinettier aigret honorant les cloisons
Des vergers écartés des rustiques maisons;
. . . .
L'Ajonc feuille d'épine et le Houx hérissé, etc.

Après cette longue énumération, le Poëte place un épisode intéressant. C'est l'histoire d'une mère, dont le fils alloit périr de la morsure d'un chien enragé. Elle veut mourir avec lui;

Du cercueil de son fils elle fait son cercueil.

Mais la vertu de l'Eglantier (*Rosa Canina* L.) lui est révélée dans un songe, et son fils est rendu à la vie.

Le Laurier chéri d'Apollon qui couronne pompeusement le front des guerriers, et les arceaux du Louvre, amène l'éloge de Louis XIII. L'Auteur revient ensuite aux arbres de forêts : il les

nomme tous, et rappelle les traits les plus remarquables de leur histoire :

Le frondoyant Ormeau, de la Vigne amoureux,
Arbre majestueux, dont les branches obliques
Ombragent les contours des retraites pu-
bliques ;

Le Peuplier né des larmes des sœurs de Phaéton ; le Chataignier, dont on fait cuire les fruits sous la cendre, où ils éclatent quelquefois à grand bruit, tandis que le père raconte à ses enfans rangés autour du foyer des histoires merveilleuses ; le Chêne qui fournit aux hommes encore errans leur première nourriture. Ces deux arbres rappellent à l'Auteur les plantes céréales subtituées au gland, et les arbres cultivés, dont les fruits font nos délices dans toutes les saisons ; le paisible Olivier, dont Pallas enrichit Athènes ; la Vigne dont les fruits produisent des vins si variés ;

Le Cerisier, l'honneur des fruits vermeils,
Que Luculle jadis porta dans l'Italie ;

L'Amandier trop hatif qui ne mûrit pas ses fruits, parce qu'il s'est chargé de fleurs trop précoces :

Ainsi les beaux esprits qui devancent leurs âges
D'ordinaire ne sont les plus grands personnages.

Il n'y a pas un arbrisseau sur lequel il n'ait à remarquer des propriétés curieuses ou des traits qui le caractérisent. C'est le petit Yeuse qui donne le Kermès ;

Le frêle Tamaris au feuillage menu ;
La rampante Bruyère au brin très-delié.

Bientôt parcourant les contrées étrangères, il voit le Cyprus à la charmante verdure, dont les feuilles servent aux femmes pour teindre leurs ongles et leurs cheveux ; le Papyrus qui rend l'homme immortel en le faisant renaître dans les siècles futurs ; le Palmier d'Idumée qui suffit seul aux besoins des habitans ;

Arbre au tronc écailleux dont la grandeur immense, etc.

Il parle de tous les aromates, de toutes les épiceries qu'un soleil ardent fait naître dans les deux Indes, et revenant dans sa patrie, il y trouve des plan-

tes aussi élégantes, aussi parfumées : il y voit le Jasmin qui décore les treillages; le Houblon, qui, s'élevant sur le faite des plus grands arbres, ramène vers la terre ses flexibles rameaux;

Le Safran à poil d'or, dont la couleur jaunâtre
Arrosoit des Romains le riche amphithéâtre;
Et la fleur étalant cette couleur de prix
Dont Iris est parée en ses moittes habits.

A l'aspect de ces végétaux innombrables, qu'on voit dans tous les lieux prodiguer à l'homme les alimens qui le soutiennent, les remèdes qui le guérissent, et les jouissances les plus pures, il est saisi d'indignation contre ces êtres insensibles et froids qui négligent d'en observer les beautés, et d'en étudier les usages. Il sent que son sujet n'est pas épuisé, mais il s'arrête, parce que sa voix est affoiblie, et son ame navrée de douleur.

Puis la mort de ma fille, espoir de mon vieil âge,
De passer plus avant me ravit le courage.

Quelques années avant Contant, du Bartas avoit traité le même sujet dans

sa *Semaine*. Ce poëme a eu la plus grande célébrité : on en a fait plus de trente éditions ; on l'a traduit en plusieurs langues ; on l'a accompagné d'un volume in-folio de commentaires, et cependant il est totalement oublié. En voici un passage qui renferme les mêmes idées qu'on a déjà vues dans Contant. C'est dans le troisième jour de la première semaine, lorsque Dieu crée les arbres par une seule parole.

Il eût dit, et soudain le Sapin jette-pois,
Le résineux Larix, le Cèdre libanois,
Et le Buis toujours vert se logèrent par troupes
Sur les venteux sommets des plus hautaines croupes.
Le Chêne porte-gland, le Charme au blanc rameau,
Le Liège change-écorce et l'ombrageux Ormeau,
Par champs et par côteaux leurs escadrons campèrent ;
Les fleuves tortueux leurs rivages bordèrent
De l'Aune fend-Thètis, du Saule palissant,
Du verdoyant Osier, du Peuplier trémoussant,
Et de maint bois qui sert aux flammes de fourrage,
De chevrons aux hôtels, aux animaux d'ombrage.

Les épithètes composées, qui caractérisent plusieurs arbres, ne déplairoient point en grec et en latin. L'expression *aux flammes de fourrage*, signifie la même chose que *aux flammes d'aliment*, et n'en est pas moins ridicule. Les ouvrages de philosophie et d'histoire se conservent malgré les vicissitudes du langage. Une certaine naïveté antique, une énergie propre aux expressions empruntées d'un idiome étranger, ou suggérées par l'analogie, ajoutent un charme de plus à la lecture de Montagne et d'Amiot; mais la poésie exigeant une élégance et une harmonie de style continuelle, elle perd tout son mérite lorsque la langue a vieilli. C'est le sort de Ronsard et de tant d'autres. Le succès de du Bartas prouve qu'il n'étoit pas sans mérite : on y trouve quelques vers qui ont encore de la grace : tels sont ceux-ci, en parlant du Jardin d'Eden.

Là l'aimable printems tenoit toujours fleuries
Des doux fleurans vallons les riantes prairies.
Les épaisses forêts des Myrtes amoureux,
Des prophêtes Lauriers, des Palmiers généreux
Ne s'effeuilloient jamais : ains leurs branches nouvelles
Par nature voûtoient mille fraîches tonelles,

Où cent oiseaux divers jour et nuit s'ébattoient,
S'entre-faisoient l'amour, sautelloient, voletoient,
Et, mariant leurs tons aux doux accens des anges,
Chantoient et l'heur d'Adam et de Dieu les louanges.

Revenons à Contant. Dans le *Jardin et Cabinet poétique* il célèbre les grands botanistes et les grands médecins de son siècle. Il peint avec chaleur sa passion pour la Botanique, ses voyages et ses herborisations; et donnant aux plus belles plantes une place dans son Jardin, il chante leurs attraits et leurs vertus. Il se félicite d'avoir vu arriver des deux Indes tant de fleurs superbes inconnues dans sa jeunesse : il décrit enfin les richesses de son cabinet d'Histoire naturelle, et rend hommage à ses protecteurs. Je me borne à citer quelques vers. Voici le début :

Je chante les beautés de la terre nouvelle,
Les émaux printanniers de sa robe plus belle;
Je chante les vertus des plus aimables fleurs
Que l'Aube au teint vermeil enfante de ses pleurs;
Je chante un beau Jardin qui ne craint la froidure

Des Aquilons glacés, le Tems ni son injure,
Mais qui tout vert, tout gai, tout riant et tout beau,
S'éternise en mes vers en dépit du tombeau.

Suit une invocation à Apollon qui dans sa course ne rencontre rien d'aussi beau que le Jardin du poëte.

Il appelle ensuite les plantes.

Fleur sacrée à Venus ! qui dès l'aube du jour
Jusques à l'occident ne chantes que l'Amour,
Convoque leur troupeau : que ta plante amoureuse
Et si chère à Cypris, déesse gracieuse,
Commande à ce ballet : fais qu'aujourd'hui tu sois
L'honneur des monts, des prés, des vallons et des bois.

. . . .
. . . .

Et bonjour ! Dieu vous gard, troupe si bien parée,
Qui du riant printems annoncez l'arrivée,
Qui malgré les autans ne laissez de paroir,
Qui dans les froids glaçons faites qu'on vous peut voir
Toutes couvertes d'or, etc.

. . . .
. . . .

Et toi, céleste fleur, toute mignardelette,

Toi printannière fleur, flairante Violette
Symbole des amours : ah ! je vois que tu veux
De l'émaillé jardin anneler les cheveux, etc.

Puis il célèbre les plantes dont l'origine est mythologique comme la Jacinthe, l'Anémone, etc. ; enfin celles qui, graces au zèle des voyageurs, sont venues depuis peu enrichir sa patrie et décorer son jardin.

Je me suis étendu sur les poëmes de Contant, parce qu'ils sont peu connus et qu'il n'y a nulle apparence qu'on les réimprime. Par la raison contraire, je ne dirai rien du poëme charmant qui vient de paroître sur les plantes, et qui fait les délices des amateurs de la poésie et de ceux de la botanique. Castel a tiré parti des connoissances de son siècle : il a peint les merveilles du règne végétal dans un style toujours élégant, toujours harmonieux. Mêlant les images aux préceptes, les peintures les plus gracieuses aux leçons les plus utiles, il a su éviter la sécheresse des ouvrages didactiques et la monotonie des ouvrages descriptifs. On l'a distingué comme faisant honneur à l'époque dans laquelle il a paru, et la postérité n'appellera point de ce jugement.

Il

Il me reste à dire un mot de ma traduction. J'ai tâché de rendre avec exactitude le ton, les idées et les expressions du poëme. Je me suis donné plus de liberté dans les notes. Conservant soigneusement celles qui présentent des idées singulières et piquantes, je me suis permis de faire dans les autres des retranchemens et des corrections. J'en ai ajouté plusieurs. J'ai fait connoître toutes les plantes dont il est parlé dans le texte, et quelquefois la famille à laquelle elles appartiennent; m'attachant principalement aux faits curieux qui sont plus analogues au genre de cet ouvrage. J'ai présenté quelques traits épars sur l'organisation, la beauté et les usages des végétaux, pour inspirer l'amour de la science, et donner une idée du charme qu'elle présente lorsqu'on l'étudie dans son ensemble.

Comme le Systême sexuel de Linné sert de base au Poëme de Darwin, je crois nécessaire de donner les principes de ce systême. Ceux qui désireront des notions plus étendues et qui voudront s'instruire des phénomènes de la physique végétale, les trouveront exposés avec autant d'élégance que de

clarté dans un ouvrage qui vient de paroître sous le titre d'*Introduction à l'Étude de la Botanique*, *par Philibert.*

EXPOSITION

DU SYSTÈME DE LINNÉ.

Le Systême de Linné est établi sur quatre considérations principales ; savoir : le nombre, la situation, la proportion et la connexion des étamines et des pistils ou organes sexuels. Les plantes y sont rapportées à vingt-quatre classes, auxquelles l'auteur a donné un nom tiré du grec et qui en explique le caractère.

Les plantes ont des fleurs apparentes ou cachées, et ces fleurs sont hermaphrodites ou unisexuelles (*). Les fleurs unisexuelles mâles et les fleurs unisexuelles femelles se trouvent sur le même pied, ou sur des pieds différens.

Les vingt premières classes renferment les fleurs hermaphrodites, et les onze premières sont uniquement établies sur le nombre des étamines.

(*) On nomme fleurs hermaphrodites celles qui réunissent sous la même enveloppe les étamines et les pistils : et fleurs unisexuelles celles qui n'ont qu'un seul de ces organes.

1. *Monandrie.* Une étamine.
2. *Diandrie.* Deux étamines.

. . . .

10. *Décandrie.* Dix étamines.

Comme on ne connoît point de plante à onze étamines, la onzième classe est composée des fleurs qui en ont douze.

11. *Dodécandrie.* Douze étamines.

Les noms de *Monandrie*, *Diandrie*, etc., signifient un mari, deux maris, etc.

Dans la 12e. et la 13e. classe, Linné considère non-seulement le nombre, mais encore la situation ou insertion des étamines. Dans la 12e. il y a vingt étamines ou plus attachées au calice; elle se nomme *Icosandrie*, ce qui signifie vingt maris. La 13e. se nomme *Polyandrie* (plusieurs maris); elle comprend les plantes qui ont un grand nombre d'étamines attachées, non au calice, mais au réceptacle.

La 14e. et la 15e. classe sont établies sur la proportion des étamines. Il y a dans la 14e. quatre étamines, dont deux plus longues; et dans la 15e. six étamines, dont quatre plus longues. De-là leur nom de *Didynamie* et *Tétradynamie.* (Deux puissances, quatre puissances.)

Les étamines réunies par leurs filets caractérisent la seizième, dix-septième ou dix-huitième classe, selon qu'elles sont réunies en un, deux ou plusieurs corps. Elles se nomment *Monadelphie*, *Diadelphie*, *Polyadelphie* ; et ces mots signifient un, deux, plusieurs frères.

La 19e. classe comprend les plantes dont les étamines sont réunies par leurs anthères ; elle se nomme *Syngénésie*, de deux mots qui signifient, génération ensemble, parce que les fleurs qu'elle renferme sont composées d'un grand nombre de petites fleurs réunies dans un calice commun.

La 20e. classe comprend celles dont les étamines sont attachées sur le pistil. Son nom de *Gynandrie* signifie femme et mari.

Les 21e. 22e. et 23e. classes comprennent les plantes à fleurs unisexuelles. Dans la 21e., les fleurs mâles et les fleurs femelles sont sur des pieds différens. Leurs noms de *Monoëcie* et *Dioëcie* signifient une maison, deux maisons. La 23e., appelée *Polygamie*, (plusieurs noces) renferme les plantes qui portent sur le même pied, ou sur des pieds différens, des fleurs mâles,

des fleurs femelles et des fleurs hermaphrodites. Enfin, dans la 24e. classe Linné a rejeté les plantes dont il n'a pu distinguer les organes sexuels : il l'a nommée *Cryptogamie* ; ce qui signifie, noces cachées.

Les classes sont subdivisées en ordres, et ces ordres sont établis sur le nombre des pistils dans les treize premières classes, et sur d'autres considérations dans les classes suivantes.

Après avoir, dans ce systême ingénieux et brillant, distribué tous les végétaux en classes et en ordres, Linné a consulté la nature pour les rapprocher en genres. Le genre est la réunion d'un certain nombre d'espèces qui se ressemblent par les parties de la fructification, et qui ont ordinairement une même physionomie. Les espèces se distinguent par la situation, la forme et le rapport de toutes les parties de la plante. Le nom de chaque plante est composé d'un nom générique, qui indique au botaniste le caractère du genre, et d'un nom spécifique, que Linné appele nom trivial. Ainsi, pour nommer une plante, il ne suffit pas de dire c'est un Œillet, il faut dire c'est l'Œillet des Jardins, l'Œillet Barbu,

l'Œillet Plume, l'Œillet de Chine, etc.

Dans les espèces on distingue encore des variétés : ce sont des différences accidentelles dans l'odeur, la couleur, la grandeur, et quelquefois dans la forme. Elles sont ordinairement dues à la culture. Elles se propagent par les racines, par la greffe, par les boutures; mais elles ne se reproduisent pas constamment les mêmes par la graine. C'est ainsi que le Poirier, le Pommier, la Tulipe des Jardins, la Primevère, le Pavot, la Reine-Marguerite, présentent un nombre prodigieux de variétés. Abandonnées à elles-mêmes dans un sol aride, elles reviennent à l'espèce primitive.

Les parties de la fructification sont : le *Calice*, qui est l'enveloppe extérieure de la fleur ; la *Corolle*, cette partie ordinairement brillante et colorée, qui est contigue aux organes sexuels ; les *Étamines* ; les *Pistils* ; l'enveloppe extérieure du fruit, nommée *Péricarpe* ; la *Graine* et le *Réceptacle* : on donne ce nom à l'extrémité du *Pédoncule* qui forme un renflement sur lequel reposent les autres organes. Dans les étamines on distingue le *Filet* ou support ; l'*Anthère*, ou sommet, espèce de

capsule où est renfermé le *Pollen* ou poussière fécondante, et qui s'ouvre diversement pour le laisser échapper. Le pistil est composé de l'*Ovaire*, ou jeune fruit; du *Style*, espèce de prolongement qui le surmonte et qui est terminé par le *Stigmate*, organe essentiel destiné à recevoir les poussières et à transmettre à l'ovaire leur puissance fécondante. On trouve encore dans plusieurs fleurs un organe particulier de forme variée, que Linné a nommé *Nectaire*, parce qu'il renferme ordinairement une liqueur sucrée, dont l'usage n'est pas bien connu; mais qui paroît utile à la nourriture de l'Embryon. L'essence de la fleur consiste dans l'anthère et le pistil : privée de l'un de ces deux organes, la plante seroit stérile; les autres parties manquent quelquefois (*).

(*) Avant la découverte de la fécondation on considéroit comme privées de fleurs les plantes où elles ne se faisoient pas remarquer par leur éclat. Vaillant même dans son *Discours sur la structure des Fleurs*, (ouvrage aussi singulier par le style qu'il est original par la nouveauté des idées), restreint le sens de ce mot aux *tuniques* qui enveloppent les organes sexuels. Ceci me rappelle un pas-

En voilà assez pour l'intelligence du Poëme de Darwin. J'ajouterai seule-

---

sage de Pline, qui tient trop à mon sujet pour que je ne le cite pas; quoiqu'en le traduisant il me soit impossible de n'en pas affoiblir la beauté.

« Les fleurs sont l'indice assuré du printems et de l'année renaissante : les fleurs sont la joie des arbres : alors ils se montrent différens d'eux-mêmes ; alors orgueilleux de leur beauté ils étalent à l'envi leurs couleurs variées. Mais la nature n'en a pas donné à tous : plusieurs sont tristes et ne sentent pas la joie de la saison nouvelle. Le Chêne, l'Epicia, le Mélèse, le Pin, ne sont jamais égayés par des fleurs, et n'annoncent point par ces précurseurs brillans le retour annuel de leurs fruits. Il en est de même du Figuier. Les Genévriers ne fleurissent point : leur physionomie est toujours dure et sauvage. Ainsi, la plupart des hommes parcourent sans éclat la carrière de la vie ».

Flos est pleni veris indicium et anni renascentis. Flos gaudium arborum. Tum se novas aliasque quam sunt ostendunt : tum variis colorum picturis in certamen usque luxuriant. Sed hoc negatum plerisque. Non enim omnes florent; et sunt tristes quædam, quæque non sentiant gaudia annorum. Nam neque Ilex, Picea, Larix, Pinus ullo flore exhilarantur, natalesve pomorum recursus annuos versicolori nuncio promittunt ; nec Fici atque Caprifici... Nec Juniperi florent... Iis dura facies semper. Sic et hominum multis fortuna sine flore est. Plin. Lib. 16, c. 25.

ment que lorsqu'il parle de bergers, d'amans, de maris, etc., il entend les étamines; comme il entend les pistils lorsqu'il parle de bergères, d'amantes, d'épouses, etc.

PRÉFACE DE DARWIN.

AMI LECTEUR,

JE vous présente une chambre obscure dans laquelle des ombres coloriées passent successivement sur un fonds blanc. Elles exécutent des danses mystiques et paroissent des êtres animés. Si vous avez le loisir de vous amuser de cette bagatelle, venez et contemplez les merveilles de mon jardin enchanté.

Ovide, le plus grand magicien de la cour d'Auguste, transforma, par la puissance de la poésie, en arbres et en fleurs, des hommes, des femmes, et même des dieux et des déesses. Jugeant qu'ils ont été assez long-tems enfermés dans leurs prisons végétales, j'entre-

6

prends, par un art semblable au sien, de les rendre à leur premier état, et je vais les faire passer devant vous. Voyez-les comme ces peintures arabesques qui décorent le cabinet de toilette d'une jolie femme, et dont les figures diverses ne sont réunies que par une guirlande de rubans. Quand même vous n'auriez entendu parler d'aucun de ces personnages, ils pourront vous amuser par la beauté de leurs traits, leurs attitudes gracieuses et l'élégance de leur parure. Adieu.

LES AMOURS
DES
PLANTES.

CHANT I.

DESCENDEZ chœurs aériens, Sylphes qui voltigez sur nos têtes, et de vos doigts délicats touchez vos lyres d'argent ; Gnomes, rassemblez-vous sur l'herbe, imprimez-y vos anneaux mystiques (1), et que vos pas cadencés s'accordent avec la musique céleste ; tandis que sur un chalumeau je chante, avec une mélodie douce, les espérances riantes et les peines amoureuses de la prairie.

Depuis les Chênes gigantesques qui balancent dans les airs leurs branches touffues, jusqu'à la Mousse délicate dont leur écorce est tapissée, quelle foule d'amans et de beautés, réunis dans

l'empire végétal, soupirent et reçoivent le prix de leur amour!

Les Narcisses languissans, et les Jacinthes aux yeux bleus mêlent leurs larmes en se penchant sur le ruisseau: la mélancolique Violette et la pâle Primevère courbent leurs têtes odoriférantes, et murmurent au soufle du Zéphir : le Lis virginal s'élève en poussant des soupirs secrets, et la modeste Oreille-d'Ours incline ses coupes veloutées. Le Rosier, étalant sa pompe, s'enivre d'amour en voyant l'incarnat qui colore son épouse, et les Chévre-feuilles entrelassant leurs bras flexibles, unissent par de tendres baisers leurs lèvres couvertes de miel.

Suspendez votre cours, aimable ruisseau : vents, faites silence : feuilles, cessez de vous agiter : papillons agiles, reposez-vous : descendez, insectes brillans, qui voltigez dans les airs; abaissez vos aîles dorées; courbés vos longues antennes et développez vos trompes roulées en spirale : vers luisans, éclatez

sur vos lits de mousse : viens Arachné le long de tes fils argentés : approchez limaçons couverts de vos coquilles vernies : et vous, abeilles laborieuses, du fond de vos cellules de cire, soyez attentives à mes chants.

Muse de la Botanique, qui dans ce siècle conduisis de ta main le philosophe Suédois (2), qui, parcourant avec lui les montagnes, les forêts et les déserts, dévoilas à ses yeux perçans les richesses et les mystères de ton domaine : inspire le poëte qui veut chanter tes merveilles : dis combien de graces légères se rassemblent sur chaque feuille ; combien de plaisirs enfantins se jouent dans le calice des fleurs ; combien de petits amours, se balançant sur leurs ailes de gaze, dirigent au centre des corolles brillantes la pointe de leurs traits.

La belle Canna s'avance la première (3) : on la reconnoît à sa taille majestueuse, à sa chevelure bouclée : elle élève ses yeux vers le ciel,

et prononce le vœu solemnel qui l'unit à l'objet de sa tendresse. Né dans des climats plus doux, ce couple vertueux redoute le souffle glacé de l'Automne. L'époux enveloppe de son manteau de pourpre son épouse frileuse et craintive, et la serre contre son sein.

Aimable Callitriché (4) ! deux vierges partagent ton amour : elles sont enchantées de tes yeux étoilés et de la chevelure rayonnante qui couronne ton front. Placé sur le bord verdoyant de leur séjour, tu laves dans le ruisseau tes tresses flottantes, tu vois tes traits se peindre dans les ondes, et satisfait de ton bonheur, tu te retires pour toujours sous le cristal des eaux.

Deux frères bergers, portant le joli nom de Collin (5), ont les mêmes traits et brûlent du même feu pour la belle Collinia. Jaloux l'un de l'autre, ils s'écartent en fronçant le sourcil, et se regardant d'un œil inquiet : mais la tendre beauté, touchée de leur peine, s'approche tour-à-tour des deux ri-

vaux, et les appaise par ses douces caresses.

Parée de fleurs odoriférantes, Génista (6) se promène tranquillement à l'ombre des bosquets de myrte, et dix frères empressés se disputent la gloire de la rendre sensible.

Mélisse (7) adorée! deux chevaliers se prosternent devant ton autel parfumé : deux écuyers les suivent.

Cinq amans, se tenant par la main, entourent la belle Méadia (8), et la prient d'agréer leur hommage : elle tourne sur eux ses yeux noirs, s'incline, fait flotter ses tresses d'or, et sourit à tous d'un air de coquetterie.

La froide et réservée Curcuma (9) se refuse aux soins tendres et constans de son époux, tandis que quatre jeunes gens, au visage frais et sans barbe, tâchent d'émouvoir cette beauté cruelle par les douces attentions d'un amour platonique.

La pensive Alcée (10) est consumée de vains desirs : semblable à la

malheureuse Héloïse, elle aime et gémit.

L'éclatante Iris (11) annonce, par ses vives couleurs, une flamme plus violente : trois amans, exempts de jalousie, lui font leur cour.

Le noir Cyprès (12) dédaigne sa brune épouse : ils habitent sous le même toît, mais dans des lits différens. L'orgueilleux Osyris (13) fuit la sienne ; et ce couple à la mode vit dans des maisons séparées.

Défiguré par une difformité monstrueuse, Plantain (14) élève ses cent têtes : cependant, son tendre amour touche une beauté douce, et de ses cent bras il l'entoure et la serre contre son sein. Ainsi, dans l'éclat de la jeunesse, l'infortunée Desdemona, captivée par les discours attachans d'Othello, soupiroit au récit de ses étranges aventures, et passant du sentiment de la pitié à l'ivresse de l'amour, elle laissoit tomber sa tête sur la poitrine du more.

Près de toi, Anthoxa (15), deux bergers et deux sœurs, leurs épouses, se nourrissent d'ambroisie : au milieu des vastes landes où les bruyères étalent leurs fleurs de pourpre et mêlent leurs rameaux dorés, ils vivent enfermés dans une verte retraite, à l'abri de l'envie. Une fumée bleuâtre s'élève de leur cabane de gazon : leurs enfans timides, se jouant au sein des parfums, tantôt reçoivent les rayons bienfaisans du soleil, et tantôt se rafraîchissent aux gouttes cristallines de la pluie.

La modeste Osmonde (16) cherche les vallons silencieux ; elle habite sous les dais de lierre et dans les grottes humides ; ainsi cachée dans l'ombre, elle célèbre secrètement son mariage ; mais bientôt sa postérité verdoyante découvre le mystère de ses amours.

Chondrilla (17) règne despotiquement, par ses charmes, sur le cœur sensible de cinq amans. Si la nymphe capricieuse soupire, ils gémissent de concert ; si elle sourit, ils font tous

éclater leurs transports. Ainsi résonnoient à l'unisson les cordes harmonieuses de la lyre éolienne ; légèrement touchées par les aîles du Zéphir, elles rendoient des sons doux et prolongés en cadences amoureuses ; pincées par une main savante, elles faisoient retentir l'air des hymnes des Dieux.

Cinq aimables sœurs font le vœu de suivre la chaste Diane. Vœux imprudens! habitant ensemble , elles fuient le beau Lychnis (18) et méprisent la main qu'il leur offre ; mais lorsque les heures du sentiment arrivent sur leurs aîles de feu ; lorsque le riant mois de Mai monte son luth sur le ton de l'amour , chaque vierge , parée de ses graces naturelles, secoue en rougissant les gouttes de rosée dont son visage est parsemé, et faisant briller ses attraits sous l'ajustement le plus simple , elle appelle son amant dans ses bras.

La superbe reine du Malabar (19), brillante de jeunesse et de beauté, choisit trois captifs qui portent en rougissant

ses chaînes virginales. Lorsque la main du Tems a répandu l'hiver sur sa tête, flétri ses charmes et silloné son front, trois autres jeunes gens, séduits par ses ruses et sa coquetterie, s'attachent encore à son char.

Ainsi Ninon, au déclin de l'âge, embrasa par son fatal sourire l'ame de son fils, qui ne la connoissoit pas : pour réprimer ses transports audacieux, elle lui découvrit le secret de sa naissance. Arrête jeune téméraire ; éteins une flamme impie ; c'est sur ce lit que tu reçus le jour ; c'est sur mon sein que tu pris ta première nourriture. A ces mots son fils recule comme à l'aspect de la mort : immobile de terreur, il fixe sur sa mère des yeux ardens ; il tombe à genoux, étend les bras, et jette encore sur elle un coupable regard. Tout-à-coup, déchiré par le repentir, il tourne vers le ciel ses yeux effrayés, et de ses lèvres tremblantes il articule à peine une foible prière : Hélas ! c'en est donc fait, s'écrie-t-il

enfin, et plongeant son épée dans son cœur, il en arrache à la fois sa vie et son amour.

Les adroites sœurs du barbare Silèné (20) tendent sans cesse autour de lui des pièges couverts de glu. Dix assassins hardis protègent ces filles effrontées, et d'un air chagrin veillent à la garde des filets magiques. Éloignez-vous, peuples brillans, qui voltigez dans les airs : si par leurs douces paroles, leur fausse modestie, leur sourire trompeur, leurs agaceries perfides, ces trois Syrènes vous attirent dans leurs liens, enchaînés par leurs mains artificieuses, vous vous débattrez vainement en lançant vos aiguillons, en agitant vos ailes : tous vos efforts ne feront que hâter votre perte. Fuyez ; avertissez vos compagnons ; retirez-vous avec eux dans les lieux qui ont nourri votre enfance, et gardez-vous de toucher à ce miel empoisonné, qui semble préparé pour faire vos délices.

Lorsque des nuages condensés cou-

vrent la voûte des cieux, la belle Amaryllis (21), redoutant la tempête, s'éloigne d'un pied léger : elle cherche une vallée protectrice pour dérober au soufle des vents sa beauté rougissante : six rivaux, attentifs à calmer ses craintes, font par leurs tendres soins le charme de sa solitude, et son éclat, pareil à celui de la topaze et du rubis, attire l'œil du voyageur. Ainsi brille, sur le faîte d'un temple, la girouette dorée, lorsque, le Zéphir la faisant tourner sur son pivot, elle réfléchit les rayons du soleil couchant, et semble un météore étincelant dans les cieux.

Avec le puissant Ilex (22) habitent quatre guerriers de la race des géans. Chacun tient cent flêches daus sa main, et des milliers de pointes acérées couvrent leur armure écailleuse. Ainsi étoit armé l'immortel more lorsqu'il détruisit le charme et tua le dragon du puits enchanté. A la moindre insulte, ces guerriers s'enflamment de rage, et leur vengeance est prompte et

sanglante : s'ils ne voient autour d'eux que des êtres paisibles, alors, aussi doux que le Zéphir qui fait ondoyer les moissons et ride la surface des mers, ils gardent les antiques rois de Need-word, leurs épouses et leurs enfans; ils conduisent le pélerin solitaire dans les clairières de la forêt, où guident la jeune fille errante sous les ombrages de cette vaste solitude.

Ainsi le hardi pinceau de Wright (23), tour-à-tour fier et gracieux, nous peint tantôt le Vésuve lançant des torrens de lave embrasée, enveloppant les cieux de tourbillons de flamme dont la mer réfléchit l'éclat épouvantable; et tantôt les vallées tournoyantes, les prairies véloutées, et les bosquets délicieux où les oiseaux se retirent, tandis que le Zéphir murmure le long des ruisseaux, et que la lune argentée répand sur tout le paysage sa paisible lumière.

La majestueuse Kleinhovia (24), élevant jusqu'aux nues sa tête gigantesque, domine à la fois par les grâces

et

et la terreur sur les vastes plaines d'Orixa. L'éclat de la beauté décore son front superbe, et les nerfs d'Hercule tendent ses membres vigoureux : elle contemple d'un œil gai la foule épouvantée : en s'agitant et déployant ses charmes, elle ébranle au loin la campagne, et ses amans eux-mêmes sont saisis de crainte lorsqu'elle les porte dans ses bras. Ainsi la belle Thalestris (25), la gorge ceinte d'une cuirasse et la tête surmontée d'un panache flottant, brandissoit sa lance au milieu des bataillons et tonnoit du haut du char de Bellone. En vain la Grèce s'arma contr'elle : victorieuse des héros, elle les enchaîna tous avec les guirlandes de l'amour.

Lorsque les vents précurseurs de l'hiver chassent des plaines cultivées l'automne affoibli ; lorsque, courbant en vagues tumultueuses la cîme des forêts, ils jonchent le sol de la dépouille jaunissante des arbres, et tour-à-tour dispersent ou réunissent en monceaux

les fleurs desséchées ; lorsque les insectes tremblans vont chercher un asyle dans le sein de la terre, la Tulipe (26) alarmée serre son enfant dans ses bras, l'enveloppe des plis de sa tunique, et se retire avec lui dans un abri sûr, où elle attend patiemment le retour de la sérénité. Ainsi pendant les six mois de froidure, le Loir se livre au sommeil, et ce sommeil indulgent remplit son imagination de songes agréables : il croit grimper dans les bois d'Amandiers, ou parcourir les moissons dorées, et partager sa récolte avec l'objet de son amour.

Cependant le hardi Colchique (27) sort de la terre et fait briller au milieu des brouillards son œil étoilé : il retrace l'image du printems à l'approche des gelées, et par sa fraîcheur et son sourire réjouit encore la nature blanchissante. Trois filles vermeilles l'accompagnent, et six jeunes gens amoureux s'empressent autour d'elles. Ainsi l'étoile de Georges, suivie de ses gardes

au front d'argent, fait rouler son char étincelant sur l'arc bleuâtre de la nuit, et suspendant au dessus des nuages pelotonnés son orbite lumineuse, se joue au milieu des brouillards et des orages.

Le grand Hélianthe (28) conduit solemnellement une troupe nombreuse dans les plaines de l'aurore : il la partage en rangs de cinq adorateurs, et place au milieu de chaque groupe une beauté couronnée d'un diadême. Dans cet appareil de fête, il monte avec sa suite sur la colline : là il épie l'apparition du soleil et se prosterne pour lui rendre hommage : puis, fixant avec des yeux d'aigle son disque radieux, il le suit dans sa course majestueuse au travers de la voûte céleste.

Reine des marais, l'élégante Drosera (29) repose au milieu des joncs sur un lit de mousse. Sa taille délicate est entourée d'une ceinture de soie lustrée, dont les bords frangés traînent à ses pieds. Les cinq nymphes de sa cour, revêtues d'une robe de pourpre,

en rassemblent les plis avec grace ou la laissent négligemment flotter au gré du vent, tandis que cinq amans d'une beauté ravissante obéissent au moindre signe de ses yeux. Lorsque par un léger mouvement elle incline son cou de neige, on voit étinceler sur son front sa couronne de diamans; et les perles dont ses cheveux sont enrichis, brisant les rayons de lumière, réfléchissent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'aimable Lonicera (30), tantôt s'appuyant sur des arbres qu'elle unit, tantôt étendant sur les rochers ses bras flexibles, charme tous les yeux par son air d'abandon et ses grâces naturelles. Son teint frais et vermeil efface l'éclat de l'aurore; et sa douce haleine, se mêlant au souffle des vents d'été, parfume au loin la vallée. Elle tient dans sa main une corne d'abondance, et cinq bergers la sollicitent de lui faire part de ses trésors.

Sur la cîme azurée de Ténérif, l'am-

bitieuse Draba (31) construit son nid à côté de celui des aigles. Elle entoure de touffes épaisses et flottantes les cavernes que Vulcain creusa jadis dans les rochers. Pour jouir du bonheur d'être auprès d'elle, quatre nobles chevaliers montent dans ces lieux escarpés ; ils sont accompagnés de deux écuyers qui se tiennent à une distance respectueuse. La fière beauté, placée au milieu d'une lumière pure, étend son ombre sur des terres éloignées.

Suspends ton vol audacieux, et du haut des airs daigne descendre jusqu'à moi, Gui sacré (32) ! Dédaignant le séjour de la terre tu balances dans les nues tes ailes dorées, tu célèbres ton mariage dans les plaines de l'Ether, et les couronnes de perles dont ton épouse est enrichie sont le gage de ton amour.

Souveraine des bois de Corail, Zostera (33) dort au fond d'une retraite impénétrable, sur un lit de mousse marine bordé de rubans entrelassés, et les flots qui murmurent au-dessus de

sa tête ne troublent point son paisible repos. Mais lorsque l'amour vient l'arracher au sommeil, elle élève au-dessus des eaux son palais azuré : des colonnes de cristal soutiennent les arches de cet édifice, et des coquilles brillantes en couvrent le faîte. Quand les ondes, roulant en plis légers, se brisent sur ce dôme magnifique, il semble changer de forme, et lance au-dessus de la plaine liquide des rayons diversement colorés. Averties par ces traits lumineux, les Syrènes accourent auprès de la Nymphe, portant des guirlandes de perles orientales qu'elles entrelassent dans ses cheveux. Bientôt elle fend l'onde de ses rapides nageoires, et, rassemblant au son de sa conque le peuple écaillé de la mer, elle monte avec lui sur le rivage.

Les flammes de l'amour circulent même autour du pôle et pénètrent insensiblement jusques dans ses flancs glacés. Bravant les rigueurs de l'Ourse, le scythe Barometz (34) fait briller

au-dessus de la neige sa chevelure dorée. Attachant à la terre ses pieds fourchus, il porte sa tête de tous côtés; il fond de sa langue les glaçons qui sont autour de lui, et broute la mousse grisâtre et le serpolet velu. Agneau végétal, il semble chercher des yeux sa mère et l'appeler par de tendres bêlemens; la toison épaisse dont il est revêtu le défend des atteintes de l'hiver.

Ainsi garantie du froid par les écailles huileuses dont sa peau est couverte, la pesante Baleine saute sur les bancs de glace, ou s'élançant par le choc de ses vastes nageoires au travers des flots agités, elle se joue autour des isles flottantes. Ses bras de corne, déployés en éventail, battent avec fracas ses flancs énormes, et sa gueule hideuse engloutit à la fois une multitude de poissons. Elle élève au-dessus des vagues ses naseaux monstrueux, et lance dans l'air deux colonnes d'eau, qui retombant en cercle et voyageant avec elle, égayent ces tristes solitudes par le spectacle d'un

double arc-en-ciel qui se promène sur l'abîme.

Sans cesse agitée par la délicatesse de ses organes et par son excessive sensibilité, la chaste Mimosa (35) redoute le plus léger attouchement. Elle est alarmée lorsqu'un nuage passager lui dérobe les rayons du soleil. Au moindre vent elle frémit et s'enfuit par la crainte de l'orage. A l'approche de la nuit elle abaisse ses paupières; et lorsqu'un sommeil paisible a rafraîchi ses charmes, elle s'éveille et salue l'Aurore. Fidelle aux mœurs de l'Orient, mêlant la gaîté à la décence, et la modestie à la fierté, elle se couvre d'un voile, s'avance vers la mosquée, et s'engage, par le vœu d'un amour éternel, à l'époux qui la reconnoît pour la reine de son magnifique serrail. Ainsi s'élève ou s'abaisse aux moindres variations de l'atmosphère le fluide argenté contenu dans un tube de cristal. Ainsi vacille continuellement sur son pivot l'aiguille aimantée, qui dans tous ses mouvemens se dirige vers son pôle chéri.

Pâle et transie au milieu des clairières, Anémone (36) penche tristement sa tête. Le chagrin a terni les roses de ses joues, et ses paupières sont humides de larmes; mais à la vue de l'hirondelle (37), qui revient des régions australes portée sur les vents embaumés, elle se ranime et fait entendre cette touchante prière. « Zéphir vivifiant! souffle dans mon cœur affligé ta balsamique influence : toi dont la voix douce appelle les fleurs, dont le pinceau les colore, dont l'haleine les parfume, amollis la férocité de l'Hiver, écarte sa massue de plomb, détourne sa main de fer appesantie sur moi, brise les chaînes qui retiennent ma famille captive dans un sommeil léthargique, et donne à mes attraits la force de se déployer sous tes auspices. Ainsi puissent les boutons de fleurs qui parent le front du printems répandre leurs parfums sur tes ailes agiles ».

Le Zéphir exauce ses vœux : il traverse sur son char glissant les plaines

azurées; il balaye les frimats; il agite au-dessus de la Nymphe ses ailes murmurantes; il donne à ses attraits la force de se déployer; il anime ses enfans d'une nouvelle vie, pour qu'ils s'élèvent autour d'elle et saluent en souriant la sérénité des cieux.

Anémone brille dans tout l'éclat de la beauté. Le Zéphir enchanté de ses charmes, s'approche d'elle une seconde fois; il enlève et fait voltiger sa coëffure flottante; il déchire le voile de gaze étendu sur son sein et la couvre de ses ardens baisers.

Ainsi lorsqu'un char doré glisse rapidement sur les plaines de gazon, si l'on déploie les rideaux qui le couvrent, les jeunes gens et les belles qu'il renfermoit paroissent tout-à-coup, et jouissent dans leur course agile des rayons du soleil et de la fraîcheur de l'air.

Sur la cîme sourcilleuse des rochers qui dominent les mers du Nord, le beau Lichen (38) et son amante vont chercher un asyle ignoré. Dans cette

solitude, respirant l'air le plus pur, ils voient les étoiles iunombrables étinceler au-dessus de leur tête et se réfléchir sur leur lit de granit. Les vents impétueux sifflent autour de leur demeure escarpée, et les nuages amoncelés et flottans sous leurs pieds sont sillonés par la foudre; mais les deux amans sont inaccessibles à la crainte. L'Hymen, enchanté de leur tendresse, reçoit leurs vœux secrets, verse sur eux son influence féconde, et parcourant les labyrinthes de ces déserts étonnés, il les embellit des couleurs les plus riches et les plus variées.

Lorsque du haut de la voûte céleste l'ardent Syrius lance sur l'Angleterre ses flèches embrasées; lorsque les pluies et les rosées ont cessé de rafraichir les campagnes; lorsqu'on voit les canaux se dessécher, l'herbe se flétrir, les fleurs disparoître, et le sein même de la terre altérée s'entr'ouvrir de toute part; la belle Dipsaca (39) se retire d'un pas languissant dans le fond des vallées.

Descendez rosées aimables, répète-t-elle d'une voix affoiblie : hélas ! son visage décoloré se penche vers la terre, et sous l'ombrage immobile elle invoque vainement les secours des Nayades; mais quatre jeunes Sylvains, touchés de ses plaintes, lui présentent une eau pure dans des vases de cristal : heureuse et pénétrée de reconnoissance en recevant ce trésor de leurs mains, elle mouille avec grâce ses lèvres de corail dans la liqueur bienfaisante qui ranime sa force et ses attraits.

L'industrieuse Rubia (40) compose avec choix et prépare avec délicatesse sa teinture vermeille. Penchée sur le vase qui la contient, elle brille au travers de la vapeur qui s'en élève, comme une rose au milieu des brouillards. Placés à une petite distance, ses quatre favoris, savans dans la chymie, tantôt s'occupent à teindre en pourpre des toisons de laine ou des flocons de soie, et à les étendre sur les buissons; et tantôt à rendre au visage d'un vieil-

lard l'éclat de la jeunesse, et à faire reparoître le coloris de la rose sur les joues d'une nymphe pâle et languissante.

Ainsi, après avoir porté dans la Grèce enchantée la Toison-d'Or enlevée à la Colchide, Médée rendit la jeunesse à son beau-père accablé par les ans. Ayant élevé sur le rivage un magnifique bucher, elle plaça au milieu des flammes une vaste chaudière : sitôt que le vieil Œson fut plongé dans la liqueur bouillante, le sang circula plus rapidement autour de son cœur, une vigueur inconnue rendit l'élasticité à ses muscles, une ardeur oubliée pénétra ses nerfs, un feu plus vif brilla dans ses yeux, et des cheveux noirs couronnèrent de nouveau son front rajeuni (41).

Assise au bord des eaux qui baignent les rivages délicieux de l'Inde, la tendre Vallisneria (42), la tête appuyée sur son bras d'ivoire, tourne de tous côtés ses yeux mouillés de larmes. Elle appelle, par ses cris et ses soupirs, son

amant, qu'elle a perdu ; elle adresse au ciel sa plainte touchante, et lorsque le jour s'éteint, et lorsque l'aube matinale en annonce le retour. «Astres brillans, dit-elle, qui montez au haut de la voûte céleste, ou qui mouillez dans l'Océan vos tresses rayonnantes ; Lune paisible, qui verses tes rayons argentés sur l'empire de la nuit ; vous fûtes les témoins des tendres adieux de mon amant : rochers caverneux, vagues écumantes, rivages retentissans, vous répétâtes les doux sermens qu'il me fit à son départ. Ah! s'il est égaré dans les plaines éthérées ou dans l'immensité des mers, daignez le ramener dans mes bras ».

L'intrépide Ulva (43), pour chercher son époux, conduit un esquif léger au milieu des mers inconnues. La reine de Cythère reçoit ses vœux secrets : les Alcyons, rassemblés pour veiller sur sa famille, voltigent sur sa tête ou voguent à ses côtés, placés chacun dans un petit berceau ; et

l'Océan, par le mouvement de ses ondes, fait voyager au loin cette flotte nombreuse.

Ainsi paroît la belle Galatée, gouvernant sa conque d'argent sur les vagues ondoyantes. Fiers d'être attelés à son char, les Dauphins obéissent à sa voix douce, tendent leurs rènes de soie et la conduisent à son gré sur les eaux. Lorsqu'en suivant les détours de la côte, elle passe à l'embouchure des rivières, près des rochers escarpés ou le long des bois inclinés, les Nayades la contemplent du haut des écueils, et les Nymphes des forêts la saluent en courbant le sommet des arbres. Lorsqu'elle s'avance au milieu de la plaine liquide, les Syrènes sortent en chantant de leurs grottes de corail ; les Tritons font sonner leurs trompettes recourbées, et des essaims d'Amours suivent sa marche triomphale, en agitant au dessus de sa tête leurs ailes éblouissantes. Si la Nymphe sourit et porte autour d'elle ses regards ravis-

sans, le Zéphir souffle avec plus de douceur, et l'Océan lui-même se sent pénétrer des feux de l'Amour.

La belle Trémella (44) habitoit sur les bords verdoyans de la Dove*, et voyoit ses traits se peindre dans le miroir des eaux. Consumée par un amour secret, elle parcouroit le rivage pour raconter ses peines aux échos des rochers, des vallons et des bois. Arrête! reviens ! s'ecrièrent le long du rivage les Nayades attristées : elle ne revint point.

Cependant, au déclin du jour, des nuages menaçans enveloppent les cieux, et l'impétueux Aquilon balaye la terre. La Lune affoiblie, voilant son croissant lumineux, se cache avec Hesper sous le manteau de la Nuit, et les étoiles favorables ne peuvent percer les ténèbres pour diriger dans sa route cette amante infortunée. Les feux électriques et les colonnes flamboyantes de l'Aurore boréale ont disparu dans cette profonde obscurité. La tempête retentit dans les

cavernes ; les forêts ébranlées gémissent, et les torrens gonflés roulent avec fracas. L'infortunée Trémella monte sur les rochers en poussant des cris lamentables, et les Dryades attendries lui répondent du fond de leurs retraites. Elle marche ; mais elle ne sait où elle va : elle frémit, elle s'arrête, et regardant en arrière, elle croit entendre un démon qui la poursuit ; le vêtement qui la couvroit est déchiré par l'orage, et la neige s'entasse sur son sein ; un froid aigu engourdit ses membres, et pénétrant jusqu'à son cœur, en arrête le mouvement. « Je me meurs, s'écrie-t-elle, ô mes compagnes ! venez au secours.... » Sa langue glacée ne peut achever ; les larmes qui coulent de ses yeux, en roulant le long de ses joues, s'endurcissent en perles transparentes ; la neige amoncelée, se congelant autour de ses pieds, arrête sa marche et l'attache à la terre ; elle étend ses bras supplians, elle élève ses mains pour adresser au ciel sa prière silencieuse,

et ses bras supplians, ses doigts élevés sont changés en colonnes de cristal. Des feuillets brillans entourent son cou, voilent son sein, scellent ses lèvres, couvrent sa chevelure, et la belle Trémella n'est plus qu'une statue de glace.

Chaque année, dans la même saison, les nymphes de la Dove répandent des larmes sur le sort de l'infortunée : couronnées de joncs et revêtues de leurs robes d'azur, elles font sur le rivage une procession solemnelle, et répètent aux échos attristés l'histoire de ses malheurs.

Ici ma muse s'arrête. Des nuages flottans s'amoncèlent vers le pôle : l'éclair les sillone et le tonnerre retentit dans le lointain. Redoutant l'orage, les Nymphes des bois conduisent la Déesse sous leurs berceaux reculés, suspendent sa lyre aux branches d'un laurier, et couronnent son front de rameaux de myrte...—Cependant l'agile Hirondelle voltige au dessus de la prairie et rase la surface des lacs; la Grive solitaire,

perchée sur un buisson épineux, fait entendre ses cris perçans; l'Escarbot alarmé bourdonne dans les airs en agitant sa trompe recourbée; les Araignées, suspendues à leurs fils déliés, réparent avec leurs doigts délicats le tissu de leur toile circulaire, et se glissent le long de ses rayons; les Abeilles regagnent d'un vol rapide leurs cellules de cire; les Gnomes joyeux se rassemblent en cercles brillans sous un dais de feuillage, et les Sylphes légers se réunissent dans le calice des lis.... Une ondée féconde descend au travers de l'air tranquille, et rend aux fleurs altérées leur fraîcheur et leur beauté.

FIN DU CHANT PREMIER.

LES AMOURS
DES
PLANTES.

CHANT II.

La Déesse a repris sa lyre d'or : elle en monte les cordes sur un ton plus élevé : les Nymphes charmées se rassemblent en cercle autour d'elle ; les voûtes de verdure répètent ses chants sublimes : l'Attention s'approchant à pas doux et suspendus captive tous les êtres sensibles : les forêts tressaillent d'admiration, et le paisible Silence plane majestueusement au dessus de leur cîme.

« Soufflez, aimable Zéphir, s'écrie la belle Carlina (1), et sur vos ailes légères, transportez-moi dans les plaines de l'Ether. Qu'elles sont douces ces teintes changeantes, dont l'Orient est coloré! avec quelle profusion la main de l'Au-

rore sème des roses sur sa route! quel éclat lorsqu'Iris disposant dans un ordre harmonieux les divers rayons de lumière entoure le front du jour de sa ceinture nuancée ! quel calme ravissant, lorsque la Lune se balançant majestueusement au haut des airs étend son voile blanc sur la voûte azurée, tandis que vers le nord, de longs traits de flamme s'élancent comme des navettes rapides sur le tissu de la nuit. Soufflez, aimable Zéphir, et sur vos ailes légères transportez-moi dans les plaines de l'Ether ».

En chantant ainsi la belle mécanicienne réunit sur une côte élastique des plumes disposées par étages, et remplit leurs intervalles d'un léger duvet. Semblable à Dédale, elle en forme des ailes, les attache autour de ses filles chéries, et s'abandonne aux vents pour aller avec sa famille s'établir dans de nouveaux climats.

Ainsi, soutenu par le Ballon qu'inventa son génie, le Français intrépide

dont s'honore notre siècle s'élança dans l'immensité des airs. Il voyage, et l'édifice de soie brille comme un météore dans les champs azurés. Il poursuit sa route au-dessus des villes, au-dessus des temples, et des tours placées sur les montagnes. Les spectateurs rassemblés en foule dans le lieu de son départ, respirant à peine, fixent leurs yeux sur cette merveille flottante: tour-à-tour transportés de joie ou glacés de crainte, ils voient la sphère diminuer à mesure qu'elle s'élève; de moment en moment elle semble échapper à leur vue et n'être plus qu'un point lumineux dans l'espace Enfin, un nuage passager la leur dérobe: alors ils tombent à genoux, ils étendent les bras, ils invoquent à grands cris tous les objets de leur culte. « Esprits célestes! vous qui présidez au bien, sauvez-le! puissent les vents le porter sur leurs ailes! puissent les astres favorables le guider dans sa route ».

Le philosophe voyage paisiblement

dans l'Ether : il respire un air plus pur. Il voit les étoiles aggrandies : il embrasse le contour sphérique de la terre, et cette planète lui paroît semblable à une Mappemonde, dont la surface bleuâtre est coupée de brillantes sinuosités tracées par le cours des eaux. Sous ses pieds les éclairs déchirent les nues et le tonnerre gronde avec fracas : mais il est désormais à l'abri des atteintes de la foudre.

Elève-toi, Montgolfier, poursuis ton vol aventureux au dessus de la lumière pâle et froide de la lune, au dessus de l'étoile, dont le croissant lumineux se montrant dans l'est, annonce gaîment le matin : vois sous tes pieds Mars sur son char ensanglanté, Jupiter environné de ses gardes d'argent, Saturne entouré de son anneau de cristal, et l'astre de Georges que neuf flambeaux accompagnent dans sa route éloignée. Evite par la force de tes rames, le trône attractif du soleil, le Zodiaque étincelant, la zône lactée, et

les comètes, qui s'élançant au travers des autres systêmes avec une force croissante, étonnent l'univers par leur éclat inattendu. Pour te faire place, Cassiopé recule son siège et l'Ourse retire ses pattes velues (2): ta sphère dorée, roulant autour du pôle, doit y briller d'un éclat éternel.

Ainsi le navire Argo (3), qui le premier osa parcourir les mers, fut transporté dans les cieux, et couronné d'étoiles nouvelles. Devenu dans l'hémisphère austral la constellation des navigateurs, il les protège de ses rayons favorables, les dirige dans leurs courses, et les encourage de sa gloire immortelle.

Assise auprès du métier, dont son esprit créateur imagina le mécanisme, la belle Lina (4) fait voler une navette légère entre des fils mobiles. Un tissu se forme, des roseaux déliés le serrent, et des balanciers, qui s'élèvent et s'abaissent tour-à-tour, le dévident lentement sur un cylindre.

Instruite par ses leçons l'immortelle

Isis

Isis couvre de lin les fertiles rivages du Nil, et donne à ses prêtres des habits d'une blancheur éclatante: alors la rivale de Pallas, l'industrieuse Arachné se voit négligée, et condamnée à une triste solitude.

Cinq sœurs laborieuses se placent à côté de leur maîtresse : elles étendent la fibre végétale, et tordent le fil avec leurs doigts humides de rosée : elles le dévident, tantôt sur leurs fuseaux suspendus et rapides, et tantôt à l'aide d'un rouet, que le mouvement mesuré de leur pied fait tourner avec vivacité. Cependant cinq bergers enchantés se rangent autour d'elles: ils louent l'élégance de leur parure, et la finesse de leur robe, où sur un fonds de neige brillent les couleurs riantes des fleurs. Ils célèbrent à la fois les merveilles de l'art et l'habileté des ouvrières, et pendant qu'elles continuent leurs travaux, ils cherchent à toucher leur cœur et à captiver leur attention, en leur con-

tant d'une voix douce des histoires amoureuses.

Dans les lieux où la Derwent roule ses eaux limoneuses au travers des montagnes et sous l'ombrage épais des forêts, la nymphe Gossypia (5) foule en dansant le gazon velouté, et s'approchant du dieu du fleuve, elle l'émeut et le soumet par son sourire ravissant. Elle s'empare de ses rames pesantes, et les convertit en fuseaux déliés; elle saisit son trident; elle soulève ses urnes écumantes, et captivant le monarque amoureux elle l'oblige à filer pour elle. A cette vue les Nayades étonnées sortent de l'eau, se répandent sur le rivage, et reçoivent les ordres de leur nouvelle maîtresse. Elles retirent la laine végétale des capsules qui la renferment, l'étendent en feuillets, en arrachent les nœuds avec des instrumens garnis de dents de fer, la peignent, la lissent, et l'humectant de leurs douces lèvres, elles en forment un fil continu qui s'étend sous

leurs doigts délicats. Ce fil s'amincit et se tord en passant sur divers rouleaux successivement accélérés : il se dévide enfin sur des bobines rapides; tandis qu'une vaste roue, poussée par les ondes du fleuve, dirige l'action de toutes les parties, et leur imprime un mouvement constant et régulier.

C'est sur les rivages fortunés du Nil, que Papyra (6) établit le siège de son empire ; elle y déploie ses feuilles légères, et fait briller son style d'argent. Les pyramides chargées d'hiéroglyphes, les statues couronnées de laurier, les arcs de triomphe élevés pour des victoires sont ensevelis dans la poussière : les chants épiques des premiers poëtes, et les cantiques des prophêtesses, se sont perdus dans l'oubli avec la langue dans laquelle ils étoient composés. Le Génie soupira tristement sur des ruines, et les Arts enfans et bégayant à peine ne purent parvenir à l'adolescence, jusqu'à ce que Papyra vint enseigner aux empires étonnés à

peindre par des couleurs mystiques les sons et la pensée, à graver sur des feuilles immortelles les principes de la sagesse, à marquer les pas du tems en caractères ineffaçables (7).

Trois disciples chéris partagent les faveurs de cette beauté studieuse ; ils écoutent sa voix douce, se jouent en acquérant des connoissances, et s'attachent de plus en plus à elle en profitant de ses leçons.

Le premier, réunissant en lignes les tribus des lettres depuis Alpha jusqu'à Oméga (8), pèse d'une oreille délicate la voyelle liquide ou sourde, l'articulation douce ou rude, et partage en syllabes la parole fugitive.

Le second dispose dans un ordre régulier, en colonnes dont il varie le front et la profondeur, son armée de chiffres, et à mesure que ses bandes roulent sous dix formes différentes, il compte par leur secours les gouttes d'eau de l'Egypte, et les sables de l'Arabie.

Le troisième enfin, arrangeant sur cinq lignes parallèles le crochet solitaire, le crochet double, la cadence légère, et le caractère solemnel du repos, place sur des rangs divers, et partage en mesures égales ces phalanges mélodieuses (9).

Saisis d'admiration à la vue de ces merveilles, les peuples des tropiques s'assemblèrent autour du trône de Papyra, et courbant leur front basanné, ils s'écrièrent avec des transports de joie : « Un Dieu est présent ici ! » Les rivages du Nil répétèrent : « Un Dieu est présent ici ». Alors on entendit, à des intervalles marqués, un concert de harpes harmonieuses, de clairons perçans, de trompettes brillantes, et le chant des Bardes, qui saisis d'enthousiasme pincèrent les cordes de leur lyre, et entonnèrent des hymnes sublimes. Bientôt l'Astronomie décrivit avec exactitude la marche inégale de la lune, pesa le soleil et les planètes qui roulent autour de lui, et calcula

la course des comètes rapides, qui traversent les cieux sur leurs chars étincelans. Les Chimistes, élevant leurs baguettes magiques, firent changer de forme à la matière; ils surent retirer de la terre l'or caché dans ses mines profondes; ils fondirent le fer, et le convertirent en acier. Tous enfin, se prosternant devant Papyra, la conjurèrent de leur tresser de ses mains une guirlande de gloire. Le Génie dans le ravissement put couronner ses enfans chéris; les Arts, jeunes encore, témoignèrent leur reconnoissance, et la Vertu même sourit en voyant ses exemples rendus utiles à la postérité.

Ainsi de nos jours l'industrieuse Délany (10), éternise dans ses berceaux artificiels la forme, et la couleur des fleurs. Dirigées par elle, de jeunes filles découpent avec des ciseaux délicats les figures tracées sur le taffetas et le papier; elles impriment des nervures sur les feuilles vertes, et colorent les pétales des nuances les plus

brillantes. Ensuite elles les disposent sur une tige de métal, placent de la mousse au pied, et suspendent aux rameaux de petits fruits de cire. A la vue des statues végétales de Délany, élevées au milieu des neiges de son royaume, l'Hiver déride son front, ralentit le mouvement de ses ailes, et contemple avec admiration les fleurs du printems.

L'aimable Lapsane, la belle Nymphæa (11), et la brillante Calendula suivent d'un œil attentif le mouvement diurne de la terre autour du soleil. Elles marquent sa situation, son inclinaison, ses divers climats, et par un art imitatif, elles indiquent la marche du Tems. Elles attachent une chaîne magique autour de son pied léger, comptent les vibrations rapides de son aile, et donnent le premier modèle de cet instrument merveilleux qui calcule et divise l'année.

Un ressort d'acier bruni roulé sur lui-même en plusieurs cercles, et faisant

sans cesse effort pour se détendre, est placé dans une cellule de bronze; il tient à une chaîne déliée qui entoure une spirale de cuivre, et s'attache à des roues dont les dents s'engraînent et se poussent les unes les autres. Leurs axes polis roulent sur des boutons de diamant : un balancier suspendu, par ses palpitations égales, régularise leur mouvement continuel. Au dessus d'une surface d'émail entourée d'un serpent d'or, se promène lentement une aiguille, et tout autour sont peints avec élégance les trophées mystiques des douze mois qui se succèdent. Au bas on voit la figure du Tems, qui soulevant d'une main robuste sa massue gigantesque, abat le trône de l'orgueilleuse Superstition, renverse ses temples magnifiques, et lance autour de sa tête coupable leurs fragmens écroulés. A côté sont les Heures parées de guirlandes de roses, conduisant gaîment leur suite parmi ces débris, et s'avançant lentement au milieu

de cette puissante dévastation ; tandis que les Momens agiles, dansant sur leurs pieds ailés, et les yeux étincelans de plaisir, sèment des fleurs délicieuses sur la carrière paisible de la vie domestique.

Comme on voit les nuages légers qui flottent dans les cieux changer rapidement de forme, et perdre en un instant leurs couleurs éclatantes, ainsi la douce fleur des charmes printanniers de la beauté se fane sous nos yeux, et se flétrit dans nos bras. Eblouissantes comme la nâcre de perle, comme le plumage du Cygne ou le Lis virginal, les belles Hellébores (12) enflammoient également les sages et les bergers. Des bandes amoureuses s'empressoient autour de ces sœurs riantes, et sollicitoient leur main avec tendresse. Mais en peu de jours combien elles sont changées : l'éclat divin de leurs yeux est désormais obscurci, leur teint de rose est décoloré, leurs lèvres, siège d'un sourire enchanteur, sont pâles et froides, leur lan-

gue ne prononce plus que des accens foibles et languissans, et l'on se détourne avec dégoût à l'aspect de leur visage livide.

Tel le puissant monarque d'Assyrie, qui du haut de son trône superbe s'énorgueillissoit d'inspirer la terreur au monde, frappé tout-à-coup au milieu de sa gloire par la juste vengeance du ciel, et métamorphosé en un animal monstrueux, demeura parmi les bêtes sauvages exposé aux injures des saisons. Penché vers la terre, il courbe sa tête et broute l'herbe des champs; il étend sa langue et lappe au milieu des roseaux l'eau trouble de l'Euphrate: des plumes d'aigle revêtent son cou alongé, ses bras roidis et sa poitrine saillante; de longs poils noirs se hérissent sur son dos arqué, et résonnent lorsqu'ils sont agités par le vent. Ses flancs sont maigres et ridés, et ses mains endurcies tracent pesamment leur empreinte sur le sable. La foule étonnée des courtisans suit en silence le monar-

que qui se traîne; mais il est désormais insensible au sourire de la beauté, et la flatterie ne peut plus chatouiller ses oreilles.

Deux Nymphes (13) se promènent sur les bords fleuris du Gange, parmi les roseaux vacillans et dans les rizières inondées. Suivies de huit eunuques noirs qui veillent autour d'elles dans ces vastes plaines, elles guettent malicieusement le poisson du fleuve, et s'amusent à jeter dans les eaux des fruits enivrans. Tribus argentées! ne sortez point de vos retraites de cristal; détournez vos yeux de ces appas dangereux : le filet dont on enveloppe vos demeures azurées, l'hameçon aigu dont une mouche dorée cache la pointe perfide, sont moins à craindre pour vous; si vous goûtez ces fruits, vous êtes perdus, vos yeux seront obscurcis, les couleurs dont vous êtes émaillés seront ternies, vos corps enivrés et languissans flotteront sur les vagues, vous tournerez en cercle sur vos na-

geoires inutiles, et vous serez la proie des Loutres et des Hérons. Soyez sensibles à ma voix comme vous le fûtes jadis à celle de cet ami de Dieu, qui, du haut du ciel, protège aujourd'hui le Portugal et l'Italie (14). Fuyant tristement et en silence la terre de Padoue, qui se refusoit à la grâce, il s'avança jusques sur le rivage de la mer. Là, montant sur un rocher élevé, il étendit la main et calma le murmure des flots. « Les hommes endurcis refusent de m'entendre, s'écrie-t-il; écoutez-moi, vous peuple écaillé des eaux ». Tout-à-coup les Veaux marins s'approchent en troupeaux circulaires; les pesantes Tortues grimpent sur les pierres; les Torpilles, les Requins, les Raies, les Marsouins, les Dauphins se répandent en escadrons brillans sur la grève; derrière eux les énormes Phoques s'avancent sur leurs nageoires, et les Baleines gigantesques paroissent sur le flot éloigné. Alors le prophête fléchit les genoux, il tourne vers le ciel ses yeux

enflammés, et frappant de ses mains sa poitrine retentissante, il s'écrie d'une voix forte : « Bénissez-les, Seigneur ». Les rivages sont émus, les vents et les eaux recueillent la parole sacrée, et les échos répètent mille fois: « Bénissez-les, Seigneur ». Les poissons attentifs sont échauffés d'un feu divin, enivrés d'un saint enthousiasme, ils sont suspendus sur les vagues, ils ouvrent leurs larges mâchoires, ils inclinent leurs têtes écailleuses, ils tressaillent, ils bondissent, et par la vivacité de leurs mouvemens, ils couvrent d'écume la surface de la mer.

Près d'une colonnade élevée par un pouvoir magique, au centre d'une prairie d'Asphodèle (15), et sous un berceau d'Amarante, séjour éternel du silence et du sommeil, mollement étendue sur un sopha de soie, et la tête nonchalamment appuyée sur son bras, Papavéra (16) repose dans une mélancolique apathie. Les songes fugitifs et les visions scintillantes de l'imagination,

se montrant sous mille formes, passent légèrement au dessus de sa tête avec le brillant et la rapidité des éclairs. Fixés par enchantement sur la pelouse veloutée qui l'entoure, de jeunes gens sensibles et des beautés touchantes, soupirent avec douceur, fléchissent humblement les genoux, et la regardent d'un œil suppliant.

La Magicienne se lève, découvre sa main, et tourne trois fois dans l'air sa baguette d'ébène. Alors paroissent une foule de statues de marbre de Paros; elles s'amollissent, se vivifient et s'animent à mesure qu'elles approchent. Les amans dont elles sont l'image semblent revenus à la vie; ils poussent des sanglots, leur sein s'élève, leur cœur palpite; les jeunes filles, émues, parlent avec un accent passionné, et leurs joues d'albâtre se colorent d'une rougeur aimable. On entend des voix célestes, accompagnées par des lyres invisibles, et l'on apperçoit des essaims d'Amours, qui voltigeant de tous côtés, font ré-

sonner l'air du battement de leurs ailes. La Magicienne agite une seconde fois sa baguette ; le mouvement de ces êtres fantastiques est suspendu, leur sang s'arrête, leurs membres sont engourdis, chaque amant est immobile auprès de son amante glacée ; l'invincible sommeil a scellé leurs yeux, et tous sont de nouveau changés en statues de marbre.

Ainsi, avec son caducée redoutable, Hermès ramenoit les ombres du séjour de la mort, ou les conduisoit en troupes silencieuses sur les rivages ténébreux, et dans l'affreux royaume de Pluton.

Ainsi Crewe (17), avec son pinceau, commande dans l'empire du goût et dans les terres enchantées de l'imagination. A son ordre paroissent les formes endormies dans l'abîme impénétrable, celles qui, perdues dans les airs, s'agitent sur leurs ailes invisibles, celles même qui se baignent dans le feu élémentaire. Sous les touches délicates de sa main créatrice, renaissent les figures

des amours, des grâces, et des beautés fameuses dans les teins héroïques. Toutes se prosternent devant leur reine, sourient ou soupirent, se fanent ou fleurissent, selon qu'elle les regarde d'un œil plus ou moins favorable.

Rivale de l'Aurore, la belle Cista (18) appelle le chœur de ses nymphes, et suivie de ce brillant cortège, elle marche dans les plaines humides de rosée. Elle salue, par un chant mélodieux, le mois de Mai, qui vient de naître, et qui est encore enveloppé dans les langes d'Avril.

« Mai charmant, né dans l'éclat du ciel oriental, développe ta forme radieuse; ouvre tes yeux voluptueux, agite les tresses dorées dont ton front est ombragé.

» Pour toi soufflent les Zéphirs vivifians, pour toi descendent les ondées fécondes, pour toi les ruisseaux coulent avec un plus doux murmure, et des fleurs parfumées émaillent la prairie et couvrent les berceaux.

» Les Grâces légères, parées de guirlandes de roses, et les Plaisirs, couronnés de myrte, se tiennent par la main, et tandis que l'Amour verse sur eux sa douce influence, ils dansent gaîment autour de toi.

» Les peuples brillans des eaux et des airs, animés d'une vie nouvelle, s'agitent sur leurs nageoires agiles ou sur leurs ailes bourdonnantes; tous ensemble t'adressent leurs vœux et leurs hommages, et te saluent la divinité du printems. »

En chantant ainsi, elle mène en cadence sa troupe riante et vive sur les bords verdoyans de la Saverne. Pan s'avançant devant elles au milieu des prairies ombragées, fait résonner sous ses lèvres la flûte à sept tuyaux (19). Appelées par ce son mélodieux, les Nayades sortent de leurs retraites humides; elles se joignent à cette marche solemnelle, elles unissent leurs voix douces, et dansaut toutes ensemble sur le gazon fleuri, elles exécutent des pantomimes mystiques et variées.

Mais à midi, frappée par un soleil ardent, la belle Cista se sent défaillir. « Je me meurs, s'écrie-t-elle, ô Nymphes ! venez pleurer sur ma tombe ». Elle meurt en effet, et les charmes dont elle embellissoit le vallon s'évanouissent avec elle.

Ainsi, lorsque dans les climats du nord, l'Hiver apporte tout-à-coup un froid rigoureux, le feuillage des sapins est chargé de frimats, leur tronc est revêtu de feuillets de glace, les flots sont enchaînés, les cataractes forment des arcades suspendues dans les airs, l'éclat du diamant et la blancheur du lait couvrent le faîte des édifices : le berger solitaire imprime ses pas égarés sur les rochers couverts de neige, il traverse la surface endurcie des marais, il ramène vers le hameau ses troupeaux bêlans, et contemple avec admiration ce spectacle uniforme et majestueux. Mais si, perçant les nuages, le soleil darde ses rayons sur les campagnes resplendissantes, ou si le vent du midi réchauffe l'atmosphère de sa

tiède haleine, les cristaux descendent en liquides rosées, et cette scène éblouissante se dissipe dans les airs.

Dans les climats chéris du soleil, où les Andes, enfonçant leurs racines dans un sable brûlant, cachent dans les nues leurs sommets couverts de neige; dans les riches plaines de Quito, où la fraîcheur des zéphirs tempère la chaleur, Cinchona (20), la plus belle des vierges du Pérou, élève un autel à la Déesse brillante de la santé, elle le pare de guirlandes de feuillage et de couronnes de fleurs, elle l'orne de perles irisées et de minéraux étincelans, elle place au milieu la magnifique statue de la Déesse, et rassemblant à l'entour tous les trésors de la terre et de la mer, elle entonne en son honneur un hymne solemnel, et élève sa voix suppliante pour les infortunés habitans de Loxa.

« Divine Hygée, tourne les yeux sur tes adorateurs, écoute leurs prières et viens à leur secours. Tandis que l'Étoile de l'automne, répandant son

influence funeste, fait briller au milieu de la nuit les rayons sinistres de sa chevelure. la Fièvre sort de ses marais comme un géant épouvantable, et s'enveloppant de brouillards, elle descend dans les vallées sur ses ailes de vampyre. Devant elle marche le Frisson, aux membres tremblans, et un Monstre, soufflant le feu de ses naseaux, suit ses pas rapides. Elle frappe à grand bruit ses mains de fer, la terre résonne sous ses pieds noirs, et l'air, infecté de son haleine, retentit des acclamations de sa joie féroce. Elle fait pâlir les humains, énerve leurs forces, et jouissant de leurs cris douloureux, elle les poursuit avec des fouets armés de scorpions. O Déesse ! tourne les yeux sur tes adorateurs, écoute leurs prières et viens à leur secours ».

Du haut de la voûte éthérée, séjour paisible des dieux immortels, Hygée entend les soupirs de la Nymphe ; elle la voit élever vers elle ses bras supplians et ses yeux inondés de larmes : elle ap-

pelle ses compagnes, la Jeunesse et la Joie, et descend rayonnante au travers de l'azur des cieux. Les tresses dorées de ses cheveux flottent derrière sa tête, et les plis de son manteau de saphir se développent dans les airs.

La puissante Déesse se promène d'un pas majestueux sur le gazon; les rayons qui partent de ses yeux dorent les forêts sensibles à sa puissance, elle s'approche de la jeune Vierge et la bénit de son sourire céleste.

« Viens dans mes bras, s'écrie-t-elle d'une voix angélique, tes vœux sont écoutés, Nymphe bienfaisante, lève-toi. Vois ces arbres, qui dressant leurs branches vers les cieux, entrelassent leurs racines pour pomper ensemble l'eau du ruisseau qui les arrose; porte la hache tranchante à leur tronc et répands leur feuillage amer sur les flots ».

La Vierge reconnoissante se prosterne en silence. Trois jeunes Athlètes viennent lui prêter le secours de leurs bras. Les arbres abattus tombent avec fracas

sur la terre ; les collines effrayées retentissent ; le ruisseau s'enfle, il sort de son lit d'ochre, il baigne leurs racines noirâtres, leur écorce rouge, et leurs rameaux dispersés : ses flots, chargés d'une amertume salutaire, se répandent sur le rivage ; ils coulent en vagues épaissies de vallée en vallée.

Les pâles habitans de ces contrées, se penchant sur les eaux, voient avec douleur l'altération de leurs traits ; mais à peine ont-ils bu, qu'un coloris vermeil reparoît sur leurs lèvres et leurs joues ; leurs nerfs sont pénétrés d'une force nouvelle, leurs yeux ont repris l'éclat tranquille de la santé, et le sentiment du bien-être remplit leur cœur.

Ainsi, lorsqu'au milieu des sables brûlans du désert, le peuple d'Israël accablé par la soif faisoit entendre des murmures, leur Chef portant sur son front deux rayons de lumière, les conduisit par l'ordre du Ciel vers un rocher aride qu'il frappa trois fois de

sa baguette divine. Le rocher s'ouvre: une source limpide en sort avec impétuosité, et coulant sur un lit de cailloux, y forme un ruisseau magnifique. Transportés de joie, tous se pressent sur ses bords : les uns recueillent l'eau dans des vases ou dans des casques, d'autres dans leurs mains, d'autres y trempent leurs lèvres et baignent leur visage, plusieurs y plongent leurs enfans affoiblis; puis, se prosternant tous ensemble au pied du rocher, ils rendent grâce au Dieu tout-puissant par un cantique solemnel.

Soutenue sur un lit de duvet, et cependant éprouvant les plus cruels besoins, la pâle Hydropisie inspire l'effroi par son visage bouffi et sa poitrine oppressée. « Étanchez ma soif, ruisseaux frais et limpides », s'écrie-t-elle : mais, hélas ! c'est en vain qu'elle mouille sa langue desséchée : une ardeur plus sinistre brille dans ses yeux, et ses douleurs s'accroissent par le soin qu'elle prend de les calmer. Semblable à Tantale, qui, tour-

menté par la soif au milieu des flots dans lesquels il est plongé, voit l'eau s'abaisser et fuir ses lèvres lorsqu'il se penche pour l'atteindre.

Ses plaintes sont parvenues jusqu'au trône d'Hygée. Cette Déesse descend du ciel : elle prend les traits et la coëffure de la belle Digitale (21), ses joues de rubis, son cou blanc et ses cheveux noirs, et suivie de quatre jeunes gens qui la défendent de la foule, elle s'avance vers l'infortunée qui l'implore. Elle agite son paisible caducée, lui tend la main, l'encourage de la voix, réchauffe ses membres glacés, rappelle le coloris de la santé sur son visage livide, et rend à son corps monstrueux les formes humaines.

Ainsi quand la Contagion au souffle empoisonné, suivie de la Famine hideuse, envoyoit un peuple entier à la mort, le bon évêque de Marseille (22) et le Maire généreux de Londres, se dévouant pour la religion et l'humanité, portoient aux malheureux la nourriture du corps

et

et les consolations de la foi, les secours de la médecine et ceux des prières : ils soutenoient la tête du mourant et recueilloient son dernier soupir : souvent même ils rallumoient le flambeau de la vie dans ses yeux presque éteints.

Et maintenant encore, douce Philantropie, tes rayons divins se font sentir sur le globe depuis le pôle jusqu'à l'équateur; ta lumière réjouissante pénètre dans les prisons obscures comme les astres du nord sous la voûte épaisse de la nuit.

De royaume en royaume, sous l'étendard de la croix et sous celui du croissant, au milieu des sables brûlans, dans les déserts couverts de neige, dans les îles défendues par une mer orageuse, par-tout enfin où se trouvent des hommes et de la misère, ton Howard (23) voyage pour chercher la demeure du malheur.

Il descend dans les cachots humides et profonds, que ne peuvent percer ni

les lamentations de la douleur, ni le bruit effrayant des chaînes; dans ces souterrains affreux où sont encore les cadavres desséchés des infortunés qui y ont péri, et dont les échos n'ont jamais répété que d'horribles gémissemens; dans ces abîmes de désolation où ne parviennent ni les rayons du soleil, ni le souffle des zéphirs, ni la voix consolante d'un ami. Indifférent sur la fortune et la réputation, prodigue de sa santé, bravant courageusement les dangers et la fatigue, il éveille la miséricorde et la conduit dans les tombeaux des vivans pour alléger du moins les fers qu'il ne peut rompre. Par son éloquence persuasive, il amollit le cœur endurci du puissant, et force le riche d'ouvrir ses mains avares. Il appelle l'œil de la justice sur ces prisons ténébreuses où l'innocent est confondu avec le coupable. Il rend une mère tendre à ses enfans, un époux à son épouse désolée, à tous les opprimés la liberté et la vie.

Les Esprits immortels qui du haut des cieux contemplent les scènes de la terre, lorsqu'ils apperçurent pour la première fois Howard traversant le globe, et qu'ils virent briller sur son front modeste l'éclat de la vertu, prirent ce mortel pour un être d'une nature céleste, et demandèrent quel étoit ce Séraphin qui voyageoit sur la terre.... Il s'avance : l'infortune et la mort s'éloignent : les Démons frémissent, le haïssent et l'admirent.

Ici ma Muse interrompt ses chants. Les Gnomes officieux prennent sa lyre divine et la posent sur l'autel d'Hygée; les Sylphes rassemblés à l'entour en détendent les cordes, et déploient leurs ailes brillantes pour recevoir les gouttes de rosée.... Une Nayade modeste remplit son urne au courant d'une fontaine limpide, la place sur un bucher de cèdre dont le bois odorant s'allume et pétille, et cueillant l'herbe qui fait la richesse de la Chine, plonge dans l'eau qui bouillonne ses feuilles précieuses :

puis s'approchant avec grâce et fléchissant le genou, elle présente à la Déesse dans des coupes superbes la quintessence parfumée du Thé.

FIN DU SECOND CHANT.

LES AMOURS DES PLANTES.

CHANT III.

J'ENTENDS de nouveau la voix de la Déesse. Elle a pris un instrument plus sonore, et ses chants graves et mélancoliques font retentir les vallons enchantés. La Crainte au teint pâle, et le Chagrin les yeux mouillés de larmes errent autour de son trône de gazon : les doux Soupirs lui répondent par un tendre murmure, et l'Indignation tire à demi son glaive étincelant.

La redoutable Circéa (1) fait trois fois le tour de ce lieu sacré. Elle secoue son panache noir, trace des figures avec sa baguette puissante, et force les échos des tombeaux à répéter ces vers

terribles qui troublent le repos des morts. Les étoiles lancent des rayons livides au travers de la nuit obscurcie, la lune tremblante retire sa lumière, les lugubres hiboux font entendre des cris aigus, et les dogues de la nuit poussent de longs hurlemens. La terre tremble et s'entr'ouvre : des Démons impurs sortent de l'abîme, et se soutenant sur leurs larges ailes, ils saluent leur reine avec d'horribles contorsions; ils s'inclinent devant son sceptre; puis prenant sa main de leurs mains enfumées, ils la conduisent sous des ifs funèbres, qui répandent une rosée empoisonnée parmi des monceaux d'ossemens desséchés. Ils poursuivent leur route jusque vers un temple superbe. Tout-à-coup le péristyle s'ébranle; les portes s'ouvrent, en roulant sur leurs gonds de fer avec un grincement horrible : ils entrent en foule, et leurs ombres dessinent sur les murailles des spectres passagers et difformes, semblables aux rayons de la lune lorsqu'ils

traversent un verre coloré. Un murmure effrayant se prolonge dans les voûtes et les souterrains. A chaque pas leurs ailes s'agitent avec un claquement effroyable. Les châsses des saints révérés dans ce lieu tremblent à leur approche, et les lampes brillantes dont elles sont entourées pâlissent et s'éteignent. Ils s'avancent vers le sanctuaire avec un rire hideux : les habitans des enfers leur répondent par des hurlemens, tandis que les anges du ciel versent des larmes. Ils dirigent leur marche impie vers l'autel de Dieu : de leurs pieds impurs ils montent sur les marches sacrées ; ils couvrent leur front audacieux de la mitre pontificale et profanent la coupe sainte. Ils élèvent les yeux en imitant par dérision les mouvemens de la piété ; ils se prosternent devant la croix par une moquerie exécrable, et dans leurs rites sacrilèges ils invoquent les puissances du ciel par des hymnes diaboliques.

Que le vulgaire s'éloigne. La Pythienne

Laura (2) sort de ses bois sacrés. Sa démarche égarée annonce le trouble de ses sens. Tourmentée par le Dieu dont elle est remplie, elle s'agite, sa poitrine s'enfle, sa bouche écume, ses yeux étincèlent de fureur, ses membres se tordent, et ses cheveux échappés de sa couronne de laurier se hérissent sur sa tête. Vingt prêtres, revêtus de l'éphod et couronnés de guirlandes, environnent son sanctuaire magnifique, tandis que des armées nombreuses et des nations tremblantes attendent les décrets immuables du destin. Elle s'assied sur son trépied d'or, et d'une voix de tonnerre elle prononce malgré elle les oracles sublimes, dictés par le Dieu dont la puissance la subjugue.

Ainsi galoppant sur son coursier nocturne, au travers des brouillards, au dessus des étangs, des lacs et des marais, le malicieux Cauchemar (3) cherche une jeune fille en proie au délire de l'amour et plongée dans un sommeil accablant : il descend, et s'assied en grimaçant sur sa poitrine.

Tel il fut apperçu depuis peu sous un ciel obscur par l'œil poétique de Fuséli, dont le pinceau hardi et gracieux, digne de rendre les conceptions sublimes de Shakespéare, sut donner une forme et une place à ce fantôme aérien. La douleur est exprimée dans tous les traits de la jeune beauté ; sa tête est renversée derrière son oreiller, ses bras de neige pendent hors du lit, son sein palpitant pousse des soupirs pénibles et pressés ; elle se sent étouffer, et le mouvement interrompu de son cœur semble la menacer de la mort. Tourmentée par une succession de rêves incohérens, elle voit des villes prises d'assaut, des veuves en pleurs, des amans étendus dans des bières sanglantes : elle est transportée dans un désert affreux, au milieu d'une nuit obscure et glacée ; un assassin la poursuit avec un poignard, et le plus épouvantable précipice s'oppose à sa fuite. Une frayeur convulsive agite tous ses membres, ses mains s'écartent, et ses

pieds liés ne peuvent plus faire de mouvement. Elle essaie en vain de pousser des cris ; ses lèvres tremblantes ne peuvent articuler ; elle fait d'inutiles efforts pour ouvrir ses paupières paralysées. Elle voudroit marcher, courir, nager, voler, se traîner ; mais la volonté n'a plus de pouvoir dans l'empire du Sommeil (4). Le Démon hideux pèse sur son sein, il se dresse, se balance, roule ses yeux de gorgone dans leur orbite sanglante, prête l'oreille à ses accens plaintifs, et jouit de ses souffrances et de son désespoir.

Armée d'un bec d'ivoire et de serres recourbées, Fica (5) s'enfonce dans le sable ; elle y reste cachée, vit dans l'indifférence et l'oubli, et n'écoute point les tendres vœux de ses amans, jusqu'au moment où parée d'une beauté nouvelle, elle monte dans les airs, en agitant son magnifique plumage.

Ainsi les Nayades de Hamps et de Manifold s'enfoncent pour un tems sous la terre, lorsque ces deux rivières,

après avoir conservé la pureté de leurs eaux au travers d'un marais sombre, et précipité leur course pour réunir leurs flots amis, rencontrent sur leur passage la demeure sanglante du géant Thor (6).

Jadis des feux volcaniques, s'agitant impétueusement dans le sein du Mont Wetton environné de nuages, élevèrent ce palais effrayant. Des rochers amoncelés sur des rochers en forment la façade immense et soutiennent la voûte hardie et les cavernes spacieuses; des vapeurs aqueuses, condensées au sommet, forment un vaste arc-en-ciel, qui dispersant ses rayons dans le fond des gouffres entr'ouverts, éclaire leur horrible profondeur d'une lumière pâle et vacillante.

Les Nayades venoient célébrer leurs jeux autour de ce temple redoutable, le jour consacré à la divinité qui l'habite. Elles s'avançoient en élevant au dessus des eaux leurs épaules de neige et faisant flotter leur blonde chevelure; elles

parcouroient avec grâce le canal du ruisseau, prêtant l'oreille à la tendre romance du berger et à la chanson mélancolique du mineur.

Mais au lieu d'une fête, elles voient un spectacle qui les glace d'effroi. Le sang ruisselle sur l'autel, il souille leurs ondes cristallines et leurs lits de roseaux ; elles entendent les cris lamentables des enfans expirans dans des prisons d'osier, et les affreux gémissemens des mères, qui font retentir les airs épouvantés. Du creux des antres sombres, les échos répondent par des hurlemens féroces, et les démons triomphans poussent d'atroces acclamations.

Saisies d'horreur à la vue de ces exécrables mystères, elles reculent en tournoyant sur leurs nageoires tremblantes ; le visage pâle, les yeux égarés et le cœur palpitant, elles se plongent au fond des eaux et s'enfoncent sous la terre. Les vagues en courroux s'agitent sur leur tête. Elles errent long-tems dans des souterrains sinueux tapissés

de cristaux, cherchant une route le long des galeries obscures des mines : elles s'arrêtent sur des bancs de lave ; elles s'appuient sur des rameaux de corail ; elles se reposent dans des grottes d'Agathe, parmi les coquilles fossiles et les poissons pétrifiés : elles arrivent enfin dans ces lieux paisibles, où le fameux Ilam conduit ses ondes limpides au milieu des prés fleuris et sous des ombrages délicieux. Appelées par le chant mélodieux des oiseaux, et par les charmes de ce riant paysage, elles quittent leur retraite ténébreuse, et reparoissent au jour, entourées des fontaines qui circulent de tous côtés. Elles essuient leurs beaux cheveux ; elles secouent leurs manteaux azurés et brodés de perles, et poursuivant leur course dans la vaste étendue de la vallée, elles se réunissent en groupe au pied d'un côteau superbe, s'élancent toutes ensemble dans la Dove, et bondissent sur ses flots argentés.

Délaissée par ses amans, l'impatiente

Balsamine (7) se livre à la haine ; ses joues pâlissent ; ses muscles sont palpitans : elle tourne de tous côtés ses yeux farouches, elle agite ses mains cruelles, et dans les accès de sa rage, elle jette au loin ses enfans et répand l'alarme dans les bois étonnés.

Telle parut Médée, lorsque pour se venger de l'époux qui l'avoit trahie, elle se précipita dans des crimes qui la rendirent l'horreur du monde.

Cette beauté célèbre, ne craignant ni les fatigues, ni les dangers, s'éloigne de la Colchide sa patrie. Son père et ses amis fondent en larmes ; ils la rappellent par des signes et des cris, et s'élancent à sa suite sur les flots écumans. Mais enflammée par l'amour et la gloire, qui tour-à-tour poussent son navire, et voyant la Toison-d'Or briller suspendue au haut du mât, elle emporte dans ses bras sa fille et son fils qui la couvrent de caresses, et s'expose avec eux au travers des vagues du Pont-Euxin. Après une longue navi-

gation, elle arrive sur le rivage de Thessalie. L'encens fume sur les autels; les airs retentissent du son des instrumens, et des acclamations d'un peuple nombreux qui célèbre le retour de son chef. Elle jouit du triomphe de son époux : mais bientôt tout est changé pour elle : un nouveau lit nuptial est dressé : l'orgueilleuse Créuse a gagné par ses richesses le cœur de l'avare Jason : elle l'a conduit au temple, et dans les bras du perfide, elle insulte aux charmes de sa rivale et se rit de sa vertu.

La malheureuse Médée frémit d'horreur à la vue du sort qui la menace, et des outrages dont elle est accablée. Ses enfans privés du trône vont donc errer sans gloire dans des royaumes étrangers ! Ce même Jason qu'elle a sauvé par son courage, et comblé de ses faveurs, méprise son amour et brave sa puissance : indignée de tant d'ingratitude, elle lance un regard terrible sur le traître et se livre aux fureurs de la

vengeance. « Ni les sermens, ni les bienfaits, ni la crainte des dieux, ne peuvent donc retenir un cœur dévoré de la soif de l'or : que le monstre sente les effets de mon désespoir ». Elle dit, et marchant d'un pas égaré, elle évoque les Furies des enfers. Alors du sein de la terre sort un char de feu entouré de nuages ; elle y monte, et ce char, traîné par quatre démons qui vomissent des torrens de flamme, s'élève et se soutient dans les airs.

Frappés de terreur, les traîtres se prosternent en étendant vers la magicienne leurs mains suppliantes : mais elle est désormais inflexible. Trois fois elle presse ses enfans contre ses lèvres brûlantes ; trois fois elle les serre contre son sein déchiré : puis, détournant les yeux, elle plonge un poignard dans leur poitrine, et jette sur la terre leurs corps palpitans. « Allez, dit-elle, recevez les embrassemens de votre père, et partagez la joie de ses noces ». Tout-à-coup le ciel s'obscurcit : d'affreux tonnerres

grondent dans les nues ; des éclairs multipliés les embrasent et lancent une grêle de traits ; la terre tremble et s'entr'ouvre ; les édifices renversés s'engloutissent avec fracas ; la Mort de ses mains livides étend son manteau de deuil sur la contrée ; les Démons de la vengeance s'enivrent du sang des mortels, et l'Enfer reçoit leurs mânes avec les transports d'une joie convulsive.

Dans ces îles désolées, qui placées sous les tropiques, sont tantôt battues par la violence des ouragans, et tantôt embrasées par l'ardeur du soleil ; lorsque le soir déploie sur les fleurs accablées sa gaze transparente, et répand sur les prairies altérées un brouillard rafraîchissant, Dictamna (8) marche à pas lents sous les ombrages, et s'avance sur le sable à la lueur du crépuscule. Un gaz léger forme autour d'elle une atmosphère, qui souvent s'enflamme et brille comme l'éclair.

Si la voyageuse s'arrête pour reposer sa tête fatiguée, la perfide Mancinella (9)

s'approche furtivement de son lit, et répand dans son oreille un poison qui lui fait éprouver des tourmens horribles.

Urtica (10) lance ses flêches aiguës sur la foule insensée ; et la barbare Lobélia (11), mêlant son haleine suffoquante au souffle des vents, les charge de principes de mort. Ces Nymphes cruelles, ne s'adoucissant que pour les amans qu'elles ont choisis, répandent sur les bois desséchés la haine et la terreur.

Tel ce vaste désert où des aqueducs interrompus, des temples renversés, et les débris d'une colonnade magnifique, démontrent l'existence oubliée d'une ville immense, n'est plus aujourd'hui qu'un séjour de mort habité par des bêtes féroces. Là, tandis que le disque brillant de la lune rafraîchit l'air par sa lumière paisible, et répand ses rayons argentés sur des tombeaux remplis de poussière, le Génie qui présidoit jadis à la destinée de la superbe Palmyre (12) s'assied en silence sur des ruines ; il étend ses mains et tourne vers

le ciel ses yeux mouillés de larmes.

Au milieu de la plaine aride et désolée, un torrent sorti des rochers ralentit sa course, et forme un lac avant de disparoître sous les sables. Sur ses bords se rassemblent le Léopard tacheté, la Hyène cruelle, et la Panthère farouche. Le Vautour affamé vole en poussant des cris, et s'abat pour mouiller son bec desséché : le Loup maigre et haletant, cherchant à se désaltérer, laisse pendre sa langue enflammée : le Lion terrible, hérissant sa crinière, marche à pas lents et les épouvante : tout-à-coup il frissone à l'aspect d'un Serpent furieux, qui s'élance en sifflant et dressant sa crête. Mais, prêt à saisir sa proie, le monstre écailleux recule d'horreur à l'aspect d'un Crocodile, qui couché sur la vase, ouvre sa gueule énorme et menace de l'engloutir.

Les côtes verdoyantes de l'île de Java sont entourées de Palmiers, dont les tiges majestueuses se réfléchissent dans des mers de cristal : dans l'inté-

rieur s'étend une plaine spacieuse : là du milieu des rochers élevés sortent en abondance des sources limpides. Un été continuel y règne ; mais les zéphirs tempèrent la chaleur, et des pluies fécondes rafraîchissent la terre. Hélas ! c'est en vain. . . . Le Giroflier ne parfume point les vents ; les arbres n'étendent point leur ombrage sur les vallées ; des guirlandes de fleurs ne bordent point le cours des ruisseaux ; le gazon ne se déploie point en tapis de verdure ; la Mousse et le Lichen même ne couvrent point de leurs couleurs variées la nudité des rochers : nulles traces de retour imprimées sur le sable n'invitent de nouveaux voyageurs à visiter ces lieux ; nul poisson ne descend dans les eaux dépeuplées ; nul oiseau ne revient au travers des airs : les insectes mêmes, et les animaux qui se creusent des galeries dans le sein de la terre, n'ont jamais pu rétrograder s'ils ont osé pénétrer vers le fond de la solitude.

Au centre de ce séjour de désolation s'élève le cruel Upas (13), l'Hydre du règne végétal. Soutenu par des racines, qui rampant sous le sol infecté donnent naissance à une multitude de serpens, ce monstre écailleux porte de tous côtés ses bras terribles : il élève à des distances de plusieurs lieues ses têtes venimeuses, qui tantôt s'écartent, et tantôt réunies et entrelassées se dressent dans les nues et sifflent au milieu de l'orage. Lorsque, séparant ses dents aiguës, il ouvre sa gueule menaçante et darde ses langues rapides, son souffle empesté remplit l'espace d'un poison mortel : le Lion audacieux, qui passoit près de ses pieds, périt à l'instant ; et l'Aigle orgueilleux, qui traversoit les airs, tombe sans mouvement et sans vie. Qu'une armée de soldats se présente à sa vue, leur courage est inutile ; ils expirent, et l'on apperçoit de loin leurs squelettes desséchés qui blanchissent la plaine.

Deux Démons nés de lui sont enchaî-

nés à ses côtés : ils font entendre des sifflemens plus foibles et s'essaient à des hurlemens aigus. Ils se balancent sur leurs ailes chauves, et saisissant les insectes que le vent leur apporte, ils les percent de leurs aiguillons.

Ainsi le Tems, promenant sa faux d'un bras vigoureux, renverse les empires et les monumens des arts ; tandis que les Heures enfantines, avec des ciseaux déliés, coupent les fleurs naissantes du plaisir.

Fraîche et brillante comme l'aurore, la modeste Orchis (14) serre son enfant dans ses bras et le couvre de caresses. Toute entière à l'amour maternel, elle oublie le soin de sa propre vie pour conserver celle de cet enfant chéri.

Telle une Biche qui paissoit dans la prairie, se sentant percée par la flêche du chasseur, ne songe qu'au péril du Faon léger qui bondissoit à ses côtés. Elle voit la terre teinte du sang qui coule de sa blessure, et frémit de crainte qu'on ne suive ses traces. Elle

s'élance dans le bois, et s'enfonçant sous les ombrages les plus épais pour se dérober à la clarté du jour, elle se couche sur son aimable nourrisson, le caresse, l'arrose de ses larmes, et regrette pour lui seul la perte de sa vie.

Ainsi, placée sur le sommet d'une colline, Eliza contemploit la bataille qui se donnoit dans les plaines de Minden. Son œil hardi suivoit au milieu du carnage celui qu'elle chérissoit plus qu'elle-même, et qui partageoit son existence. Elle voit ou croit voir son étendard, porté par la victoire, à la poursuite de l'ennemi, qui fuit de côteaux en côteaux. Oubliant le danger, elle marche d'un pas précipité vers le champ du combat : elle conduit par la main son fils, qui bégaie encore, et porte dans un voile suspendu à son bras, sa fille endormie au milieu du bruit et des alarmes. Les rayons de la gloire brillent sur sa tête, et les flammes de l'amour embrasent son cœur.—L'intrépide beauté s'avance : elle apperçoit

au travers des tourbillons de fumée le panache qui flotte sur la tête de son amant ; elle voit reluire sur son bouclier les étoiles d'or et les chiffres amoureux qu'elle avoit brodés de ses mains virginales ; elle entend les acclamations des vainqueurs : « Ils fuient, ils fuient ». Grand dieu ! s'écrie-t-elle, mon époux est sauvé ; la bataille est gagnée. Comme elle disoit ces mots, une balle siflle dans les airs, sépare ses beaux cheveux, et s'enfonce dans sa gorge. Sans doute une furie infernale dirigea ce coup fatal. Le sang sort de ses veines azurées ; il coule en ruisseau de pourpre sur son sein d'albâtre, et son voile en est trempé. Elle tombe et baise ses enfans, sans songer à la douleur que lui cause sa blessure : « Hélas ! s'écrie-t-elle, puisse ma vie qui s'éteint attendre le retour de mon époux ! J'entends les hurlemens sinistres des Loups et les cris funèbres des Vautours : l'Ange de la pitié fuit loin de ce théâtre de carnage. Oh ! puisse le Démon de la guerre épuiser sur

sur moi toute sa fureur ; puisse-t-il épargner mes enfans ». En achevant ces mots, elle entoure ses enfans de ses bras affoiblis, les caresse de ses lèvres glacées, et les cache en expirant sous les plis de sa robe teinte de sang.

Cependant le guerrier impatient parcourt les tentes : la crainte est dans son ame et l'égarement dans ses yeux : appelle à grands cris Eliza, et les échos répètent seuls le nom chéri d'Eliza. Il précipite ses pas au milieu des monceaux de morts et de mourans étendus dans la plaine et dans les détours du bois : il apperçoit une femme nageant dans son sang, et dans le même moment il entend la voix de son fils, qui l'appelle et qui court à lui les bras ouverts et les yeux pétillans : « Parlez bas, mon père, dit-il, en lui tendant sa petite main, Eliza dort sur la terre humide et froide. Ma sœur et moi nous avons inutilement pressé son sein ; en vain nos lèvres y ont cherché une goutte de lait ; hélas ! nous tremblons tous

deux de froid et de faim.... Mais pourquoi pleurez-vous, maman s'éveillera bientôt ». « Elle ne s'éveillera plus », s'écrie l'époux au désespoir, en frappant des mains et accusant la providence par des regards furieux. Il se jette sur le corps glacé de son épouse, il le prend dans ses bras, il le presse mille fois de ses lèvres brûlantes, il veut expirer à ses côtés : mais tout-à-coup les sanglots de ses enfans retentissent sur son cœur; il se lève; il tourne les yeux sur eux; il sent qu'il est père, et ce sentiment ranime son courage.

« O ciel! s'écrie-t-il, oubliez un premier mouvement de désespoir; mes enfans m'attachent à la terre, et pour eux je demande à vivre ». Alors il les enveloppe dans son manteau de pourpre, et les serre tout tremblans contre son sein tourmenté.

Deux courtisannes perfides, les jolies Cuscutes (15), séduisent par leur négligence étudiée et leur facilité trom-

peuse. Déguisées sous le simple ajustement du mérite modeste, baissant les yeux, composant leur sourire, et laissant voir adroitement leurs charmes dangereux, elles s'approchent de leur victime, l'entourent de leurs bras de fer, et rendent inutiles les efforts qu'elle fait pour se dégager.

Ainsi périt Laocoon lorsqu'il voulut s'opposer au destin qui fixoit la ruine de Troye. Descendu sur les bords du Scamandre, qui réfléchissoit dans ses flots les tours superbes de la ville, ce prêtre de Neptune voit le peuple et les guerriers rassemblés autour du Colosse laissé par les Grecs sur le rivage, et prêts à recevoir dans leurs murs ce don fatal. Il accourt; il annonce d'une voix prophétique la chûte de l'empire, et d'un bras vigoureux il lance son javelot dans les flancs caverneux du monstre. Le bruit retentissant des armes qu'il recèle annonce le danger. Mais tout-à-coup deux serpens énormes s'avancent sur la mer; leurs corps alongés

sillonnent les vagues écumantes; leur cou sinueux se courbe et se redresse; ils secouent leur tête azurée et leur crête sanglante : les étincelles de leurs yeux et les vibrations de leurs langues fourchues impriment la terreur; ils s'élancent en sifflant au milieu de la foule épouvantée, et dirigent leur marche rapide vers le malheureux Laocoon. Les fils généreux du vieillard ont seuls l'audace de s'opposer à leur marche; ils provoquent leur fureur pour défendre un père respecté. Mais hélas! les monstres écailleux se précipitent à la fois sur le père et les enfans, s'entrelassent autour d'eux, serrent par des anneaux redoublés leurs membres et leur poitrine, les déchirent par des morsures cruelles, et versent dans leurs blessures un poison mortel. Le Vieillard, élevant ses yeux vers le ciel, soutient leur rage dans une agonie silencieuse, tandis que ses enfans, poussant des cris plaintifs, implorent en vain du secours en tournant sur lui leurs yeux expirans.

« Buvez à longs traits, jeunesse aimable », s'écrie la séduisante Vitis (16) : ses yeux appesantis sont humides de larmes de plaisir ; sa tête est couronnée de feuilles verdoyantes et de grappes de pourpre ; un thyrse élevé soutient sa marche chancelante. « Buvez à longs traits, répète-t-elle en élevant son verre écumant : Buvez et négligez tout autre soin ». Son doux sourire, ses chansons gaies, ses accens persuasifs, engagent à sa suite cinq crédules bergers : elle leur prodigue les délices ; mais un cortège effrayant vient troubler cette scène de mollesse. La maligne Chimie se glisse au milieu du festin et mêle du poison dans les coupes de nectar ; la Goutte se traîne à sa suite, appuyée sur un bâton noueux ; l'Hydropisie haletante s'avance sans être apperçue ; la Lèpre hideuse paroît enveloppée d'une robe blanche, et la Frénésie silencieuse s'élance, en mordant ses chaînes et faisant d'horribles contorsions.

La nature punit tôt ou tard celui qui

voulut chercher hors d'elle des jouissances enivrantes.

Promethée (17) ose dérober sur le trône éblouissant de Jupiter, un rayon du feu céleste qui l'environne ; il cache ce trésor dans son sein, et le porte sur la terre pour animer son homme d'argile ; mais pour venger Jupiter irrité, Vulcain enchaîne l'audacieux sur le sommet glacé du Caucase, et charge de son supplice un Vautour affamé, qu'il appelle au dessus de sa tête. Tandis que le malheureux pousse des hurlemens, tord ses membres et fait de vains efforts pour rompre ses chaînes, l'oiseau vorace fond sur lui, le déchire, s'enfonce dans sa poitrine, et dévore son cœur sans cesse renaissant.

L'aimable Cyclamène (18), les yeux mouillés de pleurs, couvre de baisers son fils expirant, et recueille ses derniers soupirs : puis se courbant vers la terre, et creusant une fosse de ses mains pieuses, elle l'ensevelit à ses pieds dans le sable. « Nourrisson chéri, desséché

dans tes plus tendres heures, repose, s'écrie-t-elle, et renais un jour comme une belle fleur ».

Ainsi, lorsque secouant ses ailes humides la Peste étendoit un brouillard obscur sur le peuple consterné de Londres ; lorsqu'aucune cérémonie religieuse, aucun hymne funèbre n'accompagnoit les bières solitaires (19); lorsque le Silence conduisoit seul le char d'ébène sur lequel on entassoit confusément les morts dépouillés et privés de suaire, Cléone vit son père et ses six aimables filles portés le même jour au tombeau. Une religion consolante remplissant son ame tendre, elle fondit en larmes, et but avec résignation, jusqu'à la lie, la coupe amère de la douleur. Ecoutant les gémissemens des malheureux qui l'entouroient, elle étoit moins sensible à ses pertes. Un fils lui restoit, son unique espérance; elle le serre dans ses bras, le couvre de baisers, et réunit sur lui tous ses soins.... O fille du malheur! le chagrin épuise tes forces, le

sommeil ne ferme plus tes paupières, la douleur a tari le lait dans ton sein, ton nourrisson languissant y cherche inutilement un reste de nourriture; en vain tu le caresses avant l'aurore; en vain tu le réchauffes de ton haleine; il étend ses membres roidis, il expire en implorant un dernier secours par ses cris foibles et plaintifs..... Accablée par ce dernier coup, Cléone ne trouve plus de larmes; immobile et muette elle fixe ses yeux sur le corps glacé de son fils : puis regardant le ciel, elle se lève, et le cœur palpitant elle court à pas précipités vers cette chartreuse sainte, où l'on avoit creusé, sous des cyprès, une fosse vaste et profonde (20): elle arrive pendant l'obscurité de la nuit; elle se penche sur le bord : « Je ne me sépare point de toi, s'écrie-t-elle, dans un transport d'amour et de désespoir », et serrant plus étroitement son fils dans ses bras, elle se précipite vivante au milieu des monceaux de cadavres.

Près des lieux où le vaste Ontario roule ses eaux limpides et douces (21), au travers des forêts inhabitées, battues par les orages et peuplées d'animaux destructeurs, la belle Casia (22), alarmée du bruit et des dangers qui l'environnent, confie aux flots ses enfans basanés. Cependant dix frères, parés d'une ceinture d'or, remplis de tendresse pour elle, la gardent sur sa terre natale, tandis que les zéphirs et les courans transportent sur les côtes éloignées de Norwège les fruits naissans de son amour.

Ainsi, lorsqu'un arrêt de mort fut porté contre les nouveaux nés d'Israël, une mère désolée s'enfuit secrètement des murs de Memphis ; elle enveloppa son fils infortuné dans les plis de sa robe, l'appaisa par de douces caresses, le couvrit de baisers, et recueillit les soupirs de sa bouche innocente. A la clarté silencieuse de la lune, elle cherche le rivage battu par les vents. Dans sa course intrépide, elle entend sans effroi

le bruit des torrens, qui se précipitent en cascades : arrivée sur les bords du Nil, elle fait un berceau flottant avec des tiges de Papyrus, elle y place son fils qui lui sourit, et le couvre de feuilles du Lotos aquatique ; elle se penche sur lui, l'arrose de larmes, et lui présente pour la dernière fois son sein maternel ; elle s'éloigne en soupirant, attend au milieu des roseaux l'effet de son pieux stratagême, et se confie aux monstres du fleuve, moins dangereux que les impitoyables satellites du tyran.

L'enfant est sauvé : l'Éternel veille sur lui, et le réserve aux plus hautes destinées. Il l'inspire, fait briller sur son front le signe d'une puissance céleste, et le choisit pour délivrer son peuple.

Le Prophête s'avance majestueusement du fond du désert qui cacha sa jeunesse, il arrache le fouet sanglant des mains de l'orgueilleuse tyrannie et brise les liens de fer de l'exécrable esclavage.

Ecoutez.... n'entendez-vous point ces

cris perçans qui soulèvent les vagues et déchirent les cieux?

Et maintenant encore les gémissemens de la douleur et les sanglots du désespoir retentissent sur les rivages de l'Occident; maintenant encore dans les bois de l'Afrique, marche l'horrible Esclavage, poussant des hurlemens affreux, et traînant à sa suite les dogues de l'enfer; il porte l'épouvante dans les vallons désolés, il rend inutiles les bienfaits de la nature, et répand la dévastation et la terreur parmi les nations placées sous les tropiques.

Sénateurs augustes! vous dont le suffrage donne des lois à l'empire Britannique, vous à qui les deux Indes obéissent, vous qui récompensez le brave et rendez justice à l'opprimé, déployez la force de votre bras; vous avez la puissance de faire le bien. La Conscience inexorable a son trône dans le cœur de l'homme : par son continuel murmure elle s'oppose aux projets criminels: elle porte le trouble sur le front de ce-

lui qui médite le mal, et désarme souvent sa main incertaine : mais enveloppée dans la nuit avec des terreurs qui lui sont propres, elle fait entendre une voix de tonnerre lorsque le crime est commis. Ecoutez-la, sénateurs ! Ecoutez cette grande vérité : Celui qui consent à l'oppression partage le crime.

Ni les perles irisées, dont la fortune se couronne, ni les diamans précieux suspendus aux oreilles de la beauté, ni les étoiles étincelantes qui parent le front de la nuit, ni les rayons du soleil qui dorent le visage riant du matin, n'ont un éclat comparable à celui des larmes qui coulent des yeux de la Vertu, sur le malheur des hommes.

Ici ma Muse cesse de faire entendre ses accens, et laisse tomber sa lyre. L'idée des infortunes du monde enfle son sein ; elle abaisse son voile de gaze sur ses joues enflammées ; elle croise ses beaux bras sur sa poitrine agitée, et courbe

son front couronné de lauriers. Elle gémit des crimes des hommes, et l'aspect de leurs maux obscurcit ses yeux célestes.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LES AMOURS
DES
PLANTES.

CHANT IV.

Le soleil parvenu à l'Occident découvre de nouveau son disque d'or ; il paroît aggrandi et verse des torrens de flamme sur les nuages divisés. Ses rayons étendus dans l'immensité de la voûte céleste, se réfléchissant à l'Orient, y tracent un arc superbe, dont le contour est peint des plus vives couleurs.

Fixant ses yeux ravis sur ce spectacle magnifique, la Déesse le contemple d'abord dans une extase muette : puis, montant son luth sur un ton plus doux, elle chante d'une voix mélodieuse les hymnes de Paphos. Ses accens se propagent sous les longues allées de chênes,

et mille fois répétés le long du rivage par les échos amoureux, ils parviennent dans les jardins enchantés de Lichfield (1). Les tours élevées de ce lieu sacré s'ébranlent et retentissent; les berceaux de feuillage tressaillent de joie; et les arbres majestueux inclinent respectueusement leur cîme.

La lumière du jour ne se renouvelle point pour toi; pour toi le solstice ne répand point ses feux, éclatante Céréa (2). A l'heure du crépuscule, cette belle nymphe cherche à pas lents un berceau placé sur la montagne : elle brille comme l'aurore, et la nuit même s'enflamme à la vue de ses charmes. Elle élève ses longues paupières, tourne ses yeux vers le ciel, ouvre ses lèvres vermeilles, et prononce en soupirant sa prière virginale. Elle observe la marche du char brillant de Jupiter au travers de la voûte azurée ; elle compte les soleils, qui roulant à des distances incalculables, étincellent autour du pôle, et sa beauté efface l'éclat de tous les astres.

O fille aimable de la nuit! lorsque les doux zéphirs caressent ton cou de neige, et partagent tes cheveux en tresses ondoyantes; lorsque les rayons de la lune éclairent tes joues de rose, et se réfléchissent sur ton sein d'albâtre, une multitude de bergers sensibles, rangés en cercle autour de toi, gardent en silence ton séjour enchanté, versent des larmes douces, poussent des soupirs paisibles, et s'enivrent de bonheur à l'aspect de ta beauté.

Ainsi dans l'antique forêt de Needwood, où Mundi (3), environné des nymphes attentives, fit répéter aux échos des vallées ses adieux touchans; quand la nuit, étendant son voile mystérieux, répand sur le paysage ses ombres bleuâtres mêlées aux rayons des étoiles, la Reine des Fées s'avance à pas lents; elle agite son panache argenté, et brille au milieu des prairies: elle conduit sous les arbres touffus les filles de sa suite, qui se jouant autour d'elle, dansent légèrement sur le gazon.

A leur approche les ruisseaux circulent avec un murmure argentin, et l'aimable oiseau de la nuit fait entendre des chants plus vifs et plus mélodieux.

Avant que l'étoile qui précède l'aube matinale fasse briller dans l'Est son œil de diamant, la chaste Tropæa (4) quitte son lit solitaire : une auréole de gloire rayonne autour de sa tête, et guide au milieu de la nuit huit bergers amoureux qui la suivent constamment dans la plaine. Dans sa marche elle est semblable à ces essaims de mouches lumineuses (5), qui voltigeant dans l'air après le coucher du soleil, y répandent une lueur phosphorique ; ou à ces météores errans, qui planant au dessus des marais, attirent l'attention du voyageur imprudent, et l'écartent de sa route. La belle vierge conserve sa fraîcheur au milieu des feux électriques qui se jouent autour d'elle, et des flammes qui semblent la caresser.

Ainsi l'on vit jadis les élus du vrai dieu sauvés par un miracle qui chan-

gea le cœur du monarque d'Assyrie.

Ce prince superbe et cruel avoit voué à son idole trois victimes humaines. Il fit dresser auprès d'elle un vaste bucher formé d'arbres résineux, et de matières sulfureuses. Le feu s'allume en grondant; des soufflets énormes en excitent l'activité; il s'élève vers la tête de la statue de bronze, dont les narines semblent respirer l'odeur de cet affreux sacrifice. La fureur de l'incendie redouble, et le centre de la fournaise est environné de sept tourbillons de flammes. Le monarque, saisi d'étonnement et de terreur, fixe ses yeux éblouis sur le brasier ardent. « Que vois-je! s'écrie-t-il; les trois jeunes gens sont debout; le feu dévoraut a consumé leurs liens, et respecté leurs cheveux et leurs vêtemens. Un quatrième jeune homme, d'une figure céleste, descend auprès d'eux, et son éclat efface celui des flammes au milieu desquelles ils marchent en chantant ». Il dit, et touché de repentir, il implore la miséricorde du ciel, en tom-

bant à genoux, et courbant dans la poussière son front couronné du diadême.

Deux sœurs aimables, les belles Avéna (6), conduisent leurs troupeaux dans les plaines qui bordent la Tweed. Elles se promènent d'un pied léger le long de sa rive sinueuse, et mêlant leur voix argentine au son du chalumeau champêtre, elles éveillent les échos par des chants qu'Amour inspire, et dont la mélodie est analogue à leurs chastes desirs.

« Doux Écho! tu dors dans cette grotte élevée en arcade au-dessus de la vallée: tandis que les flots successifs, frappés par le soleil, réfléchissent sur tes rochers ses rayons vacillans.

» Loin de toi les clameurs importunes, et les cris du chasseur, et le son bruyant du cor, et les accens de la trompette guerrière. Puissent les bêtes féroces s'éloigner de ta retraite, et ne jamais te forcer à répéter des hurlemens plaintifs.

» C'est à toi de répandre le long de

cette vallée la chanson que le simple berger fait entendre le soir; tandis que, perché sur les arbrisseaux, le rossignol sensible lui répond après l'avoir écouté en silence.

» Si quelque jeune fille, comme moi tourmentée par l'amour, vient chanter ses peines sous l'ombrage qui t'environne, Echo sensible! calme sa douleur par la douce sympathie de ta voix ».

A ces accens les Alcyons, qui couvent leurs œufs, élèvent la tête du milieu de leurs berceaux d'osier; les Cygnes s'avancent en fendant les eaux limpides; les Allouettes ravies planent dans l'air en agitant rapidement leurs ailes; et les nombreuses colonies des oiseaux de passage se balancent en silence dans les nues.

Trois jeunes bergers, à l'ombre des bois, tressent des guirlandes de fleurs pour les belles Avéna; ils tracent sur le sable leur nom chéri, et gravent sur l'écorce des Hêtres leur chiffre amoureux. Au printems, lorsqu'une sève nou-

velle fait reverdir les arbres, les chiffres s'aggrandissent avec eux : ainsi s'accroît un amour naissant réchauffé par des soins continuels. Mais la succession des saisons efface peu-à-peu les caractères non renouvelés ; ainsi disparoissent insensiblement les charmes d'un amour trop long-tems négligé.

Il est un vaste empire qui remonte à l'aurore des tems par une succession de rois paternels : sa grande muraille traverse, sous divers climats, des déserts sablonneux, des montagnes élevées, et des vallées profondes : des tapisseries de soie décorent ses palais ; le faîte de ses tours brille des plus riches porcelaines ; et les voûtes de ses pagodes sont couronnées de plusieurs rangs de cloches, et surmontées de figures de dragons : ses longs canaux arrosent une multitude de provinces : ses rochers sont fertilisés par la culture, et la surface même de ses lacs est couverte de nombreuses habitations.

Cette heureuse contrée est la patrie de la belle Cannabis (7). Tenant en main

sa quenouille échevelée, elle s'y promène sur les rivages rafraîchis par les zéphirs. Tantôt elle incline à gauche son cou d'ivoire, et conduisant son fil délié, elle dessine dans l'air ces courbes ondoyantes si chères à Vénus (8); tantôt elle se penche légèrement à droite, et roule ses fils réunis sur le fuseau suspendu à ses doigts. Sa joue paroît animée du plus vif incarnat; ses yeux noirs brillent sous ses longues paupières, et ses cheveux, partagés en tresses flottantes, laissent son oreille à découvert.

Entourée de cinq bergers, qu'elle enchante par ses grâces, qu'elle embrase par sa beauté, la nymphe charmante s'approche d'eux tout-à-tour avec un sourire engageant. Elle prête l'oreille aux vœux de leur tendresse, sans cesser de faire tourner son fuseau.

Ainsi lorsque la sévère Clotho mêle les ombres à la lumière, pour former le fil bigarré de la vie, qui s'étendant du berceau jusqu'au cercueil, unit l'heure naissante à l'heure écoulée; si la Fortune en souriant fait tourner sa roue,

le fuseau paroît couvert d'un tissu d'or; mais si le tendre Amour tord le fil de ses doigts enfantins et le mouille de ses lèvres de rose, une teinte céleste se répand sur les échevaux, et les embellit des plus riantes couleurs.

La vivacité de la jeunesse brille sur le visage de l'aimable Galantha (9). Elle se promène gaîment sur la neige, et la neige se fond sous ses pas. Elle conduit en se jouant six bergers rivaux, parmi les flots silencieux, les côteaux blanchis, et les prairies couvertes de glaçons : à son approche les eaux murmurent et la verdure reparoît. Sa douce voix appelle le Printems tardif; elle ordonne aux Zéphirs assoupis de déployer leurs ailes abaissées; elle éveille les Loirs cachés dans les grottes, et les engage à parcourir les bois; elle invite le Rouge-gorge à voltiger sur les rameaux naissans, et la plaintive Tourterelle à faire entendre ses roucoulemens amoureux.

Délicieux Printems! enchantée de

ton sourire divin et de tes accens mélodieux, Bellis (10) appelle tous ses enfans. Ils accourent appuyés sur des roseaux, jouissent de ses tendres regards, l'environnent, et l'accompagnent dans la plaine. Surpris de tout ce qu'ils apperçoivent, ils admirent la coquille luisante dont le limaçon est couvert, et les cornes mobiles qui dirigent sa marche. Les bras étendus et le cœur palpitant de plaisir, ils courent après le papillon, qui tout-à-tour voltige et se repose dans la prairie. Ils cueillent les rameaux parfumés du Galé (11), les entrelassent avec des Jacinthes azurées et de pâles Primevères; puis, se tenant par les mains, et marchant en cadence, ils vont couronner l'autel du Printems de ces guirlandes votives.

Ainsi s'avance au milieu des bois sacrés d'Idalie la Déesse de la beauté, conduisant à sa suite sa nombreuse famille d'Amours. Ces enfans aux cheveux blonds se partagent en deux bandes. Les uns, unissant l'adresse à la force, imitent

imitent dans leurs jeux hardis les pénibles travaux de Vulcain. Ils fondent l'acier dans une fournaise ardente, et le coulent dans des moules creusés sous le sable. Ils prennent avec des pinces le barreau étincelant, et le frappant sur l'enclume retentissante, ils en forgent des dards qu'ils aiguisent sur une roue de jaspe ; ils trempent ces dards dans une liqueur dangereuse pour l'esprit, les polissent et les attachent à l'extrémité d'un roseau garni de plumes blanches comme la neige : puis, s'appuyant avec effort sur l'arc résistant, ils le courbent et tendent la corde élastique qui doit lancer leurs traits. Les autres, se balançant sur leurs ailes légères, unissent les branches des arbres par des guirlandes de fleurs, écartent l'escarbot importun qui bourdonne dans l'air, prennent dans des filets les mouches dorées, appellent les zéphirs sous leurs berceaux parfumés, et retardent par leurs doux baisers la course fugitive des heures du plaisir.

Non loin de la mer orageuse qui sépare l'Irlande de l'Angleterre, l'orgueilleux Masson élève dans les nues sa cîme glacée, que couronnent des tours menaçantes : sur ses flancs est appuyé l'antique Matlok, ouvrant ses mâchoires de marbre et courbant ses dents de caillou au dessus de la Derwent effrayée ; à ses pieds d'immenses cavernes recèlent des amas de soufre enflammé, et des eaux qui bouillonnent sans cesse dans leur prison (12). Lorsque les secousses du volcan ébranlent et soulèvent la terre, ces eaux s'élancent en torrens du milieu des laves embrasées ; lorsque le volcan repose, des vapeurs impétueuses, impatientes d'atteindre les cieux, s'élèvent en colonnes spirales le long des fentes de la montagne, se condensent à son sommet, s'échappent en gerbe, et tombent en cascade de rochers en rochers jusques dans le fond de la vallée. Là, coulant dans des lits de stalactite, parmi les minéraux brillans, sur des

bancs de corail, de coquilles et de cristaux, elles s'enrichissent de mille trésors; elles incrustent les tapis de mousse et les racines entrelassées des arbres qui se rencontrent sur leur passage; elles forment des bains salutaires, et vont enfin confondre leurs ondes fumantes dans le sein paternel de l'océan.

Le florissant Fucus (13), jeune homme d'une beauté ravissante, habitant dans une grotte de cristal, domine sur ces vagues bouillonantes, adoucit leur murmure, guide leur course sinueuse, et chante aux échos solitaires le secret de son amour. Il plonge sa belle tête dans le ruisseau, et sa douce haleine parfume la vapeur qui s'en élève.

Ainsi jadis un ange descendoit tous les matins sur la fontaine de Bethsaïda. Là, secouant ses ailes brillantes, et lavant son corps lumineux, il purifioit les eaux et les enrichissoit d'une vertu miraculeuse.

Une nymphe amphibie, la modeste

Trapa (14), élève au dessus du Nil sa tête couronnée de perles. Les charmes de la beauté décorent son visage vermeil et son sein virginal : mais le bas de son corps est couvert d'écailles nombreuses et terminé par d'agiles nageoires : elle les cache avec soin, et s'avance doucement en étendant ses bras sur le fleuve, dont les flots amoureux soulèvent ses tresses d'or et caressent son cou d'ivoire.

Quatre Néréïdes enchantées bondissent autour de leur reine, ou la suivent le long du courant. Tantôt, s'élançant gaîment dans l'air, elles le frappent de leurs ailes humides ; tantôt, plongeant dans le fond des eaux elles y tracent un sillon d'écume : on les voit s'élever, s'abaisser, s'approcher, s'éloigner, se jouer sur les vagues et dans les airs, incliner leur tête, faire briller leurs yeux de diamant, et changeant sans cesse de couleur, dans leurs mouvemens rapides réfléchir tous les rayons du soleil.

Du milieu des Cordilières, s'élève

au dessus des nuages, le majestueux Chimboraco. Son sommet volcanique lance des flammes réfléchies au loin sur l'océan. Ses flancs récèlent des mines d'or, et donnent naissance à des fleuves, dont les vagues épaissies roulent un sable précieux. A ses pieds s'étend l'empire des Incas, échauffé par un soleil perpendiculaire. Cette riche contrée est la patrie de l'aimable Ocyma (15). Parvenue à l'âge ou les rayons naissans de l'amour étincèlent dans ses yeux, où le coloris séduisant de la jeunesse brille sur son visage, elle quitte ses berceaux pour chercher la fraîcheur. A l'heure du crépuscule, elle entoure d'une ceinture blanche et pure comme la neige son sein aussi blanc, aussi pur, et monte sur son char léger. Quatre bergers tendres font rouler ce char sur ses roues agiles et la conduisent sur la montagne. Elle s'y promène à la douce clarté de la lune; elle abaisse son voile en rougissant, et appelle les zéphirs dans ses bras.

Une vapeur humide, sortie de la mer, baigne ses membres éblouissans, déroule ses cheveux parfumés, et couvre de filets de sel sa figure lumineuse. Sa beauté se montre sous une châsse de cristal. Ainsi, pendant les ardeurs de l'été, l'on voit la tige blanchissante et les feuilles ondées de la Cristalline briller par les glaçons dont elle est incrustée : ainsi l'insecte, dont le corcelet et les antennes sont couverts de perles lumineuses, lance la nuit des milliers de rayons colorés, lorsqu'il voltige dans les airs, en agitant ses ailes émaillées et ses écailles étincelantes.

Telle parut la femme de Lot, métamorphosée en statue à cause de sa désobéissance. Le tonnerre grondoit sur Gomorrhe, et les secousses d'un tremblement de terre ébranloient ses fondemens. Un ange, reçu chez les deux époux, les avertit de la destruction prochaine de cette ville maudite, et de sa main protectrice les conduisit hors des murs. « Hâtez-vous de quitter cette

terre de crime, couple innocent, fuyez d'un pas rapide, et gardez-vous de tourner la tête ». Tel fut son ordre, comme le raconte l'écrivain sacré, contemporain de cet Orphée, qui par ses chants plaintifs fléchit le roi du sombre empire, adoucit les pâles fantômes, et ramena sa bien-aimée vers le séjour de la lumière. Des torrens de soufre embrasé tombent sur les villes coupables; la terre s'entr'ouvre et les engloutit avec tous leurs habitans. Les époux s'éloignent : d'affreux gémissemens se font entendre derrière eux, et les cris de la douleur et du désespoir leur sont portés par les vents. Saisie de crainte, la beauté fugitive pousse des sanglots et répand des larmes amères. Le sentiment de la pitié déchirant son cœur et troublant son esprit, elle tourne la tête. Tout-à-coup un froid cruel pénètre ses os et suspend le mouvement de son cœur. « Je me meurs, je me meurs, s'écrie-t-elle, le juste ciel punit ma faute, mes membres sont engourdis

et glacés; j'expire : ô Dieu! daigne accorder un moment à notre amour. Cher époux, reçois ce baiser, ce dernier baiser d'une épouse qui désormais n'est plus à toi ». Elle dit : Lot la serre dans ses bras; il appuie ses lèvres tremblantes sur la bouche de sa bien-aimée, il n'y trouve plus le sentiment de la vie; déjà même elle n'est plus qu'une colonne de sel. L'infortuné regarde en pleurant ce monument de douleur, cette figure insensible d'une épouse qui lui est ravie pour toujours.

Ainsi, lorsqu'Énée emporta son père affoibli du milieu des flammes de Troye, et conduisit par la main son fils chancelant, sa chère Créüse le suivit d'un pas tardif, et fut enveloppée dans les ombres de la nuit éternelle.

Souvent le pélerin solitaire se détourne de sa route pour contempler les vastes ruines et les étangs de bitume qui ont pris la place de Gomorrhe. Au milieu du lac Asphaltite il apperçoit encore des débris de tours, du fond

desquelles les Hiboux font entendre leurs cris sinistres. Il cherche des yeux le couple infortuné, il l'appelle : puis se penchant en silence sur le tombeau de cristal, il honore leur mémoire par des soupirs mélancoliques.

Parée d'un collier de rubis, et vêtue d'une robe de pourpre, dont les plis cachent son sein, la sévère Ara (16) s'avance à pas mesurés : elle fronce le sourcil, brandit sa lance, et secoue son panache de plume. Cependant sa beauté perce au travers de ce déguisement, et les rayons de l'amour brillent dans ses yeux perfides.

Telle parut Déjanire, lorsqu'ayant soumis par ses charmes cet Hercule, que les plus rudes travaux n'avoient pu dompter, elle lui remit sa quenouille, et lui demanda en souriant la peau de Lion dont il étoit revêtu. Elle coëffe sa tête charmante de la tête du monstre, elle étend sur son cou d'albâtre la longue crinière, croise sur son sein les pattes velues ; puis, enveloppée de

cette dépouille énorme qui traîne à ses pieds, elle soulève avec effort la massue noueuse du héros, la pose sur son épaule, et s'avance fièrement dans la campagne. Les Loups, les Ours, les Léopards fuient épouvantés, et les Satyres hideux tremblent à son approche.

Ravi du sourire enchanteur de Caryo (17), l'orgueilleux Dianthus brûle pour elle, et ses vœux sont long-tems repoussés; mais enfin, par ses soupirs et ses larmes, il l'attendrit et l'engage à former un mariage illégitime. Le fruit de leur amour reçoit de son père des traits fiers et superbes, et de sa mère une grace touchante qui les adoucit.

Ainsi, lorsqu'au milieu des bosquets de l'Orient, le Rossignol, suspendusur ses ailes agitées, fait l'amour à la reine des fleurs (18), respire le parfum qu'elle exhale, et la fléchit par la mélodie de son chant; de cette union naît un être d'une beauté nouvelle, demi-Rose et demi-oiseau; ses jambes re-

vêtues de mousse sont entourées de longues épines, et des racines partant de ses pieds l'attachent à la terre ; des feuilles verdoyantes et mobiles couvrent son cou, et de nombreux pétales de pourpre forment sur sa tête une couronne magnifique ; il frappe l'air de ses ailes brillantes, et fait entendre des sons ravissans. L'Etoile du soir s'arrête pour l'admirer ; la Nuit paisible l'écoute du haut de son char d'ébène, et les Houris, descendant sur leurs ailes azurées, s'assemblent autour de lui et s'enivrent des parfums et de l'harmonie qu'il répand au loin dans la campagne.

Lorsque de son urne d'or le Solstice verse les chaleurs étouffantes sur les noirs enfans de l'Afrique, lorsqu'au lieu de l'aimable Zéphir qui rafraîchissoit les collines, l'impétueux Harmattan (19) les dévaste par son souffle brûlant, les panthères aux abois sont étendues dans la poussière, les serpens roulés et couverts d'écume sont frappés de mort, l'Atlas indigné pleure ses bois

dépouillés de feuillage, et le fleuve Gambi craint de voir tarir ses flots; la Contagion marche sur la côte embrasée, et l'Océan jette sur ses rivages des poissons expirans (20).

Au milieu de ces ardeurs dévorantes, la belle Chunda (21) conserve ses graces et sa vivacité. Dix jeunes frères s'empressent à lui prodiguer leurs soins; les uns ombragent d'un parasol son front aimable, que ne charge aucun ornement étranger; les autres, tenant un éventail, agitent l'air autour d'elle, font voltiger ses cheveux, et répandent la fraîcheur sur sa joue vermeille et sur son sein palpitant. Attachée autour de son cou d'ivoire avec une agraffe d'or, sa robe de gaze flotte en longs plis et laisse entrevoir les charmes qu'elle semble vouloir cacher.

Formé de mille sources, qui se réunissent en descendant des montagnes du nord, le Gange, après avoir parcouru divers climats, arrose des prairies situées sous les tropiques. Là, de ma-

gnifiques pagodes et des mosquées couronnées de croissans se réfléchissent dans ses ondes. C'est dans ce fleuve sacré qu'habite la charmante Nélumbo (22). Elevant sans cesse sa voix au dessus du murmure des vagues, elle s'adresse aux rivages, s'entretient avec les zéphirs, et fait répéter aux échos sa brillante chanson.

Lorsqu'entourée de ses nombreux amans, elle descend le long du fleuve, les Buffles attentifs cessent de paître, les Tigres adoucis se jouent sur les bords; les Eléphans ravis négligent de rentrer dans les bois et s'approchent en agitant leurs larges oreilles; les Veaux marins, s'attroupant en silence, inclinent sur les flots leurs têtes gluantes; les Vautours enchantés se soutiennent dans les airs sur leurs ailes immobiles, et les Crocodiles, oubliant de guetter leur proie, se livrent aux charmes du sommeil.

L'étoile du Nord a conduit pendant six mois sa suite étincelante au dessus des régions boréales : les plaines char-

gées de neiges et les montagnes revêtues de glace, n'ont réfléchi que la lumière paisible de la lune. Tout-à-coup des fantômes hérissés se lèvent; on les apperçoit à la pâle lueur répandue sur l'horison; ils marchent en silence; ils impriment leurs pas sur la neige; ils brisent les bancs de glace avec un bruit semblable au tonnerre (23). L'antique Hiver agite ses ailes blanches, et transportant dans le pôle austral le siège de son empire, il cède sa place au Printems. L'aurore d'un jour continu reparoît dans les cieux, et ses rayons éblouissans frappant les démons de la nuit, les forcent à fuir en troupe sur les pas de leur roi.

« Éveille-toi ma bien-aimée, s'écrie l'amoureux Muscus (24), fille charmante, éveille-toi : étends tes beaux bras; ouvre aux rayons du jour tes yeux aimables, et salue le retour du soleil de tes lèvres de rubis. Les neiges fondues s'écoulent en torrens du haut des montagnes; les touffes de verdure

reparoissent ; les fleurs s'ouvrent et montrent leurs couleurs éclatantes ; le Zéphir ranimé essaie en souriant ses ailes engourdies ; il monte sur les collines, il se joue dans les cieux épurés : lève-toi, ma bien-aimée ; allons voir les bois se parer de feuillage, allons cacher nos amours sous les berceaux fleuris ».

Pendant le calme de la nuit, l'impatiente Ægea (25) promène ses yeux sur la surface d'un golfe, dont les on des mobiles réfléchissent la lumière des étoiles : elle interroge en vain les flots qui viennent successivement se briser sur le rivage, ils ne lui ramènent point l'objet de ses desirs. Enfin, elle apperçoit dans l'éloignement un point qui s'élève au milieu de l'écume. « C'est lui, c'est lui » s'écrie-t-elle : et le voyant fendre les eaux de ses bras vigoureux en avançant sa poitrine, elle tombe à genoux sur le sable, étend les mains et tourne les yeux vers le ciel. « C'est lui ! c'est mon amant, mon époux, l'ame de ma vie. O vents ! soyez lui favorables :

vagues cessez de vous agiter : Alcyons fortunés planés au dessus de sa tête ; et vous Cygnes bienfaisans, soutenez-le sur vos ailes éblouissantes ». Elle dit, et se plongeant hardiment dans les flots, elle nage vers son amant, l'atteint et le serre dans ses bras. Les eaux soulèvent son manteau d'azur, et leur transparence laisse voir son corps blanc comme la neige.

C'est ainsi que les poëtes nous peignent la belle Héro, montant au déclin du jour sur un rocher environné de la mer. Là, contemplant les flots agités, elle élève un flambeau, qui brillant sur les écueils, doit être le phare de l'amour. Elle s'incline, et déployant un pan de sa robe, elle l'oppose au vent qui fait vaciller la flamme. Elle adresse ses vœux à la Déesse protectrice des amans, et guide son cher Léandre au milieu des ténèbres d'une nuit orageuse. Il arrive, elle essuie ses cheveux, réchauffe son sein, et le serre dans ses bras.

Cachée dans de vastes et profondes

cavernes, la chaste Truffelia (26) jouit d'une félicité paisible. La terre dont elle est la fille chérie lui prodigue ses trésors. Le sol de son palais est couvert d'une superbe mosaïque, et le dôme est bâti de lapis-lazuli. Un ruisseau divisé en filets coule le long des murs de jaspe avec un murmure agréable : on croit entendre les sons mélodieux de la lyre éolienne, répétés en cadence sous les voûtes par les échos amoureux. Au milieu, sur des colonnes de cristal ornées de rameaux d'or, s'élève un lit magnifique, dont les rideaux enrichis de saphirs, d'émeraudes et de rubis, étincellent des plus brillantes couleurs. Un Sylphe charmant pénètre dans cette retraite et fait agréer ses vœux à la Nymphe. Tandis que les deux époux célèbrent mystérieusement leurs noces, un parfum délicieux se répand autour d'eux, et de petits amours, agitant leurs flambeaux, éclairent ces lieux souterrains d'une lumière céleste.

Retenue par une puissance magique

dans le centre d'un fruit azuré, la belle Caprifica (27) repose sur le duvet dont elle est entourée. Ainsi le Charanson dort en silence dans l'obscure concavité d'une noix : mais bientôt de son bec d'ivoire il perce les murs de sa prison, s'échappe et s'envole dans les airs, à l'aide de ses ailes membraneuses. Ainsi la vive Linotte, éclose dans son nid de mousse sous les ailes de sa mère, commence à gazouiller sitôt qu'elle a brisé la coquille qui la renfermoit; puis, essayant ses plumes nouvelles, elle fait entendre des airs vifs et brillans. Mais la beauté captive brise le talisman qui charmoit le Sylphe son époux et l'appelle dans ses bras. Tout-à-coup ce génie aérien monte sur un moucheron agile qu'il dirige avec des rênes déliées; il descend des hauteurs cristallines de l'Empirée, il frappe l'air tranquille et pur de ses ailes étendues, et pénétrant comme un rayon de soleil au travers des plaines immenses de l'Ether, il vient s'unir à son amante dans sa demeure

secrette. Ainsi l'étincelle électrique traverse en un instant tous les corps de la nature : ainsi l'aiguille aimantée se tourne sans cesse vers le pôle, quoiqu'elle en soit séparée par des montagnes et des mers.

Parmi les Oreades, autour desquelles gronde sans cesse une mer orageuse, s'éleve une île escarpée, dont les bords creusés par les flots présentent une vaste et profonde caverne (28). La voûte est soutenue à une hauteur prodigieuse sur des colonnes de basalte dont la base est cachée sous les eaux. Dans sa concavité ténébreuse les vents sifflent avec fureur, et les vagues bouillonnantes, se précipitant en torrens, frappent le fond avec un fracas épouvantable.

C'est là que le riant Byssus (29), avec sa famille florissante, déploie ses voiles et brave les flots écumans. Son amante vient le trouver dans cette grotte secrette, guidée par l'étoile de Vénus qui répand une lumière douce sur les ondes agitées. Les Amours voltigent

autour du lit nuptial, et les Nayades modestes se cachent le visage en rougissant.

Au pied d'un vallon rafraîchi par des ruisseaux, entouré de bois, et baigné par l'Océan, habite un Protée (30), qui tandis que la lune verse sur les flots sa lumière tremblante, prend mille formes pour plaire à l'épouse dont il est amoureux. On le voit tour-à-tour bondir sur le sable, nager dans les eaux, et voler dans les airs. Tantôt c'est un Dauphin : il lave dans la mer ses flancs écailleux, il charge sur son dos sa maîtresse adorée, il la promène sur les flots et fait retentir le rivage de ses chants de triomphe. Tantôt c'est un Léopard tacheté ; il se joue autour de la belle et l'accompagne dans la prairie. S'amuse-t-elle à le caresser, il saisit avec adresse la main qui le flatte, il imprime légèrement sur elle ses dents d'ivoire : il pose doucement ses pattes de velours sur le sein de lis qu'il voit se pencher au dessus de lui. Lorsqu'elle s'arrête

pour passer des rubans autour de la tête superbe de son amant, l'animal paroît d'abord soumis et se laisse enchaîner avec des rênes de soie ; mais bientôt il s'échappe, et paroît dans les airs sous la forme d'un Cygne éclatant de blancheur. Il agite orgueilleusement ses ailes ; il s'abat sur les eaux, et nage avec une grace majestueuse. Elle s'approche, le rappelle d'une voix douce, et le ramène à ses pieds sur le rivage fleuri. Le Cygne, transporté d'amour, entoure de son cou sinueux le cou de sa maîtresse, et de son bec de corail cueille mille baisers sur sa joue de roses. Il déploie ses larges ailes, l'embrasse et la serre contre sa poitrine couverte de duvet.

Cent vierges se joignent à cent bergers, et le tendre Adonis (31) conduit cette troupe brillante. Ils marchent deux à deux, le long des bois sacrés, jusqu'à l'autel de l'Hymen. Les jeunes garçons sont couronnés de myrte, et les jeunes filles sont voilées de guirlandes de roses,

dont l'éclat n'efface pas celui de leur teint.

Les Plaisirs légers qui les suivent tracent en dansant des figures variées, et chantent des airs gais et voluptueux: les Amours triomphans voltigent au dessus de leur tête, font résonner la corde de leurs arcs et lancent sur eux des milliers de flèches. Un murmure de douces paroles circule de tous côtés, et des regards expressifs partent de tous les yeux.

Arrivée au pied de l'autel, la troupe amoureuse s'arrange en cercle, et tous prononcent confusément des vœux infidèles. Le licencieux Hymen prend les mains des amans et des belles, et les unit d'un lien commun.

Ainsi lorsque parcourant les mers, Vénus aborda dans la délicieuse Otaïti, enchantée de la beauté de ce séjour elle voulut l'enrichir de ses faveurs. Elle étendit son filet de soie sur cette île fortunée, et les paisibles habitans, libres dans leurs amours, ne reconnurent de lois que celles de la nature.

Ici la Déesse cesse de faire entendre sa voix. Les Zéphirs applaudissent en agitant leurs ailes au dessus de sa lyre silencieuse : les Sylphes enchantés s'élèvent en troupes dans les plaines de L'Éther, au milieu des nuages flottans: les Gnomes se retirent dans leurs grottes souterraines ; et les fleurs satisfaites ferment leurs calices veloutés.

La nuit s'approche à pas lents et répand son voile obscur sur le tranquille paysage : elle seme sur la voûte du ciel des millions d'étoiles étincelantes, et commande aux Rossignols de recommencer leurs chants mélodieux.

FIN DU CHANT QUATRIÈME ET DERNIER.

NOTES

NOTES

DU CHANT PREMIER.

N. B. Les notes qui appartiennent à Darwin sont suivies d'un D. Celles dont je suis l'auteur le sont d'un T. Ces lettres placées à la fin ou dans le cours de la note se rapportent à tout ce qui précède. J'ai jugé inutile de les répéter à la fin de chaque *à-linea.* Quant aux notes dont le fonds appartient à Darwin, mais où j'ai fait des changemens et des additions, elles ne sont suivies d'aucune marque.

---

(1) En Angleterre et dans les contrées du nord, on apperçoit souvent, au milieu des prairies, des espaces circulaires, où l'herbe est plus courte et d'une couleur plus pâle. Le peuple croit que ce sont les traces des pas des Fées qui sont venues danser en ces endroits pendant la nuit. T.

(2) Le célèbre Charles Linné nâquit dans la province de Smolande en Suède en 1707, et fut professeur de Botanique à Upsal à l'âge de 23 ans. Il a nommé, décrit et classé tous les végétaux connus de son tems : sa nomenclature a été adoptée, et sa manière de décrire a fait une révolution dans la science. L'admirable phénomène de la fécondation avoit

été annoncé par Burckard (*), Geoffroi (**) et Vaillant (***); mais il restoit à l'étayer de preuves nombreuses, à en faire la base d'une classification générale. Linné a démontré, par des observations et des expériences rigoureuses, que toutes les plantes contiennent les organes des deux sexes, réunis dans la même fleur, ou séparés dans des fleurs différentes; et c'est sur le nombre, la situation et la proportion de ces organes qu'il a établi son systême ingénieux, si connu sous le nom de Systême sexuel. Voyez l'exposition de ce Systême, page 51. T.

(3) *Canna indica* L. *Monandria Monogynia*. Le Balisier d'inde.

Cette plante est originaire des régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique, où elle croît sur le bord des ruisseaux. On l'a transportée dans nos jardins qu'elle décore par la beauté de ses fleurs d'un rouge éclatant; il faut l'abriter dans la serre chaude pendant l'hiver. Il n'y a dans chaque fleur qu'un seul pistil et une seule étamine, qui sont d'une forme singulière, applatis comme un pétale, et réunis à la base. Les graines donnent une belle

---

(*) *Epist. ad Leibnitzium*. 1702.

(**) Mem. de l'Acad. des Sciences. 1711.

(***) Disc. sur la structure des fleurs. 1717.

couleur pourpre. Les Indiens en font des balles de fusil, et dans quelques pays catholiques on les emploie pour faire des chapelets. Les feuilles qui sont grandes et d'une consistance solide servent à envelopper des gommes et à couvrir des cases. Le Balisier est la première plante dans la classification de Linné ; c'est pourquoi notre poëte dit : Canna s'avance la première, *First.*

(4) *Callitriche verna* L. *Monandria Monogynia.*

Les tiges de cette plante croissent dans l'eau. parvenues à sa surface elles se terminent par des rosettes de feuilles qui s'épanouissent en étoile ; ce qui lui a fait donner le nom d'Etoile d'eau (*Stellaria aquatica*) par Rai et d'autres botanistes. Ces touffes de tiges, rapprochées et serrées les unes contre les autres, forment quelquefois un tissu flottant assez solide pour qu'on puisse marcher dessus. Les deux sexes sont tantôt réunis dans la même fleur, et tantôt placés dans des fleurs différentes. D.

(5) *Collinsonia canadensis* L. *Diandria Monogynia.*

Cette belle plante appartient à la famille des Labiées. Sa corolle frangée la rend très-singulière. Elle est originaire du Canada. Pierre Collinson qui avoit à Londres un beau jardin,

où il cultivoit principalement des plantes étrangères, la fit connoître en Europe : elle reçut alors le nom de *Collinsonia* que Linné lui a conservé en en donnant la description et la figure dans l'*Hortus Cliffortianus* en 1737. T.

« J'ai observé une chose singulière dans les fleurs de cette plante. Les deux étamines sont divergentes et fort écartées : le pistil, placé entr'elles, se fléchit d'abord vers l'une jusqu'à ce qu'il la touche ; il se retire quelque tems après, et se fléchit du côté opposé pour s'appliquer sur l'autre. Peut-être les deux anthères ne parviennent-elles que successivement à la maturité ». D.

Les mouvemens d'irritabilité sont plus rares dans les pistils que dans les étamines : plusieurs plantes en offrent cependant des exemples remarquables. Dans les Nigelles (*Nigella sativa* L. *Nigella damascena* L.) la fleur est droite, et les pistils étant beaucoup plus longs que les étamines qui entourent leur base, la poussière fécondante ne pourroit tomber sur leur stigmate. Mais dès que les anthères sont prêtes à s'ouvrir, ils courbent leurs sommets en corne de bélier pour se plonger au milieu d'elles, et donnent à la fleur quelque ressemblance à une couronne royale. Ils reprennent ensuite leur première situation.

Le pistil du Laurier Saint-Antoine (*Epilobium angustifolium* L.) se courbe de même

pour que son stigmate soit placé au centre des étamines. Il y reste quelques jours, et se redresse lorsqu'il est fécondé.

(6) *Genista* L. *Diadelphia Decandria.* Le Genêt.

Les Genêts appartiennent à la famille des Papilionacées, ainsi nommées parce que leurs fleurs ont à-peu-près la forme d'un papillon. Elles ont dix étamines, dont neuf sont ordinairement réunies par leurs filets, et la dixième séparée. C'est pourquoi Linné a donné à la classe qui les renferme le nom de *Diadelphie* (deux frères). Le Genêt fait une exception dans cette classe, parce que ses filets tous réunis forment une gaîne complette.

« J'ai observé une circonstance singulière dans la fécondation du Genêt à balais (*Spartium scoparium* L.). Les dix anthères qui terminent le cylindre des étamines sont sur deux rangs, chacun de cinq, éloignés l'un de l'autre de près d'un quart de pouce (six millim.), le rang inférieur parvient à la maturité avant le rang supérieur, au milieu duquel le stigmate est placé et retenu par les pétales : mais lorsque le pistil a acquis assez de force pour les écarter, il se roule comme un cor-de-chasse, et plonge son sommet dans les anthères inférieures. S'alongeant ensuite, il vient dans peu de jours se placer de nouveau dans

les anthères supérieures alors en état de le féconder à leur tour. On pourra se convaincre de ce fait en ouvrant plusieurs fleurs de Genêt avant que la carêne et les ailes se soient écartées comme il arrive à cette fleur ». Voyez les notes 5, 7, 8 et 19. D.

Il y a dans le genre des Genêts plusieurs espèces utiles. Quelques-unes sont employées en médecine, d'autres servent à faire des balais, d'autres fournissent une teinture jaune; la plus intéressante est le Genêt d'Espagne cultivé dans les jardins pour la beauté et le parfum de ses fleurs, et dont l'écorce peut se filer comme le Chanvre. T.

(7) *Melissa officinalis* L. *Didynamia Gymnospermia*. La Mélisse.

Il y a dans chaque fleur quatre étamines, dont deux plus longues. Cette proportion des étamines ayant lieu dans la plupart des Labiées et des Personées ou fleurs en masque, Linné les a réunies dans une classe particulière sous le nom de *Didynamie*, qui signifie deux puissances.

Dans plusieurs Labiées les deux étamines inférieures mûrissent plutôt. Lorsqu'elles ont donné leurs poussières, elles se retirent sur les côtés et même hors de la fleur, et le pistil continuant à s'élever va recevoir la poussière des anthères supérieures.

Les plantes de cette famille sont aromatiques. Leur huile essentielle est renfermée dans de petites glandes dont toute la plante est parsemée. Les Chats recherchent beaucoup le Marum et la Cataire. Ils les mordent et se roulent dessus. Je ne connois point d'autre exemple d'animaux qui recherchent les odeurs des choses qui ne peuvent servir à leur nourriture. D.

La Mélisse croît naturellement en France : on la cultive dans les jardins pour son odeur délicieuse. Prise en infusion comme le Thé elle est très-agréable, et bonne pour les nerfs. Elle fait la base d'une eau spiritueuse très-connue sous le nom d'eau des carmes.

L'ancien nom de la Mélisse étoit *Mélisphylla* ou *Méliphullon*, qui signifie feuille de miel, parce que son parfum est agréable aux abeilles. Virgile conseille de mettre de la Mélisse pilée dans le lieu où l'on veut déterminer un essaim à se reposer.

Huc tu jussos asperge sapores
Trita Melisphylla.

Melissa en grec signifie une abeille. T.

(8) *Dodecatheon Meadia* L. *Pentandria Monogynia.* Le Méadia.

Cette jolie plante est originaire de Virginie. On la cultive pour l'ornement des parterres. Catesby, l'ayant vue fleurir en 1744, en donna

une description et une figure, et la dédia au docteur Méad. Linné, en conservant ce nom comme nom trivial, lui a donné celui de *Dodecatheon*, qui signifie les douze dieux, à cause de l'élégance de ses fleurs.

Les cinq étamines sont rapprochées en un faisceau autour du pistil, et comme il est plus long qu'elles, la fleur est penchée, afin qu'il puisse recevoir la poussière des anthères. Les pétales sont élégamment retroussés, pour garantir de la pluie les organes de la fructification et les laisser en même tems jouir de l'air et de la lumière. Aussi-tôt que les ovaires sont fécondés, les pédoncules se redressent et les fruits sont dans une situation verticale, de manière que les graines ne peuvent tomber qu'après leur parfaite maturité. Ces mouvemens ne sauroient être regardés comme mécaniques : ils sont l'effet de l'irritabilité ou d'une sorte d'instinct végétal pour la conservation des espèces.

Dans un grand nombre de plantes comme le Méadia, le Cyclamen, la Bourache, plusieurs Solanum, etc., les filets des étamines sont beaucoup plus courts que le style. Il résulte de là 1°. que les anthères sont alongées. 2°. Que le pédoncule se courbe et que la fleur est penchée au moment de l'épanouissement. 3°. Que les pétales sont retroussés. 4°. Que les pédoncules se redressent et que les ovaires

sont dans une situation verticale après la fécondation.

La proportion respective des étamines et du pistil est constante et fournit un caractère excellent pour la distinction des genres et des espèces. D.

(9) *Curcuma*. L. *Monandria Monogynia*. Le Safran des Indes ou la Terra-Merita.

Les Indiens font un très-grand usage de la racine de cette plante pour assaisonner leurs mets. On s'en sert aussi pour teindre en jaune.

Il y a dans chaque fleur un pistil et cinq étamines dont quatre sont stériles ou dépourvues d'anthères.

Les Lins, l'Albuca, le Catalpa, la Gratiole, les Géranium d'Europe, dont les pédoncules portent plusieurs fleurs, et un grand nombre d'autres n'ont que la moitié de leurs étamines fertiles. Les Géranium du Cap, qui font l'ornement des jardins, ont dix étamines, dont cinq seulement portent des anthères. Linné a donné le nom d'Eunuques à ces filets dépourvus d'anthères.

Dans les fleurs radiées qui appartiennent à la Syngénesie Polygamie frustranée de Linné, comme le Soleil des jardins, les demi-fleurons du contour ont un seul style privé de stigmate et sont conséquemment stériles.

On trouve de même un style sans stigmate

dans plusieurs fleurs mâles des plantes dioïques, comme dans le joli arbrisseau connu sous le nom de *Clutia Pulchella*.

C'est ainsi qu'il y a sur la poitrine des animaux mâles des mamelles remplies d'un lait clair au moment de leur naissance.

Dans l'Obier (*Viburnum Opulus* L.) il y a beaucoup de fleurs stériles : toutes le deviennent par la culture sans doubler, dans la magnifique variété connue sous le nom de Boule de Neige.

Quelques insectes offrent, comme les plantes, des mâles, des femelles et des neutres dans la même espèce. Les Abeilles, les Guêpes, les Fourmis en sont des exemples.

Il y a un rapport singulier entre les insectes à deux ailes et les plantes labiées : c'est que comme celles des Labiées qui n'ont que deux étamines ont de plus deux rudimens d'étamines, de même ces insectes ont deux rudimens d'ailes placés sous une petite écaille. Linné leur a donné le nom d'Haltéres. (Voyez A. J. Bladh. Amœn. Acad. T. 7, p. 146.)

Il est des animaux et des plantes qui par le laps du tems paroissent avoir éprouvé des changemens dans leur organisation, pour s'accommoder à de nouveaux genres de nourriture et aux moyens de se la procurer. Peut-être les productions de la nature font-elles des progrès vers la perfection. Cette idée, appuyée

par les observations modernes sur l'accroissement progressif des parties solides du globe, s'accorde avec la dignité et la providence du créateur de l'univers. D.

(10) *ALCEA ROSEA FLORE PLENO. Monadelphia Polyandria.* La Rose Trémière.

Les fleurs doubles qui font l'admiration des fleuristes, sont regardées par les botanistes comme des productions monstrueuses. Dans quelques-unes les pétales se sont multipliés sans détruire toutes les étamines, et celles-là produisent des graines; dans d'autres toutes les étamines sont changées en pétales, et celles-là sont stériles. Telle est la belle Rose Trémière.

Ces monstres végétaux sont formés : 1°. par la multiplication des pétales à l'exclusion des nectaires, comme dans le Pied-d'Alouette (*Delphinium*) : 2°. par la multiplication des nectaires à l'exclusion des pétales, comme dans la Colombine ou Ancolie : 3°. par la multiplication des fleurs en roue qui occupent la circonférence d'une fausse ombelle, à l'exclusion des fleurs en cloche qui occupent le centre, comme dans la Rose de Gueldres ou Boule de Neige : 4°. par l'alongement des fleurs du centre qui se changent en languettes, comme dans la Marguerite et la Matricaire, dont la variété double porte le nom de Bouton d'Argent.

Il y a encore d'autres monstres produits par l'alongement et la multiplication des bractées, comme dans le Plantain-Rose. Voyez la note sur cette plante.

Le calice ne change presque jamais dans les fleurs, et par cette raison il peut servir à reconnoître le genre dans les Hépatiques, les Renoncules, les Malvacées. Le rang des pétales le plus près du calice conserve aussi le même nombre et fait aisément connoître la forme qu'auroit la fleur si elle étoit simple, comme dans les Pavots, les Roses, la Nigelle. *Phil. Bot.* p. 128. D.

(11) *Iris* L. *Triandria Monogynia.* L'Iris. Plusieurs espèces d'Iris offrent un mélange des couleurs les plus éclatantes, et c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de l'Arc-en-Ciel (*). Elles ont trois étamines et un pistil. Ce pistil est terminé par trois stigmates en forme de pétales qui recouvrent les étamines. Des six divisions de la corolle, trois sont abaissées et trois retroussées; ce qui lui donne une forme singulière et très-élégante.

(12) *Cupressus sempervirens* L. *Monoëcia Monadelphia.*

(*) *Iris cœlesti sortita est nomen ab arcu,*
Et vario florem tincta colore micat.
VAN ROYEN. Epist. Ad BOERH.

Il y a sur le même pied des fleurs mâles séparées des fleurs femelles. Les mâles sont accompagnés d'une membrane élastique, qui lançant au loin la poussière des étamines lorsqu'elles viennent à s'ouvrir, la fait paroître autour d'eux comme un nuage.

Dans tous les arbres verts, appelés Coniféres, à cause de la forme de leur fruit qui est en cône, les fleurs mâles sont séparées des femelles, ou sur le même pied, ou sur des pieds différens.

« Lors de la fleuraison des Pins qui arrive vers le mois de mai, la poussière de leurs étamines est portée par les vents sur les campagnes même assez éloignées des montagnes qui en sont plantées; de sorte que la terre paroît alors couverte d'une couche de poussière jaune. Cette poussière est appelée comme celle du Lycopode, soufre végétal; elle est inflammable et ne se mêle point à l'eau ». Adanson, Fam. des plantes. T. 1, p. 477.

Quoique la famille des arbres verts n'offre qu'un petit nombre de fruits comestibles, ces arbres n'en sont pas moins d'une très-grande utilité. Ils couvrent d'une verdure éternelle les montagnes du Nord où la longueur de l'hiver laisse à peine aux autres arbres le tems de développer leurs feuilles, et ces contrées sablonneuses où la plupart des végétaux sont desséchés par l'ardeur du soleil. Ils produisent

divers sucs résineux et le bois de charpente le plus durable.

On ne peut, dit Duhamel, planter des forêts plus avantageuses que celles de Pin.

Ils croissent dans des sables stériles : à quinze ans on peut les abattre pour les brûler ; à trente ans ils fournissent de la résine ; ils sont dans toute leur force à soixante ou quatre-vingts ans, comme les Chênes à cent cinquante et deux cents ans : leurs futaies produisent un revenu annuel considérable et n'exigent presque aucune dépense.

Les Sapins fournissent de la vraie Térébenthine claire et transparente. Elle se trouve toute formée dans des tumeurs ou vessies placées sous l'écorce ; on la recueille en montant sur les arbres et crevant les vessies. On en retire aussi des Mélèses, en y faisant des trous avec une tarière, et plaçant un baquet au dessous. Un Mélèse vigoureux en donne tous les ans sept à huit livres pendant quarante ou cinquante ans. Elle est inférieure en qualité à celle du Sapin. La meilleure se tire d'un Sapin de Canada, appelé Baumier de Giléad ; elle est connue sous le nom de Baume blanc de Canada.

L'espèce de Sapin nommée Épicia, dont les feuilles sont aiguës et les fruits penchés, fournit la Poix qui se retire par des entailles faites à l'arbre.

Plusieurs espèces de Pin donnent de la résine sèche et liquide, du galipot, du brai gras et du goudron. On emploie divers procédés pour préparer ces substances. (Voyez Duhamel.) On sait qu'elles sont absolument nécessaires pour calfater les vaisseaux, qu'elles entrent dans la composition des vernis, qu'on en retire par la combustion le noir de fumée employé pour la teinture et pour l'encre d'imprimerie.

On fait des torches avec les copeaux de Pin et de Sapin : c'est ainsi que s'éclairent les habitans des montagnes du Nord, comme autrefois Calypso et Circé dans leur palais, au rapport de Virgile et d'Homère.

Tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina Cedrum.

VIRG. L. 7. (*).

On prépare une bière saine et agréable avec les jeunes pousses de la Sapinette blanche.

Les bourgeons de Sapin en infusion sont d'usage en médecine. Berkley, évêque de Cloyne, qui a fait un traité sur l'eau de Goudron, la regarde comme le plus puissant et le plus universel de tous les remèdes.

(*) C'étoit à la lumière des copeaux de Pin qu'on offroit des sacrifices à Isis et à Cérès.

Les Mélèses sont couverts au printems de petits grains blancs et sucrés, connus sous le nom de Manne de Briançon, à cause de leur propriété.

L'écorce des jeunes Méléses sert à tanner les cuirs.

Quelques espèces de Pin, deux sur-tout, (*Pinus Cembra* L. et *Pinus Pinea* L.) portent des cônes dont les amandes sont très-bonnes à manger. Plusieurs servent pour les constructions navales, et c'est avec le Pin de Riga que se font les plus belles matures. Sa hauteur, sa force, sa légèreté, sa tige droite le rendent pour cet usage supérieur à tous les autres arbres.

En France on a fertilisé des terreins stériles en les couvrant de Pins. C'est ainsi que les landes de Bordeaux et les côtes arides de la basse Provence, entre Marseille et Toulon, fournissent de la résine et du bois de charpente pour l'usage de la marine. Les environs de Fontainebleau n'offroient au milieu de ce siècle que des sables et des rochers nus; c'est aujourd'hui une superbe forêt de diverses espèces de Pin, dont on doit la plantation au célèbre Le Monnier, qui vient d'être enlevé aux sciences, après avoir rendu de si grands services à l'agriculture et à la botanique. Il avoit fait aussi une superbe plantation de Pins de Riga aux environs de Rouen, et elle avoit

parfaitement réussi. Elle a malheureusement été détruite par des barbares dans les tems orageux de la révolution.

C'est avec le Cèdre du Liban que les Egyptiens et les Syriens construisoient des vaisseaux d'une durée prodigieuse au rapport de Pline, l. 16, c. 40. Ils en faisoient aussi des statues.

Quin etiam veterum effigies ex ordine avorum
Antiqua ex Cedro. VIRG. L. 7.

Plusieurs espèces de Genévriers fournissent des résines et un bois odorant qui n'est jamais attaqué par les vers, tel que celui dont on enveloppe les crayons de mine de plomb. Le Sandarach est produit par une espèce de Thuya (*Thuya articulata. Desf. Flor. Atl.*)

Les anciens retiroient du Cèdre un suc odorant appelé *Cedria*, dont on frottoit les feuilles de Papyrus pour les rendre incorruptibles et les garantir des insectes, comme l'explique Vitruve, l. 5, c. 9. C'est ce qui a fait dire à Perse :

Cedro digna locutus.

Et à Horace :

Speramus posse carmina fingi
Linenda cedro, et lævi servanda cupresso.

Il ajoute *Servanda cupresso*, parce qu'on enfermoit pour la même raison les manuscrits précieux dans des cassettes de Cyprès. En effet,

un moyen sûr de garantir des teignes les étoffes de laine, c'est de les mettre pendant l'été dans des caisses de ce bois.

Selon Thucydide, les Athéniens plaçoient les corps des héros dans des sarcophages de Cyprès, le regardant comme incorruptible. Les cercueils des Momies d'Egypte sont de Cyprès ou de Cèdre. Les portes de St.-Pierre de Rome, qui étoient de Cyprès, s'étoient conservées sans altération depuis le tems de Constantin jusqu'à celui d'Eugène IV, c'est-à-dire, plus de 1100 ans, lorsque ce pape y substitua des portes d'airain.

Il est souvent parlé du Cyprès dans les auteurs anciens et sur-tout dans les poëtes (*). Il étoit dédié à Pluton et à Proserpine : on le plaçoit autour des buchers sur lesquels on brûloit les morts et auprès des tombeaux, soit à cause de son feuillage sombre, soit parce qu'il ne repousse plus lorsqu'on l'a coupé au pied ; soit enfin parce que son bois étant incorruptible, on le regardoit comme un emblême de l'immortalité.

Est urbe egressis tumulus, juxtaque antiqua cupressus,
Religione patrum multos servata per annos.

VIRG. Æn. L. 2.

« Hors de la ville se trouve un tombeau,

(*) Pline dit qu'il est originaire de Crète.

auprès duquel est un antique Cyprès, conservé depuis un grand nombre d'années par la religion de nos péres ».

Ailleurs, en parlant des funérailles de Misène, le même poëte dit qu'on plaça autour de son bucher des Cyprès funèbres.

Ingentem struxere pyram, cui frondibus atris
Intexunt latera, et ferales ante cupressos
Constituunt . . . . . . Æn. L. 3.

Il est remarquable que dans un autre endroit il nomme les Cyprès *Coniferæ Cyparissi* (*Æn.* L. 3) les Cyprés Conifères, ou les Conifères de Cyparisse; ce qui prouve qu'il avoit observé le rapport du fruit du Cyprès avec celui des autres arbres verts, malgré sa forme arrondie.

L'origine mythologique du Cyprès a été chantée par Ovide. *Métam.* L. 10.

Cyparisse, jeune homme de l'isle de Cos, favori d'Apollon, ayant tué par mégarde un cerf qu'il aimoit, en eut tant de regret qu'il pria les dieux de lui ôter la vie : Apollon touché de pitié le changea en Cyprès. « Tu seras, dit-il, l'objet de mes pleurs; tu répandras des pleurs sur le malheur des autres, et tu deviendras le compagnon des affligés ».

Lugebere nobis,
Lugebisque alios, aderisque dolentibus, inquit.

Il y a de grandes plantations de Cyprès dans

l'île de Candie ; elles sont d'un produit considérable, et les Candiots les nomment *Dos filiæ*, parce qu'ils les donnent en dot à leurs filles (*).

Mais à propos du Cyprès, qui fut de tout tems l'arbre le plus particulièrement consacré aux funérailles, je crois qu'on sera bien aise de trouver ici une notice abrégée des plantes dont les Grecs et les Romains faisoient usage dans les cérémonies funèbres.

G. A. Langguth a donné sur cet objet une dissertation très-intéressante, sous le titre d'*Antiquitates plantarum feralium apud Græcos et Romanos*. (*Lipsiæ* 1738, 4°.) Conduisant d'abord son lecteur dans la maison du malade, ensuite aux funérailles, il ne le quitte qu'après l'avoir fait assister au repas funèbre, et lui fait remarquer les plantes qui s'offrent à ses yeux, en lui rappelant ce qu'en on dit les poëtes.

Lorsqu'une maladie dangereuse a porté dans une maison la tristesse et la crainte, on suspend devant la porte des rameaux de Laurier et de Rhamnus ; le premier consacré à Apollon, inventeur de la médecine ; le second à Janus, pour éloigner les influences funestes. Le malade a-t-il rendu le dernier soupir, on met à

(*) *Vulgoque dotem filiarum antiqui plantaria appellabant*. Pline. L. 16, c. 33.

leur place des branches d'Epicia (*) et de Cyprès. On envoie chercher celui qui est chargé de laver le corps : il arrive, le couvre de parfums faits avec la *Casia* (**), la Myrrhe, l'Encens, l'Amome, l'Opobalsamum, et le place dans un cercueil de Cyprès, de Chêne et d'Arbousier, garni de tiges sèches de Papyrus et de Jonc : on le porte dans le vestibule et l'on met sur sa tête une couronne d'Olivier,

---

(*) *Picea montes amat : feralis arbor, et funebri indicio ad fores posita et rogis virens.* PLIN. L. 16. c. 10.

(**) Le mot *Casia* est employé dans les anciens pour désigner deux plantes différentes. L'une étoit probablement une espèce de Canelle, dont on faisoit usage dans les parfums ; c'est celle dont il est question ici, et dans ce vers de Virgile. GEORG. L. 2.

Nec Casia liquidi corrumpitur usus olivi.

L'autre, employée dans les couronnes, et agréable aux abeilles, paroit être le *Daphne Gnidium.* C'est du moins ce qui résulte de plusieurs passages de Théophraste et de Pline. Virgile a cette dernière en vue lorsqu'il dit : « Les coteaux arides offrent à peine aux abeilles quelques plantes de Casia et de Romarin ».

Vix humiles apibus Casias Roremque ministrant.
GEORG. L. 2.

Voyez les notes de Martyn sur les Géorgiques.

Tibulle dit en parlant des Champs-Elysées.

Fert casiam non culta seges, totosque per agros
Floret odoratis terra benigna rosis. TIB. Egl. 3.

de Laurier, de Peuplier blanc, de Lis, d'Ache, selon son âge, son sexe, son état, les honneurs dont il fut revêtu : il y reste plusieurs jours, et reçoit les regrets et les bénédictions des passans. Cependant on construit un bucher avec divers bois résineux, pour que la combustion soit plus facile et plus rapide, et pour que leur odeur empêche de sentir celle du cadâvre : le convoi s'avance vers ce bucher avant le lever du soleil; on l'accompagne avec des torches de Pin et des tiges enflammées de Papyrus, au son des flûtes funèbres, faites de Buis et de Lotus. En y posant le corps, on y jette divers parfums tels que la *Casia*, la Myrrhe, l'Encens, le Costus, le Nard, le Safran, l'Amome et le Cinnamome. Lorsque les flammes ont consumé tout ce qui étoit combustible, on recueille les cendres et on les renferme dans une urne où l'on met, outre les parfums dont nous avons parlé, des Roses, des Violettes, et quelques plantes odorantes. L'urne est portée dans un tombeau entouré d'arbres, dont l'ombre est épaisse et lugubre, et de plantes consacrées aux mânes : l'Ache, le Pothos, le Lis, la Rose, la Mauve, la Fève, l'Asphodèle, la Violette, la Jacinthe, l'Amarante et le Narcisse. Enfin, on se rend au repas funèbre où l'on sert solemnellement des Fèves, des Lentilles, de l'Ache et de la Laitue; et ceux qui se sont approchés du mort

pour lui rendre les derniers devoirs, se purifient et emploient pour cette cérémonie le Laurier, l'Olivier et la Scille.

On s'entretient du mort, et les souvenirs appelant les espérances et l'idée d'une réunion future, l'imagination le suit dans les demeures éternelles ; là on le voit se promenant dans des bosquets toujours verts au milieu des prairies couvertes de fleurs. T.

(13) *Osyris alba* L. *Dioecia Diandria.* L'Osyris.

Cet arbuste croît dans les provinces méridionales de la France. Il est dioïque, c'est-à-dire, que les étamines et les pistils sont sur des pieds différens.

Dans les plantes dioïques la poussière des étamines est très-déliée, très-légère, très-abondante : elle se répand au loin dans l'atmosphère, et les vents la portent sur les pistils. Il en est de ces plantes comme de certains insectes, tels que la Cochenille et la Fourmi, dont les mâles sont ailés et les femelles privées d'ailes. D.

Il est très-remarquable que la plupart des arbres dioïques fleurissent au premier printems avant le développement des feuilles, afin que la poussière des étamines qui flotte dans l'air ne trouve aucun obstacle pour parvenir jusqu'aux fleurs femelles.

Il y a plusieurs exemples d'individus femelles fécondés à une grande distance du mâle. Je tiens de M. Fabroni, garde du Muséum de Florence, qu'il a vu fructifier deux fois en dix-huit ans, un Palmier femelle qui se trouvoit à Castello, maison de plaisance du grand duc. Le Palmier mâle le plus voisin, étoit à Lamporecchio, village éloigné de Castello de huit lieues. T.

(14) *Plantago major rosea. Hort. Par.* Plantain-Rose.

C'est une variété monstrueuse du Plantain commun, dans laquelle les bractées ou folioles interposées entre les fleurs s'élargissent, s'alongent, se changent en feuilles, de manière que l'épi prend la forme et la grandeur d'une Reine-Marguerite, dont le centre seroit élevé en pyramide.

Les écailles du calice du Xéranthème ou Immortelle rouge, celle du calice d'une variété de l'OEillet qui a été long-tems à la mode sous le nom d'OEillet à épi, les bales de plusieurs graminées, les écailles du chaton d'un Saule qui prend alors le nom de Saule-Rose, et celles de quelques autres, se changent en feuilles, et forment des variétés curieuses. Quant aux fleurs doubles par la multiplication des pétales ou des nectaires, voy. la note sur l'Alcée. D.

(15) *ANTHOXANTHUM ODORATUM* L. *Diandria Trigynia.* Anthoxanthum ou Flouve.

Les autres graminées ont en général trois étamines, celle-ci n'en a que deux. Lorsqu'elle est abondante dans une prairie, elle communique au foin un parfum agréable. Elle est quelquefois vivipare; c'est-à-dire, qu'au lieu de graines elle porte de petites bulbes terminées par des rudimens de feuilles. La même chose a lieu dans le Paturin des Alpes, le Paturin bulbeux, etc. Plusieurs espèces du genre de l'Ail ont au sommet de la tige des bulbes au lieu de fleurs. L'épi de la Persicaire vivipare est ordinairement chargé de bulbes : on peut citer beaucoup de plantes qui ont des bulbes aux aisselles des feuilles, tel est le Lis orangé, appelé Lis bulbifére, la Dentaire bulbifère, etc. La *Festuca Dumetorum* L. en produit des nœuds du Chaume. Ces bulbes reproduisent la plante comme des graines (*).

On voit quelquefois sur les branches du Bouleau blanc, une production ressemblante à un nid d'oiseau, qui lorsqu'elle tombe sur

---

(*) Un fait très-remarquable, c'est que les graines de ces plantes ne mûrissent point, à moins qu'on ne détruise les bulbes. *Attentione dignissimum est plantas bulbiferas semina non maturare nisi bulbi destruantur; quod in Lilio bulbifera, Dentaria, etc. cernimus.* Amœn. acad. T. 6, p. 381.

la terre humide, y prend racine, et devient un arbre semblable à celui sur lequel elle est née. Il y a des exemples de ce double mode de réproduction dans le règne animal. La même espèce d'Aphis est vivipare en été et ovipare en automne. Voyez A. J. Bladh. Amœn. acad. Tom. 5, pag. 7. D.

(16) *Osmunda* L. *Cryptogamia*. L'Osmonde. C'est une Fougère qui croît sur les rochers humides. Linné n'ayant pas bien connu les organes sexuels des Fougères, il les a réunies avec les Mousses et les Algues dans une classe appelée *Cryptogamie*, ce qui signifie *noces cachées*. Les jeunes plantes d'Osmonde sont du plus beau vert.

(17) *Chondrilla juncea* L. *Syngenesia Polyg. æqualis.*

La Chondrille appartient à la famille des Composées, ainsi nommée parce que ses fleurs sont formées de la réunion d'un grand nombre de fleurettes dans un calice commun. Cette famille se divise en trois ordres; 1°. les Semi-flosculeuses, dont toutes les fleurettes sont coupées en languette et portent le nom de demi-fleurons, comme la Chondrille et la Scorsonère; 2°. les Flosculeuses, dont toutes les fleurettes sont en entonnoir et portent le nom de fleurons, comme l'Artichaut; 3°. les Radiées, dans lesquelles les fleurettes du disque

sont en entonnoir et celles du rayon en languette, comme la Marguerite. Les fleurettes du rayon sont souvent femelles, tandis que celles du disque sont hermaphrodites ou mâles.

Dans toutes les plantes de cette classe nombreuse, à laquelle Linné a donné le nom de Syngénésie, les fleurettes hermaphrodites ont cinq étamines réunies par leurs anthères, et ces cinq anthères forment un tuyau enfilé par le pistil.

Lorsqu'on touche le sommet des fleurons, les cinq filets qui supportent le cylindre des anthères se contractent et se redressent ensuite; par ce mouvement alternatif le pollen s'échappe et se rassemble sur le stigmate. Les filamens séparés des fleurons conservent encore pendant quelques momens leur irritabilité, comme les fibres musculaires des animaux. Ces expériences ont été faites sur des Artichauts, des Chardons, des Centaurées, etc. (Voyez Dosdley, Discours sur l'irritabilité des plantes).

(18) *Lychnis dioïca* L. *Pentandria Pentagynia.* Le Lychnis dioïque.

Les fleurs mâles et les fleurs femelles sont sur différens pieds. Des dix étamines, cinq arrivent à leur maturité quelques jours avant les autres, comme on peut s'en convaincre

en ouvrant la corolle avant son épanouissement. Dès que les fleurs femelles sont épanouies, les cinq styles sortent de la corolle et s'étendent, comme si ces vierges cherchoient à voir l'époux qui leur est destiné. D.

(19) *Gloriosa superba*. L. *Hexandria Monogynia*. La Superbe du Malabar.

Les pétales de cette belle fleur sont ondés et réfléchis. Des six étamines, trois mûrissent avant les autres, elles se redressent vers les pétales, et le style fait un angle droit avec l'ovaire pour que son stigmate se trouve placé au milieu d'elles. Lorsque ces trois étamines ont donné leur poussière, elles s'écartent, et les trois autres viennent prendre leur place.

La même chose à-peu-près a lieu dans la Fritillaire de Perse : les étamines, au nombre de six et d'égale longueur, sont fort écartées du pistil : trois viennent d'abord se poser près de lui : les trois autres viennent à leur tour lorsque celles-ci se sont retirées. La Salicaire (*Lythrum Salicaria* L.) offre encore le même phénomène. C'est une belle plante à fleur rouge qui croît sur le bord des rivières. Elle a douze étamines, qui viennent six à six entourer le pistil.

Beaucoup de fleurs ont les étamines ainsi divisées en deux ordres, dont le premier mû-

rit plusieurs jours avant le second. Telles sont la Moschatelline (*Adoxa Moschatellina* L.), les Lychnis, les Saxifrages, le Genêt. D.

Dans les Kalmia, les dix étamines sont placées autour du pistil comme les rayons d'une roue, et chaque anthère est nichée dans une petite fossette creusée dans la corolle, à l'abri de l'air froid et de l'humidité: ces anthères sortent successivement de leurs niches par un mouvement élastique, répandent leur poussière sur le pistil, et reviennent ensuite vers le bord de la corolle.

Les Ruës ont huit ou dix étamines, qui font un angle droit avec le pistil, et sont renfermées deux à deux dans la concavité de chaque pétale. Lorsque l'instant favorable à la fécondation est arrivé, elles se redressent successivement, ou deux ou trois à la fois, décrivent un quart de cercle, posent leurs anthères sur le stigmate, et aprés l'avoir fécondé, s'en éloignent, s'abaissent, et vont quelquefois se renfermer de nouveau dans la concavité des pétales. Dans la Fraxinelle, les étamines sont d'abord abaissées vers la terre, de manière qu'elles touchent les pétales inférieurs. Aussi-tôt que les bourses sont prêtes à s'ouvrir, et que l'action du pistil irrite les étamines, leurs filets se courbent en arc vers le style les uns aprés les autres: par ce mouvement les anthères viennent se placer im-

médiatement au dessus du stigmate, et les poussières ne peuvent manquer de tomber sur cet organe et de le féconder. Les mêmes mouvemens ont lieu dans un grand nombre de plantes.

Je renvoie le lecteur au mémoire du citoyen Desfontaines, qui a fixé les yeux des botanistes sur cet admirable phénomène, et répandu sur la physique végétale un intérêt bien supérieur à celui qu'elle présentoit avant cette découverte. (Voyez le mémoire cité, parmi ceux de l'Acad. des sciences, an 1782, ou dans le Dictionnaire de Botanique de l'Encyclopédie au mot Irritabilité). T.

(20) *SILENE ARMERIA* L. *Decandria Trigynia*. Le Silèné à bouquets.

Cette plante croît en France. On la cultive pour l'ornement des parterres : ses tiges sont articulées, et terminées par de nombreux faisceaux de fleurs, d'un rouge pourpre, extrêmement éclatantes. Au dessous de chaque nœud les tiges sont d'un vert foncé, et enduites d'une humeur visqueuse. Il semble qu'on ait enlevé un anneau d'épiderme en cet endroit. Toutes les autres parties de la plante sont parfaitement lisses et sèches, et à cause de leur couleur glauque ne se mouillent point lorsqu'on les plonge dans l'eau (*).

(*) Les plantes dont la couleur est glauque ou vert de mer, comme la Capucine, l'Œillet, le Pois, le

Plusieurs plantes du même genre ou de genres analogues exsudent une liqueur gluante, soit au dessous des nœuds, soit de toutes leurs parties. Cette glu prend les insectes qui la touchent de leurs pattes ou du bout des ailes, et garantit ainsi les organes de la fructification. On peut citer, entr'autres exemples, le *Silène nutans*, le *Silène muscipula*, le *Cucubalus viscosus*, le *Lychnis viscaria*, etc.

D'autres plantes se défendent des insectes par une organisation plus singulière.

L'Apocin Gobe-Mouche (*Apocynum Androsæmifolium* L.) a cinq corpuscules glanduleux qui entourent et recouvrent l'ovaire, et qui, un peu écartés extérieurement, se rapprochent à l'intérieur. Les Mouches, avides du suc mielleux qui est au centre de la fleur, insinuent leur trompe entre ces corpuscules; mais une fois qu'elle y est entrée, elle se trouve pincée comme par un ressort, et la Mouche périt en faisant de vains efforts pour se dégager. On trouve souvent deux ou trois Mouches prises dans la même fleur.

Chou marin, ne se mouillent jamais. Si on les trempe dans l'eau, on les en retire parfaitement sèches. Lorsque les feuilles sont vertes d'un côté et glauques de l'autre, comme dans le Framboisier et l'Ancolie, la surface verte est la seule sur laquelle l'eau puisse s'attacher. Cette belle observation est due au citoyen Boucher d'Abbeville. Voyez son mémoire, *Journal de Physique*, avril 1797.

L'*Arum muscivorum* a une odeur de chair pourrie qui attire les Mouches. Sa fleur est un cornet garni de poils qui ne s'opposent point à leur entrée, mais qui les empêchent de sortir, et elles y périssent bientôt. De toutes les plantes qui prennent les insectes, la plus merveilleuse est la Dionée (*Dionæa muscipula* L.); elle croît dans les lieux marécageux de la Caroline, et a quelques rapports avec notre Rossolis. Ses feuilles, étendues en rond sur la terre, sont articulées sur un pétiole élargi en forme de coin. Elles sont composées de deux lobes arrondis, bordés de cils, et couverts de glandes et de quelques piquans. Ces lobes sont très-irritables : lorsqu'un insecte les touche ils se rapprochent à l'instant, se ferment comme un piège, croisent les cils qui les bordent, saisissent l'insecte entre leurs piquans, et ne se r'ouvrent que lorsque épuisé de fatigue ou privé de la vie il a cessé de se mouvoir. Du milieu des feuilles de la Dionée, s'élève une tige nue, terminée par un bouquet de cinq à sept fleurs blanches. On a cultivé cette plante en France et en Angleterre, mais comme elle est difficile à conserver, nous ne l'avons pas aujourd'hui.

(21) *AMARYLLIS FORMOSISSIMA* L. *Hexandria Monogynia.*

Cette plante est connue des jardiniers sous

les noms de Lis de Saint-Jacques, Croix de Saint-Jacques, Croix de Calatrava. Elle appartient à la famille des Narcisses. Elle est originaire du Mexique, et a été apportée en Europe en 1593. C'est une des plus belles fleurs que l'on connoisse. Son tissu, semblable à un velours rubis parsemé de poudre d'or, paroît étinceler aux rayons du soleil. Les trois divisions inférieures sont rapprochées et abaissées avec les étamines, les deux latérales écartées, et la supérieure redressée, ce qui lui donne à-peu-près la forme d'une croix. Après son épanouissement, on voit paroître sur le stigmate une goutte de liqueur qui semble prête à tomber. Lorsque les anthères ont donné leur poussière, cette liqueur se trouble et est résorbée dans le pistil. C'est probablement elle qui va féconder l'ovaire. (Voyez le mémoire sur l'irritabilité, du citoyen Desfontaines). La situation des étamines contenues autour du pistil par la base des divisions inférieures qui les embrassent, et celle des autres divisions, présente un nouvel exemple du soin que la nature a pris d'assurer la fécondation en en protégeant les organes : et ceci nous conduit à quelques observations sur les fleurs en cloche qui feront suite à celles que nous avons placées dans une note sur le Méadia.

Les fleurs en cloche ont les étamines et les pistils plus longs ou plus courts que la corolle,

et elles sont placées sur la tige, ou droites, leur ouverture regardant le ciel ; ou renversées, leur ouverture regardant la terre ; ou inclinées, c'est-à-dire, dans un plan perpendiculaire à l'horison. En considérant dans ces divers cas la forme, la situation, et la proportion de toutes les parties de la fleur, on voit que la nature n'a rien oublié pour mettre les étamines et les pistils à l'abri des intempéries des saisons, sans les priver de l'air et de la lumière, nécessaires à la fécondation.

La plupart des fleurs en cloche, dont les étamines sont plus courtes que la corolle, et dont le pistil n'excède pas la longueur des étamines, se tiennent droites : mais elles se ferment la nuit et lorsque le tems est froid ou pluvieux, comme le Liseron tricolor ou Belle de jour.

Les fleurs renversées ont le pistil plus long que les étamines ; ainsi les poussières tombent naturellement sur le stigmate. Si leur corolle n'a pas de divisions profondes, les étamines s'alongent et la débordent après son épanouissement, de manière que garanties de la pluie par sa concavité, elles jouissent librement de l'air et de la lumière qui les environne. Le Fuschia, cette charmante plante cultivée depuis peu par les fleuristes, en offre un bel exemple.

Dans ces mêmes fleurs renversées, lorsque les étamines ne sont pas plus longues que la corolle, les divisions de celle-ci sont ordinaire-

tuent profondes et réfléchies. Elles s'étendent comme un dais au dessus des organes de la fructification, sans les dérober à la vue. Cela est très-remarquable dans les Martagons et le Méadia.

Enfin, dans les fleurs inclinées, ou dont l'ouverture est dans un plan perpendiculaire à l'horison, les étamines sont retenues autour du pistil, comme dans l'Amaryllis; ou bien le pistil se courbe pour placer son stigmate au milieu des anthères, comme dans l'Hémerocalle jaune. Le pédoncule qui les supporte, est ordinairement foible, et la fleur, tournant comme une girouette, oppose le dos au vent ou se présente vers le soleil. Le Lis Saint-Jacques est dans ce cas.

Observons encore que les fleurs renversées ou inclinées au moment de la fécondation, sont droites avant et après cette époque.

Ces phénomènes tiennent à la vie des plantes, et ne peuvent s'expliquer par une cause mécanique. T.

(22) *Ilex aquifolium* L. *Tetrandria Tetragynia*. Le Houx.

Un grand nombre de plantes ont comme les animaux des armes pour leur défense. Ce sont, ou des aiguillons qui ne tiennent qu'à l'écorce, comme dans le Rosier; ou des épines qui tiennent au bois, comme dans l'Aubépine;

le Prunelier, ou des poils très-aigus d'où s'échappe une liqueur caustique, comme dans l'Ortie. Les épines sont quelquefois très-grosses. Celles du *Mimosa Cornigera* ressemblent à des cornes de bœufs, et peuvent servir aux mêmes usages. *Syst. végét.*, p. 789. La plupart des plantes perdent leurs épines par la culture, comme les animaux sauvages perdent leur férocité, et souvent leurs cornes, quand on en fait des animaux domestiques. Les Poiriers, les Pruniers, naturellement épineux, ne le sont plus dans nos vergers. Il n'en est pas de même des aiguillons.

Les grands Houx de la forêt de Needwood présentent un phénomène bien singulier. Leurs feuilles sont hérissées d'épines jusqu'à huit pieds au dessus de la terre : plus haut elles en sont dépourvues, comme si ces arbres avoient prévu que les chevaux et les bœufs ne pouvant atteindre leurs branches supérieures, elles n'avoient pas besoin de défense.

Ces Houx sont comme autant de jallons qui dirigent la route des voyageurs au travers de la forêt. Comme ils gardent leurs feuilles l'hiver, ils offrent un abri aux troupeaux, et sur-tout aux Daims pendant la mauvaise saison. Dans les tems de disette on coupe les branches élevées pour suppléer au fourrage. On tire de leur écorce une glu qui paroît être une substance analogue à la gomme élastique. D.

Les Houx servent à faire des haies vives qui se garnissent parfaitement, et sont de la meilleure défense. Ils forment une belle décoration dans les bosquets d'hiver, par la verdure brillante de leur feuillage touffu, et par les grains de corail dont ils sont alors chargés. Cowley a décrit en vers élégans leurs usages et leur beauté.

Agrias (*) *insidiis lævibus captare volucres*
Contenta est, celerisque fugam constringere pennæ;
Sed, mala furta hominum densis mucronibus arcens,
Securum defendit inexpugnabilis hortum;
Exornatque simul, toto spectabilis anno,
Et numero et viridi foliorum luce nitentum:
Nec piget his decorare domos; juvat undique lætas
Texere acufoliæ ramos, roseique pusillis
Coralii gemmis deformem ornare decembrem;
Et gelidas vernis hilarare coloribus horas.
Cow. Plant. L. 6. T.

(23) Allusion à divers beaux tableaux de M. Wright de Derby, représentant des éruptions du Vésuve, la destruction des vaisseaux espagnols devant Gibraltar, des paysages et des clairs de lune. D.

(24) *Kleinhovia Hospita* L. *Gynandria Decandria.*

(*) *Agria* est le nom grec du Houx. On l'a nommé aussi *Aquifolium* du mot *acus* ou *aquus*, aiguille, à cause des pointes dont il est hérissé.

Linné a placé cet arbre dans la Gynandrie, parce que les étamines sont portées sur un tube adhérent au pivot qui supporte l'ovaire.

Le Kleinhovia croît dans les Moluques et les Philippines. Ses fleurs sont en grappe : ses feuilles ont l'odeur de la Violette : son tronc est tortueux, et il ne s'élève guère plus haut qu'un Pommier. Il appartient à la famille des Malvacées, et comme c'est dans cette famille que se trouve le plus monstrueux des arbres, le Baobab, notre poëte a réuni dans sa fiction ce qui convient à l'un et à l'autre.

Le Baobab (*Adansonia digitata* L.) croît en Afrique. Son tronc a jusqu'à 26 mètres (80 pieds) de circonférence : sa tête est arrondie, et ses branches descendant fort prés de terre, il présente une masse hémisphérique d'environ 49 mètres (150 pieds) de tour, sur 23 mètres (70 pieds) de hauteur. Ses fleurs sont très-grandes et ont 16 centimètres (6 pouces) de largeur. Le fruit connu sous le nom de Pain de Singe, est ovale, et a 3 décimètres (1 pied) de long. Il contient des graines osseuses nichées dans une pulpe agréable à manger, légèrement acide, et très-rafraîchissante.

La durée du Baobab étonne l'imagination. Adanson qui a décrit cet arbre énorme, a prouvé que parmi ceux qu'il avoit observés, plusieurs étoient âgés de 6000 ans : les bases de ce calcul ne sont point problématiques, et

je crois le fait assez curieux pour en rapporter ici les preuves.

On ne peut s'assurer de la durée des arbres qui vivent plusieurs siècles que par la progression de leur grosseur ; et celle-ci est déterminée par des inscriptions creusées profondément dans l'écorce jusqu'au bois, et qui marquent leur grosseur à l'époque de l'inscription. « C'est par ce moyen, dit Adanson, que je puis donner quelques probabilités sur la durée du Baobab. Ceux que je vis en 1749, aux îles de la Magdelaine près du Cap Vert, avec des noms hollandais, tels que Rew, et d'autres noms français, dont les uns datoient du 14e., les autres du 15e. siècle, avoient lorsque je les vis environ 6 pieds de diamètre. Ces mêmes arbres avoient été vus en 1555, c'est-à-dire, il y a plus de deux cents ans, par Tevet, qui les cite dans la relation de son voyage aux terres Antarctiques, en les traitant de beaux arbres sans en donner la grosseur, qui devoit être au moins de 3 ou 4 pieds, à en juger par le peu d'espace qu'occupoient les caractères des inscriptions. Ils avoient donc grossi seulement de 2 ou 3 pieds dans un espace de 200 ans. Outre ces termes d'observation, j'en ai trois autres immédiats et assez certains ; savoir :

Diam. en 1 an 1 pouce à 1 pouce $\frac{1}{2}$. Hauteur 5 pieds.
20 ... 1 pied. 15
30 ... 2 22

C'est par le moyen de ces cinq termes d'observations que j'ai calculé la table suivante, qui doit donner une idée de la durée de ces arbres monstrueux. (Voyez cette table dans Adanson, Fam. des plant. T. 1, préface, p. 216.) Je me borne à dire que

à 100 ans l'arbre a	4 pieds de diam.	29 pieds de hauteur.
1000	14	58
2400	18	64
5150	30	73

C'est bien à cet arbre qu'on peut appliquer ce que Virgile dit du Chêne :

Multa virorum volvens durando sæcula vincit.

Et ces vers de Castel :

Combien de fois la terre a changé d'habitans,
Combien ont disparu d'empires éclatans,
Depuis que ce géant, du sein de la bruyère,
Elève vers le ciel sa tête séculaire ! T.

(25) Thalestris. Nom d'une célèbre reine des Amazonnes. Ce fut elle, au rapport de Quinte-Curce, qui, enflammée du desir de voir Alexandre, vint le trouver dans son camp, accompagnée de trois cents femmes, et lui avoua qu'elle desiroit avoir un enfant de lui, se croyant digne de donner des héritiers à son empire.

Les Amazonnes habitèrent d'abord en Cappadoce, sur le bord du fleuve Thermodon :

chassées de ce pays par Thésée, elles s'établirent en Scythie au-delà du Tanaïs. T.

(26) *Tulipa Gesneriana* L. *Hexandria Monogynia.* La Tulipe.

Les oignons des Liliacées sont des bourgeons qui croissent sous la terre ; ils renferment en mignature les feuilles et les fleurs : c'est pour cela que Linné leur a donné le nom d'*Hybernaculum*, ou quartier d'hiver de la plante.

Si l'on enlève avec précaution les écailles d'un oignon de Tulipe arraché en hiver, on trouvera au centre la fleur qui doit paroître au printems, et l'on verra, sans le secours du microscope, les pétales, les étamines et le pistil. Mariotte est le premier qui ait fait cette observation. Les fleurs sont également toutes formées dans l'oignon de la Jacinthe ; mais étant plus petites, elles sont moins faciles à disséquer.

M. Ferber a vu dans les bourgeons qui croissent sur les racines ou turions de l'Hépatique, de la Pédiculaire velue, du bois Gentil, et de l'*Osmunda Lunaria*, la plante de l'année suivante complette dans toutes ses parties. On apperçoit distinctement les feuilles dans les graines du Nélumbo et dans celles du Tulipier. Voy. *Amœn. Acad.* T. VI, N°. 120. D.

La Tulipe est originaire de l'Asie mineure ; elle a été apportée en Europe en 1559. Gesner

est le premier qui l'ait décrite, et c'est pour cela que Linné l'a nommée *Tulipa Gesneriana*. Elle est singulièrement estimée des Turcs, qui au mois d'avril célèbrent une fête sous le nom de fête des Tulipes. Voyez les mois de Roucher, *Avril*. T.

(27) *Colchicum Autumnale* L. *Hexandria Tryginia*. Le Colchique.

C'est le nom de cette jolie fleur qui vers la fin de l'automne couvre les prairies d'un tapis couleur de chair. Elle sort de la terre sans être accompagnée de feuilles, lorsque toutes les autres fleurs sont passées et que les arbres se dépouillent. Elle brave les premiers froids et reste long-tems épanouie. Par sa forme et sa couleur elle ressemble au Safran printannier; mais loin de réjouir l'ame comme lui, elle l'attriste, parce qu'elle annonce l'hiver. Sa corolle est un entonnoir dont le tube s'enfonce dans la terre à plus d'un décimètre. Au fond de ce tube l'ovaire repose immédiatement sur la racine : après la fécondation elle est détruite par les gelées ; mais au printems les feuilles se montrent, et du milieu d'elles s'élève l'ovaire, qui en floréal devient une capsule à trois loges, dont les graines mûrissent en été, tandis que les feuilles se dessèchent. La racine de cette plante est extrêmement âcre, et les insectes qui habitent dans la terre n'at-

taquent point le jeune fruit qu'elle protége. Linné dit que le botaniste doit commencer ses herborisations lorsque les arbres développent leurs bourgeons, et les terminer à l'époque de la fleuraison du Colchique. *A frondescentia arborum usque ad florescentiam Colchici.* T.

(28) *Helianthus Annuus* L. *Syngenesia Polygamia frustranea.* Soleil, Fleur du Soleil, ou Tournesol.

Cette plante cultivée dans tous les jardins, est originaire du Pérou : sa végétation est très-rapide. Semée au printems elle s'élève en été jusqu'à trois mètres. Sa fleur, la plus grande qu'on connoisse, suit le mouvement du soleil en s'inclinant vers lui. Cet effet est produit par le raccourcissement d'une partie de fibres. Le même phénomène se rencontre dans beaucoup d'autres plantes. J'ai souvent observé à la campagne la Chicorée sauvage, qui porte un grand nombre de fleurs bleues immédiatement posées sur les rameaux; au lever du soleil elles s'épanouissent et sont constamment tournées vers lui.

L'action de la lumière sur les plantes, l'espèce d'instinct par lequel elles la recherchent, les mouvemens qu'elles exécutent pour en mieux recevoir les rayons, l'arrangement différent que prennent leurs diverses parties lorsqu'elles en sont frappées, est un

phénomène qu'on ne peut expliquer, mais qui est bien digne de l'attention du physicien.

La surface supérieure des feuilles étant organisée pour recevoir la lumière, si on les tourne de manière à présenter cette surface à la terre, elles se retourneront bientôt ou périront. Ce n'est point l'effet de l'humidité qui s'élève. Voyez une plante de Capucine placée sur une fenêtre; les feuilles ont leur plan perpendiculaire à l'horison, et présentent au dehors leur surface supérieure; les fleurs sont disposées de même, ensorte que de l'intérieur de la chambre, toutes les feuilles et toutes les fleurs sont vues par derrière.

Si l'on arrange des plantes autour des murs d'une orangerie éclairée par une seule ouverture, elles dirigeront leurs rameaux vers cette ouverture. Si on tourne les pots, les rameaux changeront bien vîte leur direction, en formant des coudes si les tiges sont d'une consistance solide, en s'inclinant dans un sens opposé si elles sont encore tendres et herbacées.

Une foule d'expériences ont prouvé que c'est la lumière et non la chaleur qui est la cause de ce phénomène. La lumière artificielle agit comme celle du soleil, mais bien plus foiblement, à cause de son peu d'intensité.

Je ne parle point ici des autres effets de la lumière sur la végétation, tels que la coloration, la saveur, la fructification, etc.

Pline avoit bien remarqué ce mouvement que font les feuilles pour recevoir la lumière. *Omnium arborum folia quotidie ad solem oscitant, inferiores partes tepefieri volentia.* L. 16, c. 24. T.

(29) *DROSERA. Pentandria Pentagynia.* Le Rossolis.

Cette jolie petite plante croît dans les lieux humides et marécageux, ses feuilles sont pourpres et bordées d'une frange de poils redressés et terminés par une goutte de liqueur visqueuse. M. Wheatly, chirurgien de Londres, a observé que lorsqu'un insecte se pose sur les feuilles du Rossolis, elles se courbent, dirigent leurs globules vers le centre, et font périr l'insecte en l'enveloppant de la liqueur qui s'en écoule. M. Broussonet, après avoir décrit le mouvement des feuilles de la Dionée, dit qu'on observe quelque chose de semblable dans les feuilles de nos deux espèces de Rossolis. Mém. de l'Acad. des Sciences 1784, p. 615. D.

(30) *LONICERA CAPRIFOLIUM* L. *Pentandria Monogynia.* Le Chévrefeuille.

La nature a employé un art merveilleux pour garantir de la voracité des insectes la liqueur mielleuse qui entoure l'ovaire. Dans le Chévrefeuille, le Jasmin, et toutes les fleurs en cornet ou en entonnoir, c'est au fond du tube que le miel est placé. Plus sou-

vent il est renfermé dans des organes particuliers appelés nectaires.

Dans l'Aconit ces nectaires sont couverts d'un capuchon chargé d'un suc âcre, qui empêche les insectes de pénétrer au dessous : dans l'Hellébore ce sont des cornets placés autour des étamines : dans l'Ancolie ils imitent la forme du corps et du bec d'un oiseau, dont les deux pétales placés à côté représentent les ailes ; ce qui a fait donner à la plante le nom de Colombine, comme si elle ressembloit à un nid de Colombes qui battent des ailes au moment où leur mère leur porte la béquée.

La nature semble s'être fait un jeu d'établir entre tous les êtres organisés une sorte de guerre qui entretient leur activité : si elle a donné aux uns des moyens de défense, elle a donné aux autres des moyens d'attaque. Le miel semble à dessein caché dans les fleurs ; mais plusieurs insectes sont pourvus d'une trompe longue et flexible pour aller le sucer. Celui dans lequel cette trompe est le plus remarquable, c'est le sphinx du Liseron. Il la tient ordinairement roulée en plusieurs cercles concentriques au dessous de sa poitrine, et quand il la déroule pour en faire usage, elle s'alonge de la longueur du doigt. Elle est composée d'une série de muscles, et terminée par deux tubes capillaires. A l'aide de cet instrument dont les mouvemens sont

plus variés que ceux de la trompe de l'éléphant, le sphinx pénètre facilement dans les fleurs, quoiqu'il ne vole que la nuit lorsqu'elles sont fermées. D.

(31) *Draba alpina* L. *Tetradynamia Siliculosa*. La Draba des Alpes.

Elle a, comme toutes les Crucifères, six étamines, dont deux plus courtes. Elle habite sur les sommets des Alpes. J'ai observé que les deux étamines plus courtes s'élèvent à-peu-près à la hauteur des autres, quelques jours après l'épanouissement de la fleur, et que les plus longues sont les premières à donner leur poussière.

Il y eut autrefois un volcan sur le Pic de Ténérif. Il est éteint depuis 1684. (*Transact. phil.*) Dans plusieurs cavités de la montagne, fort au dessous du sommet, on trouve de la glace en toute saison. Cette glace est formée par la fonte de celle du sommet lorsque le soleil la frappe pendant le jour. D.

(32) *Viscum Album*. L. *Dioëcia Tetrandria*. Le Gui.

Cette plante ne croît que sur les branches des arbres; elle y forme des touffes en anneau. Elle a cela de particulier que ses tiges se dirigent en tout sens, perpendiculairement à la surface sur laquelle elles croissent: son feuil-

lage est jaunâtre, ses fruits sont blancs, de la grosseur et de la forme d'une Groseille, et remplis d'une glu dont on se sert pour prendre les oiseaux. La racine du Gui s'implante dans l'écorce des arbres et vit à leurs dépens. Sa graine est semée sur les branches des autres arbres par les Grives, qui mangent le fruit et ne le digèrent point.

Virgile compare le rameau d'or que cherchoit Enée, au Gui, qu'on voit en hiver renouveler ses tiges, et entourer de son feuillage jaune l'arbre qui le nourrit.

Quale solet sylvis, brumali frigore, viscum
Fronde virere novâ, quod non sua seminat arbos,
Et croceo fœtu teretes circumdare truncos.

Croceo fœtu signifie les jeunes pousses, et non le fruit; et *quod non sua seminat arbos*, signifie que les graines ne sont point produites par l'arbre sur lequel il croît. Je fais cette remarque, parce que quelques traducteurs s'y sont mépris.

Le Gui fut long-tems une plante sacrée: c'étoit elle que les Druides alloient chercher sur le Chêne et qu'ils cueilloient avec tant de cérémonie.

« Les Druides, dit Pline, liv. 16, c. 44, n'ont rien de plus sacré que le Gui et l'arbre qui le produit.... Ils lui donnent un nom qui marque qu'il guérit toute sorte de maux....Lorsqu'ils l'ont

l'ont apperçu, le prêtre, vêtu de blanc, monte sur l'arbre, coupe le Gui avec une serpe d'or, et le reçoit dans son habit : après quoi il immole les victimes, et prie les dieux que le présent soit favorable à ceux à qui il le donne. Ils croient que les animaux stériles deviennent féconds en buvant de l'eau de Gui, et que c'est un préservatif contre toute sorte de poisons. Tant il est vrai que bien des gens mettent leur religion en des choses frivoles ».

Pline ne dit rien du lieu où se pratiquoit cette cérémonie ; on croit que c'étoit dans le pays Chartrain, où étoit le principal collége des Druides.

Au premier jour de l'an, on distribuoit le Gui au peuple en criant, A GUI L'AN NEUF, pour annoncer la nouvelle année. T.

(33) *ZOSTERA MARINA* L. *Cryptogamia.* Algue Marine.

Elle croît au fond de la mer, et monte à la surface dans le tems de la fleuraison : alors elle couvre quelquefois une étendue de plusieurs lieues : elle est enfin chassée sur la côte par les vagues. Pendant le tems qu'elle flotte sur l'eau, un grand nombre d'animaux vivent sur sa surface inférieure. Les fleurs des plantes aquatiques s'élèvent au dessus de l'eau à l'époque de leur épanouissement et célèbrent leurs noces dans l'air; l'eau s'opposeroit à l'émission

des poussières ; elle pourroit enlever le mucilage du stigmate, ou le miel contenu dans les nectaires.

Si, pendant que les bleds sont en fleur, il tombe beaucoup de pluie, elle entraîne la poussière des étamines, et l'empêche de s'arrêter sur les stigmates et de féconder les ovaires. Alors les épis sont vuides, et l'on dit que les bleds ont coulé. La même chose arrive à la vigne.

Néedham et Bernard de Jussieu ont observé que les grains de la poussière des étamines, placés sur l'eau, se crèvent et lancent un fluide subtil qui surnage. Les grains de cette poussière sont d'une forme différente dans les diverses plantes. D.

(34) *Polypodium Barometz* L. *Cryptogamia.* Agneau de Scythie ou de Tartarie.

C'est de cette plante qu'on a raconté gravement qu'elle dévoroit les plantes voisines. C'est une espèce de Fougère. La partie supérieure de sa racine est étendue sur la surface de la terre, et couverte d'un épais duvet de couleur d'or. Quelquefois les radicules soulèvent au dessus de la terre ce corps chargé de laine, et il paroît alors comme un agneau qui se soutient sur ses jambes. Sloane l'a décrit sous le nom d'Agneau de Tartarie et en a donné une figure. (*Phil. Trans. Abr.* T. 11,

p. 646). Mais il pense que le modèle d'après lequel on a fait le dessin avoit été arrangé par l'art. D.

Au reste, cette prétendue merveille est gravée dans Duret, et dans tous les auteurs qui ont consigné dans leurs livres les erreurs populaires. On y trouve également la figure d'un arbre dont les fruits se changent en canards ou en poissons, d'un autre dont les feuilles marchent toutes seules; et tout cela a été vu, décrit, et dessiné par des observateurs qui n'ont oublié aucun détail. Ces rêveries ne méritent point de réfutation : mais il est intéressant d'examiner comment des voyageurs de bonne foi ont pu les annoncer, comment des naturalistes ont pu y donner la moindre créance. Ceci nous montre avec quelle défiance on doit lire les relations de ceux dont les recherches n'ont point été dirigées par cet esprit philosophique, qui nous apprend à ne point nous laisser entraîner par l'imagination, et à comparer sans cesse les observations nouvelles avec l'ensemble des faits dont la vérité est bien reconnue. Voyez à ce sujet un article curieux dans l'Encyclopédie in-folio, au mot *Agnus Scythicus*.

J'observerai ici que dans les Barometz conservés au Muséum d'Histoire naturelle, et qui ressemblent à un petit agneau, les jambes sont formées, non par les radicules, mais par les tronçons des tiges, qu'on a coupées de la lon-

gueur du doigt, et sur lesquelles est porté le corps couvert de laine, de manière que la racine est posée en sens contraire de celui où elle étoit sur la terre. T.

Le duvet dont la racine du Barometz est revêtue est connu dans l'Inde sous le nom de Mousse dorée, et employé pour arrêter les hémorrhagies.

La laine des végétaux semble destinée à les garantir du froid comme celle des animaux. Les poils, étant de mauvais conducteurs de la chaleur, empêchent de s'échapper celle qui est renfermée dans le corps. La graisse ou l'huile, dont les Baleines et autres animaux du nord sont si abondamment pourvus, paroît produire le même effet. La neige met également à l'abri du froid les végétaux qu'elle couvre, parce qu'elle est mauvais conducteur de la chaleur, et parce qu'elle contient beaucoup d'air dans ses pores. Si l'on place dans une pelotte de neige un morceau de Camphre, dont on laissera sortir un bout, et qu'on mette le feu à ce bout, tout le Camphre brûlera peu-à-peu, et l'eau de la neige fondue sera absorbée par la neige environnante, comme par des tuyaux capillaires. Par la même raison, lorsque des animaux vivans sont ensevelis sous la neige, ils n'en sont point mouillés : la cavité s'aggrandit à mesure que la neige fond, et leur habitation est chaude et sèche. D.

(35) *Mimosa Pudica* L. *Polygamia Monoecia*. La Sensitive épineuse.

C'est en vain qu'on a cherché à expliquer les mouvemens de la Sensitive. Ils tiennent à la vie de la plante dont le principe sera toujours un mystère. Mais il seroit curieux de chercher quelle est la fonction des organes intérieurs, quel est leur état lorsque la Sensitive execute ses divers mouvemens. Le principe en est-il répandu dans toute la plante, ou réside-t-il dans certaines parties ? existe-t-il dans les fluides ou les solides ? Il me semble que par des expériences bien combinées on pourroit parvenir à résoudre ces questions. D.

Les feuilles de la Sensitive sont digitées, c'est-à-dire, qu'à l'extrémité du pétiole commun sont attachés des rayons disposés comme les doigts de la main. Sur ces rayons sont rangées les folioles. A la moindre secousse ces folioles s'appliquent les unes sur les autres, en se recouvrant par leur surface supérieure, et les rayons se réunissent en faisceau. Ensuite le pétiole commun s'abaisse et va s'appliquer sur la terre, si la plante est peu élevée. Les folioles se réunissent de même à l'entrée de la nuit, ou lorsqu'il survient un froid assez vif pour fatiguer la plante. Elles sont dans leur état de parfait épanouissement par un tems calme et chaud. Un nuage qui passe devant le soleil suffit pour changer la situation des feuilles,

dont l'expansion diminue par l'affoiblissement de la lumière.

Quoique fermées et dans un état de sommeil pendant la nuit, elles s'abaissent encore davantage si on les touche. A l'insertion du pétiole sur la tige, et à celle de chaque foliole sur le pétiole, on apperçoit une petite glande qui est le point le plus irritable. Il suffit de la toucher avec la pointe d'une épingle pour faire fermer la feuille ou la foliole. Lorsqu'une foliole se ferme, son antagoniste (c'est-à-dire celle qui lui est opposée) la suit bientôt : si la secousse a été vive, les autres font successivement le même mouvement, deux à deux, dans un ordre régulier. Ce n'est qu'après que toutes les folioles sont fermées que la feuille s'abaisse (*).

(*) On trouve aux environs de Memphis, dit Pline, un arbre qui a le port de l'Accacia, et dont les feuilles, faites comme des plumes, s'abaissent lorsqu'on touche les rameaux, et se relèvent ensuite. *Facies spinæ : folia habet, ceu pennas, quæ, tactis ab homine ramis, cadunt protinus ac postea renascuntur.* PLIN. L. 13, c. 11. Il est ici question d'une Sensitive, quoiqu'on ne sache de quelle espèce a voulu parler Pline, qui n'a fait que copier Théophraste, liv. 3, c. 3.

Le traducteur de Pline lui fait dire, que, les feuilles tombent aussi-tôt qu'on touche tant soit peu les branches, et reviennent ensuite : c'est rendre les mots, et non le sens.

La Sensitive épineuse est originaire de l'Amérique

Voyez sur la Sensitive l'excellent mémoire de Duhamel, *Phys. des Arbres*. T. 2, p. 157. T.

« Comme l'état des Sensitives après qu'on les a fatiguées est le même que pendant leur sommeil, ne pourroit-on pas l'attribuer à une sorte de paralysie produite par une trop violente irritation, comme les défaillances des animaux après une douleur ou une fatigue excessive ? J'ai gardé une plante de Sensitive dans une chambre obscure quelques heures après le lever du soleil ; elle est restée fermée comme pendant la nuit ; et lorsque je l'ai exposée à la lumière, il s'est passé vingt minutes avant qu'elle ait été parfaitement ouverte ». D.

Cette expérience est contraire à celles de Duhamel (*Physiq. des arbres*), et à celle de Mairan : (*Hist. de l'Acad.* 1729), qui ne s'accordent pas entr'elles. Mairan ayant gardé une Sensitive dans un lieu obscur, elle a continué de s'ouvrir le jour et de se fermer la nuit. Duhamel a vu la même chose dans une Sensitive enfermée dans une malle de cuir recouverte de manière que le jour ne pouvoit

---

méridionale. On trouve dans l'Inde quelques espèces plus ou moins sensibles : je ne crois pas qu'il y en ait en Egypte.

On connoît encore quelques autres plantes qui se meuvent lorsqu'on les touche. Telles sont la Dionée, l'*Oxalis sensitiva*, l'*Onoclea sensibilis*, etc.

y pénétrer; mais en ayant porté une dans une cave obscure et reculée, elle y est restée ouverte le jour comme la nuit.

D'après ces expériences, je soupçonne que pour exciter le mouvement de la Sensitive, il faut un changement quelconque dans l'atmosphère qui l'environne. Ce changement se faisoit sentir soir et matin dans la malle, quoiqu'on eût intercepté le passage à la lumière: mais dans la cave, la température, l'obscurité, la densité de l'air étant toujours au même dégré, la Sensitive n'éprouvoit aucune espèce de secousse, et elle resta dans l'état où elle étoit d'abord. Je ne propose cette explication que comme une conjecture qui peut donner lieu à de nouvelles expériences.

Il me semble qu'il seroit curieux d'essayer si des sons très-vifs et très-forts ne causeroient aucun mouvement à la Sensitive, par l'ébranlement de l'air, et par celui qu'ils pourroient communiquer aux fibres.

Sur plus de soixante espèces de Mimosa connues, il n'y en a que sept ou huit qui se meuvent lorsqu'on les touche; mais toutes se ferment pendant la nuit.

Ce mouvement spontané, appelé sommeil des plantes, s'observe plus ou moins dans un très-grand nombre. Il est plus remarquable dans les légumineuses. Il s'exécute d'après des lois constantes, et la situation des feuilles pen-

dant le sommeil, caractérise certains genres. Ainsi plusieurs Casses ressemblent aux Sensitives, mais la manière dont elles plient leurs feuilles les fait reconnoître au premier coup-d'œil.

Si l'on va se promener dans un jardin de Botanique après le coucher du soleil, on sera étonné de voir les plantes présenter un aspect tout différent de celui qu'elles avoient pendant le jour. Dans les unes, les feuilles se redressent et recouvrent les tiges, dans d'autres elles s'abaissent et joignent leurs folioles par la surface inférieure, dans d'autres les folioles s'élèvent, se rapprochent, et forment comme un bateau. Les feuilles simples et arrondies, comme celles des Mauves, ont la surface supérieure concave ou convexe, selon l'heure et l'état de l'atmosphère, etc. La découverte de ce phénomène est due à Linné : il l'a exposée dans une dissertation intitulée : *Somnus Plantarum*, dont on trouve une analyse rédigée avec beaucoup d'élégance dans l'*Introduction à l'Etude de la Botanique de Philibert*. T. 2, p. 342. Voyez encore à ce sujet un article charmant de G. Toscan dans la *Décade philosophique et littéraire*. T. 2, p. 1. T.

(36) *Anemone coronaria* L. *Polyandria Polygynia*. L'Anémone.

Cette fleur, dit Pline, ne s'épanouit que lors-

que le vent souffle; et c'est de là que vient son nom (*) : *Flos nunquam se aperit nisi vento spirante, unde et nomen ejus.* PLIN. lib. 6. C. 23; sur quoi les commentateurs remarquent que c'est plutôt parce que le vent en fait aisément tomber les pétales. C'est sur ces deux opinions que Darwin a fondé son allégorie.

L'Anémone n'a point de calice, mais une collerette de feuilles découpées placée à quelque distance de la fleur. Elle double facilement, et a souvent plusieurs rangs de pétales, qui enveloppent les étamines et les pistils. C'est une des plus belles fleurs de nos parterres.

Selon les poëtes Adonis fut changé en Anémone, fleur de courte durée et que les vents ont bientôt abattue.

Flos de sanguine concolor ortus,
Qualem quæ lento celant sub cortice granum
Punica ferre solent : brevis est tamen usus in illo.
Namque male hærentem, et nimia levitate caducum
Excutiunt iidem qui perflant omnia venti.
OVID. Mét. Lib. 10, v. 735.

Linné a donné le nom d'Adonis à une plante très-voisine de l'Anémone, et que sa fleur d'un rouge éclatant fait remarquer au milieu des

(*) *Anemone* signifie fleur du vent.

moissons. Sa couleur lui a fait penser que c'étoit d'elle et non de l'Anémone des jardins qu'Ovide avoit voulu parler. Cette dernière est d'ailleurs originaire du Levant, et n'étoit probablement pas connue des Romains. T.

(37) Il y a un rapport merveilleux entre la végétation de certaines plantes, et l'arrivée de certains oiseaux. Linné observe que l'Anémone des bois fleurit en Suède lors du retour des hirondelles; et le Souci des marais (*Caltha palustris*) lorsque le Coucou commence à chanter. Stillingfleet a observé la même chose en Angleterre. Le mot *Coccux* en grec signifie également une jeune Figue et un Coucou : ce qui vient probablement de ce que cet oiseau paroissoit en Grece en même tems que les Figues.

Peut-être est-ce un rapport semblable, dans quelques parties de l'Asie, qui a donné lieu à la fable des amours de la Rose et du Rossignol, tant chantées par les poëtes orientaux. (Voyez le quatrième chant).

La germination des graines, le développement des bourgeons, et la fleuraison qui ont lieu à une époque déterminée, paroissent avoir leur cause, non-seulement dans le degré de chaleur de la saison, mais encore dans les habitudes que les végétaux ont acquises. Les racines des Pommes de terre, des Oi-

6

gnons, etc. germent au printems par une chaleur moindre que celle de l'automne, comme on peut l'observer dans celles que nous arrachons et gardons pour notre usage. C'est par cette raison que la bière se fait mieux au printems.

Les graines et les racines apportées des latitudes australes germent et poussent plus tard chez nous que celles qui sont venues des latitudes boréales. (Voyez *Fordyce Agriculture*).

Un élève de Linné a observé que les Pommiers portés dans la nouvelle Angleterre, fleurirent pendant plusieurs années trop tôt pour ce climat, et par cette raison ne donnèrent point de fruit : mais ils finirent par changer leur habitude et s'accommoder à leur nouvelle situation. (*Voyages de Kalm*).

Les parties du corps des animaux sont plus sensibles à la chaleur lorsqu'elles ont été quelque-tems exposées au froid. La même chose paroît avoir lieu dans les végétaux. Les Vignes qui ont passé l'hiver en pleine terre poussent avec plus de vigueur au printems que celles qui ont été gardées dans l'orangerie (*Kennedy sur le Jardinage*) : c'est une des raisons de la rapidité de la végétation dans les climats du nord après la fonte des neiges.

L'accroissement de l'irritabilité dans les plantes par la chaleur, lorsqu'elles viennent

d'être exposées au froid, me semble prouvé par une expérience du docteur Walker. Il avoit fait des incisions sur le tronc d'un Bouleau. Le 26 de mars, le thermomètre de Farenheit étant à 39 degrés, la sève coula par ces ouvertures, quoiqu'elle n'eût point coulé le 13, le thermomètre étant à 44 degrés. La raison de cette différence est, selon moi, que dans la nuit du 25 au 26, le thermomètre avoit été à 34 degrés, tandis que dans la nuit du 12 au 13 il avoit été à 41. La différence de la chaleur du jour à celle de la nuit avoit été de 5 degrés dans le premier cas, et seulement de 3 dans le second. L'auteur n'attribue pas ce phénomène à la même cause. (Voyez *Trans. phil. de la société d'Edimb.* T. 1, pag. 19). D.

(38) *LICHEN CALCAREUS* L. *Cryptogamia.*

Les Lichens sont les premières plantes qui végètent sur les rochers : ils les revêtent d'une tapisserie de diverses couleurs. Ils tirent leur nourriture de l'air. Lorsqu'ils se détruisent, leur croûte attachée à la pierre se convertit en terre végétale, sur laquelle des Mousses implantent leurs racines : ces Mousses se détruisant à leur tour, la couche de terre s'épaissit et devient assez considérable pour nourrir d'autres végétaux. C'est peut-être de cette manière que des rochers nus, après avoir été

abandonnés par les eaux, se sont, dans une suite de siècles, couverts d'une riche végétation. Plusieurs Lichens corrodent la surface des rochers, et y creusent des fossettes qui se remplissent des débris de leur substance, et retenant les eaux des pluies, deviennent propres à nourrir de petites plantes.

(39) *Dipsacus Fullonum* L. *Tetrandria Monogynia*. Le Chardon à foulon, ou Chardon bonnetier.

Les feuilles opposées et réunies autour de la tige y forment une coupe qui contient depuis un verre jusqu'à une demi-pinte d'eau. Cette eau rafraîchit et nourrit la plante dans les tems de sécheresse ; elle empêche encore les insectes qui montent le long des tiges, de parvenir jusqu'aux fleurs, et de dévorer les ovaires.

Une espèce de Tillandsia, qui croît en Amérique, a ses feuilles terminées près du pédoncule par une coupe qui contient une demi-pinte à une pinte d'eau. (*Dampierre ; voyage à Campêche*) Le docteur Sloane parle d'un Aloës de la Jamaïque, dont les feuilles contiennent de même une eau, qui offre un secours très-agréable aux voyageurs.

Mais de toutes les plantes, celle qui paroît la plus singulière à cet égard, c'est le *Nepenthes distillatoria* L. Ses feuilles sont

terminées par un cordon long de trois à quatre centimètres, qui soutient un cylindre long de dix à quinze centimètres, et d'environ deux à trois centimètres de large. Ce cylindre se tient droit : il est rempli d'eau, et fermé d'un couvercle attaché par une charnière. Cette eau est pompée par les racines. Il paroît que le couvercle se relève pour la laisser échapper lorsque le vase est trop plein. (Voyez *Burm. Flora Zeyl.*).

(40) *Rubia tinctorum* L. *Tetrandria Monogynia.* La Garance.

Cette plante est cultivée en grand pour ses racines qui donnent une teinture rouge. Les racines de la plupart des plantes de la même famille donnent une couleur semblable.

Lorsque les animaux mangent de la Garance leurs os se colorent en rouge. Si on les nourrit alternativement avec de la Garance et du fourrage pur, de quinze en quinze jours, leurs os se trouvent composés de cercles concentriques alternativement rouges et blancs, et la vésicule du fiel est plus petite. (*Belchier, Trans. phil.* 1736). Ces phénomènes méritent l'attention du physiologiste.

La matière colorante des végétaux, le Tannin, les Vernis, et les divers sucs propres employés en médecine ne sont point essentiels à leur vie. Peut-être leur ont-ils été

donnés comme un moyen de défense contre les animaux pour qui ces substances sont désagréables ou vénéneuses.

La figure extérieure des fleurs paroît quelquefois concourir au même but. L'Ophrys bourdon et l'Ophrys mouche (*), ressemblent si parfaitement à l'insecte dont ils portent le nom, qu'on y est toujours trompé lorsqu'on ne les connoît pas. Cette forme extraordinaire les garantit des mouches, qui lorsqu'elles volent autour pour sucer le miel, s'éloignent d'une place qu'elles croient déjà occupée.

Les couleurs des insectes et autres petits animaux contribuent à les dérober à la vue de leurs ennemis. Les chenilles qui vivent sur les feuilles sont ordinairement vertes, et les papillons qui voltigent sur les fleurs sont émaillés comme elles. Les vers de terre sont de la couleur du lieu qu'ils habitent. Les petits oiseaux qui se tiennent dans les haies, ont ordinairement le dos d'une couleur verdâtre qui se confond avec celle des feuillages et du bois; tandis que leur poitrail est

---

(*) Dieux ! avec quel plaisir, dans tes sentiers fleuris,
J'apperçus, ô Meudon ! cet étonnant Ofris,
Insecte végétal, de qui la fleur ailée
Semble quitter sa tige et prendre sa volée.

CASTEL. C. I.

d'une couleur blanche comme celle du ciel : ce qui fait que les oiseaux de proie les distinguent difficilement, soit qu'ils volent au dessous ou au dessus d'eux. Les oiseaux qui vivent sur la terre et ne se perchent point, sont d'une couleur de terre comme l'alouette, la perdrix, etc. Ceux qui aiment à voler parmi les fleurs, ont des couleurs vives et brillantes comme le chardonneret. Les teignes sont toujours de la couleur du drap sur lequel elles vivent, et se font un nouvel habit en changeant de demeure. Celles qui habitent sur les feuilles sont vertes. Les poissons qui nagent dans les eaux, et les oiseaux qui volent presque continuellement, ont pour la plupart le dos grisâtre et le ventre blanc. Les quadrupèdes sauvages sont en général d'une couleur de terre; mais dans les climats froids, plusieurs deviennent en hiver de la couleur de la neige. Ces faits multipliés prouvent que les couleurs des animaux et des végétaux, ont pour but de favoriser la conservation des espèces. Il y a sans doute une foule d'exceptions à ces règles générales, mais elles en seroient peut-être la confirmation, si les causes et les circonstances particulières étoient connues. D.

(41) La fable d'Æson que Médée rajeunit par un bain, paroît avoir été imaginée pour

annoncer que les bains chauds retardent la vieillesse. A mesure qu'on avance en âge, les parties solides du systême animal perdent leur irritabilité, s'endurcissent et finissent par s'ossifier. Les bains chauds augmentent l'irritabilité, ils adoucissent la peau et ramolissent l'extrémité des vaisseaux qui y aboutissent. Je crois que lorsqu'on a passé l'âge moyen, et qu'on a la peau sèche, un bain chaud d'une demi-heure, deux fois par semaine, retarderoit la caducité. D.

(42) *Vallisneria Palustris* L. *Diœcia Diandria.*

Cette plante singulière croît aux Indes, en Italie, et en France dans le Rhône. Ses feuilles sont plongées dans l'eau. Les fleurs femelles sont portées sur un pédoncule fort long, roulé en spirale. Cette spirale se déroule jusqu'à ce que la fleur soit parvenue à la surface, et l'y soutient en s'alongeant ou se racourcissant à mesure que l'eau s'élève ou s'abaisse. Les fleurs mâles sont très-petites, très-nombreuses et portées sur des épis qui habitent toujours dans le fond; mais à l'époque de la fécondation, elles se détachent, montent à la surface, y flottent, s'y épanouissent; et portées par le courant autour des femelles, elles répandent la poussière qui doit les rendre fertiles. Lorsque les ovaires sont fécondés, la spirale se

replie, et le fruit va mûrir sous l'eau. Ces fleurs ressemblent aux insectes dont les mâles prennent des ailes lorsque le tems de se propager est arrivé, tandis que les femelles en sont privées. Telles sont les Fourmis, les Cochenilles, etc.

Castel a donné dans son poëme des Plantes une description de la *Vallisneria* pleine de poésie et cependant aussi exacte que pourroit l'être une description en prose.

Le Rhône impétueux, sous son onde écumante,
Durant six mois entiers, nous dérobe une plante
Dont la tige s'alonge en la saison d'amour,
Monte au dessus des flots, et brille aux yeux du jour.
Les mâles dans le fond jusqu'alors immobiles,
De leurs liens trop courts brisent les nœuds débiles,
Voguent vers leur amante, et libres dans leurs feux
Lui forment sur le fleuve un cortège nombreux:
On diroit d'une fête, où le dieu d'hymenée
Promène sur les flots sa pompe fortunée.
Mais les tems de Vénus une fois accomplis,
La tige se retire en rapprochant ses plis,
Et va mûrir sous l'eau sa semence féconde. T.

(43) *Ulva. Cryptogamia.*

C'est une plante marine, soutenue sur l'eau par des vessies pleines d'air situées dans les duplicatures des feuilles, et qui forme souvent des prairies flottantes d'une grande étendue. On en trouve une espèce dans les bains de Padoue, dont les feuilles s'arrangent de manière à former une multitude de cellules

ou un labyrinthe qui nage sur l'eau. Voyez *Ulva labyrinthi-formis* L.

L'air contenu dans ces cellules ne diffère pas de l'air atmosphérique. Cet air dans les plantes aquatiques sert à les amener à la surface de l'eau, ou à les soutenir à une hauteur déterminée, comme l'air renfermé dans les vésicules des poissons.

Les gousses et les capsules de plusieurs plantes, comme le Baguenaudier, renferment de l'air, ainsi que les tiges creuses de plusieurs autres. L'usage de cet air est un sujet de recherches dans la physique végétale. D.

(44) *Tremella Nostoc* L. *Cryptogamia.* Nostoc ou *Flos cœli.*

« J'ai souvent observé que les Trémelles qui croissent sur la terre, paroissent sous la forme d'une gelée transparente, après avoir été glacées par les froids de l'automne. Cette singulière propriété les distingue des autres mucilages végétaux; car la colle faite avec la farine de froment perd sa qualité glutineuse lorsqu'elle a été gelée.

» On m'a assuré que le Nostoc est un mucilage vomi par les Hérons, lorsqu'ils ont mangé des Grenouilles. C'est pour cela qu'il semble avoir été pressé dans un canal, et qu'on y voit quelquefois des débris de grenouilles. On le

trouve toujours dans les plaines voisines des eaux et fréquentées par les Hérons.

» Plusieurs Champignons contiennent une liqueur si âcre, qu'une goutte mise sur la langue y produit un escarre. D'autres sont un poison mortel. Les Ostiacks, peuples de Sibérie, préparent avec une espèce voisine de l'*Agaricus Muscarius* un poison qui fait périr dans douze à seize heures. Il suffit de la décoction de trois de ces Champignons. Ils tannent leurs cuirs avec un Champignon qui se trouve sur le Bouleau; et ils mangent dans le potage notre Champignon des couches. Comme toutes les plantes perdent leur âcreté lorsqu'on les expose à la chaleur de l'eau bouillante, il est probable que nos Champignons comestibles peuvent être nuisibles lorsqu'on ne les fait pas assez cuire.

» On a disputé pour savoir si les Champignons devoient être classés dans le règne animal ou dans le règne végétal. Leur saveur, leur odeur, leur tendance à la putréfaction, la végétation de plusieurs dans des lieux privés de lumière, semblent les rapprocher des animaux, ou plutôt en font une production intermédiaire entre le règne végétal et le règne animal ». D.

Je dois ajouter quelques observations à la note que je viens de traduire.

La *Tremella Nostoc*, ou *Flos Cœli*, est

une plante qui a été fort célébrée par les Alchimistes. Ils s'en servoient pour préparer la Pierre Philosophale et la Panacée universelle. Ils la regardoient comme une production merveilleuse, et la croyoient une émanation des astres, parce qu'on en trouve en grande quantité le matin, après une nuit humide, dans les lieux où on n'en voyoit pas la veille. Le fait est que cette plante n'étant, lorsqu'elle est sèche, qu'une membrane verdâtre appliquée sur la terre, on ne la voit point si on ne la cherche pas avec attention : après la pluie elle se gonfle, revit et continue à végéter ; propriété qui appartient également aux Mousses et aux Varecs.

Il est faux que cette plante gélatineuse ne soit qu'une déjection des Hérons qui ont mangé des Grenouilles ou du frai. On la trouve dans les allées des jardins et dans les prairies comme sur les plaines voisines des lacs. Le sol des bosquets des Tuileries en est quelquefois couvert après les nuits fraîches et pluvieuses du printems.

C'est sans doute un fait curieux que la substance de cette plante ne soit point altérée par les gelées. Mais une observation qui mérite bien autant l'attention des naturalistes, et qui a été prouvée sans replique par le Dr. Giovacchino Carradori dans une lettre italienne adressée au citoyen Sennebier de Genève,

imprimée à Florence en 1798, c'est que la *Tremella Nostoc* se transforme en plusieurs autres plantes analogues (*), et que toutes ces plantes se transforment les unes dans les autres.

Ce n'est pas ici le lieu de donner l'extrait de la dissertation. Il me suffit de l'indiquer aux amateurs de l'histoire naturelle. L'auteur a non-seulement suivi ces transformations en examinant les plantes dans leur lieu natal, où ils les a souvent trouvées transformées en partie, mais encore en les transplantant et suivant leur développement et le progrès de leurs mutations, selon la situation et la nature du sol où il les avoit placées. Ces divers changemens n'ont lieu que lorsque la plante est jeune et ramollie par les pluies. Comme l'état dans lequel elle porte le nom de *Nostoc* est celui où elle se ramollit le plus facilement, et où elle arrive à l'état d'une gelée presque fluide, c'est aussi celui qui est le plus susceptible des diverses transformations.

L'auteur examine encore le sentiment de ceux qui ont regardé ces plantes comme des productions d'animaux. Il prouve le contraire

---

(*) Voici le nom de ces plantes. *Tremella verrucosa* L. *Tremella lichenoides* L. *Lichen fascicularis* L. *Lichen rupestris* L. *Lichen gelatinosus* Lamarck. Encyclop. *Lichen crispus* Lamarck. Encyclop.

par de très-bonnes observations. Lorsqu'il fait chaud, une foule d'animalcules se nichent et se multiplient dans leur substance : mais leur végétation et leur réproduction ne laissent aucun doute que ce soient de véritables plantes.

J'en dirai autant des Champignons. Ils ont une racine, une tige ; ils croissent comme les autres végétaux ; chaque espèce reparoît dans les mêmes lieux, dans les mêmes saisons, avec les mêmes caractères. Je sais que malgré les observations d'Hedwig, qui a cru voir leurs étamines, l'existence des organes sexuels n'est pas démontrée dans les Champignons. Je sais qu'il n'est pas même prouvé qu'ils produisent de véritables graines, ayant une plumule et une radicule. Mais enfin ils ont une sorte de semences, qui dans plusieurs espèces s'échappent par un mouvement élastique, et en présentant les phénomènes les plus marqués d'irritabilité ; qui dans plusieurs autres tombent de la plante en très-grande abondance et multiplient constamment l'espèce. S'ils n'ont pas de sexe, s'ils n'ont pas besoin de fécondation, ce qu'on ignore, alors c'est qu'ils se reproduisent par une sorte d'évolution comme les Polypes. Les Pucerons font des œufs ou des petits sans avoir besoin d'accouplement : pourquoi n'en seroit-il pas de même de certaines plantes ? T.

Les

Les conséquences qu'on a tirées de la ressemblance des produits chimiques retirés des Champignons à ceux que fournissent les matières animales, ne prouvent rien du tout. On sait qu'une foule de plantes sont dans le même cas. Les Crucifères donnent de l'Ammoniaque; et le Gluten contenu dans la farine de froment, a tous les caractères des matières animales.

Les Champignons forment sans doute une famille très-différente des autres végétaux : mais n'en peut-on pas dire autant des Lichens, des Mousses et des Varecs ?

FIN DES NOTES DU CHANT I.

NOTES

DU CHANT SECOND.

(1) *Carlina vulgaris* L. *Syngenesia.* La Carline.

Les graines de la plupart des plantes de la famille des Composées sont couronnées d'une aigrette, qui leur donne la forme d'un volant. Cette aigrette est différente dans les divers genres : tantôt elle repose immédiatement sur la graine, tantôt elle est portée sur un pivot. Les poils qui la composent sont ou simples ou barbus comme des plumes. A l'aide de ce mécanisme admirable, les graines, portées par les vents au travers des déserts et des lacs, vont se semer à de grandes distances. L'Erigéron du Canada en est un exemple remarquable. Arrivé d'Amérique au seizième siècle, c'est aujourd'hui l'une des plantes les plus communes dans tous les lieux incultes de l'Europe.

La nature a multiplié les moyens pour la dissémination des graines. Il en est qui terminées par un plumet comme celles de la Clématite, ou par une touffe de poils comme celles des Saules, ou garnies d'ailes mem-

braneuses comme dans l'Orme, l'Erable, le Laser, les Bignones, voltigent facilement dans les airs : d'autres renfermées dans des coques qui peuvent flotter sur l'eau, sont portées par les rivières ou par les vagues de la mer dans des contrées éloignées. Ainsi le Coco de mer (*Lontarus* J.) qui croît aux îles Séchelles, se trouve nageant autour des îles Maldives : ainsi la Casse et une espèce de Sensitive qui naissent aux Indes, et la Noix d'Acajou d'Amérique, sont portées par les courans sur les côtes d'Islande et de Norwège ; et malgré ce long trajet, elles conservent leur faculté germinative.

Plusieurs graines sont armées de crochets, et s'attachent aux plumes des oiseaux et aux poils des quadrupèdes ; d'autres renfermées lans des fruits dont les oiseaux sont avides, t ne s'altérant point dans leur estomac, sont ropagées par eux. C'est ainsi que le Gui est emé par les grives sur les branches des arbres.

Le long des ruisseaux qui descendent des nontagnes, on rencontre des plantes qui croisent naturellement sur leur cîme. Les bords es chemins présentent des espèces très-vaées, parce que les animaux y portent toute rte de graines.

Plusieurs plantes aujourd'hui naturalisées Europe, n'y existoient point autrefois. utre l'Erigéron dont j'ai parlé, j'en citerai

pour exemple deux plantes communes en France : l'Onagre (*Ænothera biennis* L.) apportée du Canada vers 1618, et la Pomme épineuse (*Datura Stramonium* L.) originaire d'Amérique, que Vaillant n'avoit pas encore trouvée aux environs de Paris en 1722.

Voyez à ce sujet la belle dissertation de Linné, qui a pour titre *Coloniæ plantarum.* *Amæn. acad.* T. 8, pag. 1. T.

La nature a employé un moyen bien singulier pour la dissémination de la Tillandsia. Cette plante parasite croît sur les arbres comme le Gui. Ses graines sont terminées par plusieurs fils fort longs. Lorsqu'elles sont emportées par le vent, ces fils s'attachent aux branches des arbres, et les entourent jusqu'à ce que la graine ait pris racine. C'est ainsi que les araignées se transportent d'un arbre à l'autre en se suspendant à un fil que le vent fait voltiger. D.

(2) L'Ourse retire ses pattes.

. . *Tibi jam brachia contrahit ardens*
Scorpius . . . VIRG. Géorg. 1, v. 34.

Une nouvelle étoile parut dans la constellation de Cassiopée en 1572.—Herschel. Description du ciel. *Trans. phil.* vol. 75, p. 266.

(3) Argo. C'est le nom du navire des Argonautes, sur lequel Jason alla en Colchide

avec les princes grecs, conquérir la toison d'or. On prétend que c'est le premier vaisseau qui ait navigué en pleine mer. Il avoit été construit des chênes de la forêt de Dodone, et rendoit des oracles. C'est pourquoi il étoit appelé *Fatidica rates*. Il fut transporté dans les cieux et placé dans l'hémisphère austral entre le grand Chien et le Centaure.

Appollonius de Rhodes et Valerius Flaccus ont chanté l'expédition de Jason.

(4) *Linum usitatissimum* L. *Pentandria Pentagynia*. Le Lin.

« Le Lin fut d'abord trouvé sur les bords du Nil. Isis inventa l'art de le filer et d'en faire de la toile. Avant ce tems les hommes étoient vêtus de peaux de bêtes.

» La fable d'Arachné est rappelée ici pour célébrer cette découverte. On suppose qu'on est parvenu à faire des toiles supérieures pour la finesse à la toile d'araignée, et que le Lin a fait négliger la laine ». D.

Darwin se trompe sur l'origine du Lin. Il n'est point prouvé que cette plante croisse naturellement en Egypte : elle y est peu cultivée. Il est à la vérité souvent question du Lin dans les ouvrages qui ont rapport aux Egyptiens. Les prêtres étoient obligés d'en faire leurs habillemens, d'où leur venoit le surnom de *Linigeri*. Les initiés aux mystères

d'Isis portoient aussi des habits de Lin. Mais Pline explique la nature de ce Lin, lorsqu'il dit que les habits de coton étoient très-recherchés par les prêtres Egyptiens. *Vestes* XYLINÆ *sacerdotibus gratissimæ. Vestes Xylinæ* étoit synonyme de *Vestes Byssinæ*, et c'est de ces étoffes que veulent parler les anciens écrivains lorsqu'ils font mention des *Otonia* que l'Inde importoit en Egypte. En effet, on ne trouve point de Lin dans l'Inde, comme l'a remarqué Osbeck dans son voyage, (T. 1., p. 283. Edit. anglaise).

Plutarque (*in Iside*), et Hérodote (liv. 21, c. 86), assurent que la religion des Egyptiens leur ordonnoit d'envelopper les cadavres dans des étoffes tissues avec le Byssus; et Forster a très-bien prouvé que le Byssus étoit notre coton. L'inspection des bandelettes que portent les momies, le démontre rigoureusement. Le célèbre Rouelle disoit, en 1750, dans les mémoires de l'Académie des sciences. « Toutes les toiles de momies que j'ai eu occasion d'examiner, sont de coton. Les morceaux de linge dont les oiseaux embaumés sont garnis sont aussi de coton ».

Voyez l'excellente dissertation de Jean Reinold Forster, publiée à Londres en 1776, intitulée : *Liber singularis de Bysso antiquorum.* On en trouve l'extrait dans le diction-

naire d'antiquités faisant partie de l'Encyclop. au mot *Byssus.* C'est de là que j'ai tiré cette note. T.

(5) *Gossypium* L. *Monadelphia Polyandria.* Le Coton.

Sur les bords de la Derwent, près de Matlock dans le Derbyshire, sir Richard Arkwright a fait construire une superbe machine pour filer le coton.

Je ne la décrirai point ici, parce qu'une telle description ne pourroit être entendue sans le secours des figures. Il suffit de dire que des femmes ayant séparé le coton des graines, toutes les autres préparations sont exécutées par la machine; et qu'on obtient par son seul secours un fil plus égal, plus fin et plus fort, qu'on ne pourroit le faire à la main.

La machine de sir Arkwright a été depuis peu imitée à Paris.

Le Coton appartient à la famille des Malvacées : il y en a plusieurs espèces, toutes originaires des pays chauds; les unes sont des arbrisseaux, les autres sont annuelles. La plus généralement cultivée en Sicile, à Malte, en Syrie, etc., est le Coton herbacé (*Gossypium herbaceum.* L.)

Le duvet du Coton est renfermé dans les capsules; il suffit, pour le rendre propre à

être filé, de le séparer des graines qu'il enveloppe ; tandis qu'on ne peut obtenir le fil du Chanvre, du Lin, de l'Ortie, du Murier à papier, qu'après avoir fait rouir ces plantes, et par une suite de travaux pénibles.

(6) CYPERUS PAPYRUS L. *Diandria Trigynia.*

Cette plante, si fameuse chez les anciens, sous le nom de *Papyrus*, croissoit sur les bords du Nil : elle a donné son nom au papier, parce que c'est avec elle qu'on fabriquoit le papier le plus estimé. Quoique l'époque où l'on a commencé d'en faire usage soit incertaine, elle est antérieure au tems d'Alexandre.

Pline, l. 13, c. 11 et 12, a décrit fort au long les procédés employés par les Egyptiens. « On sépare, dit-il, avec une aiguille, la tige du Papyrus en lames fort minces et aussi grandes qu'il est possible : on les étend sur une table. Sur ces premières bandes, on en étend d'autres en travers ; ce double rang forme la feuille, et on les joint en les humectant avec l'eau du Nil. Ces feuilles sont mises à la presse et ensuite séchées au soleil. Pour rendre le papier encore meilleur, on lui donne une nouvelle préparation, qui consiste à le laver, à l'enduire d'une couche de colle faite avec de la mie de pain bouillie dans

l'eau, à le remettre à la presse, à le polir, et à le battre sous le marteau. C'étoit à Rome qu'on perfectionnoit ainsi le papier venu d'Egypte; et il prenoit alors diverses dénominations, selon sa grandeur, sa finesse, son poli, sa blancheur, etc. La largeur de la feuille varioit. On en faisoit d'une coudée, mais il étoit imparfait. Le papier ordinaire des marchands étoit de six doigts; le plus beau en avoit treize ».

Les Egyptiens faisoient seuls le commerce du papier chez toutes les nations : comme le débit en étoit prodigieux, on en manqua quelquefois à Rome. Cela arriva du tems de Tibère, et causa une telle inquiétude, que le sénat fut obligé de nommer des commissaires pour en distribuer à chacun selon ses besoins, autant que la disette le permettoit; sans quoi il y auroit eu une sédition. *Alias in tumultu vita erat*. St.-Jérôme nous apprend que ce commerce étoit encore très-considérable au cinquième siècle.

Le gouvernement avoit mis sur le papier des droits qui le rendoient fort cher. Théodoric, roi d'Italie, en déchargea le public; et c'est sur cela que Cassiodore écrivit une lettre où il félicite toute la terre de l'abolition de l'impôt sur une matière si nécessaire au genre humain. Voy. Cass. L. 11, lett. 38.

On écrivoit sur le papier d'Egypte avec des

chaumes de roseau, de là vient le nom de *Calamus*, donné aux plumes à écrire. C'étoit encore le Nil qui fournissoit ces roseaux, qu'on préparoit à Memphis.

Le *Papyrus* n'est pas la seule matière dont les anciens aient fait usage pour l'écriture. On faisoit du papier avec l'écorce intérieure de certains arbres, tels que le Tilleul, l'Erable, le Murier, et sur-tout le Murier à papier, qu'on emploie encore au Japon. Cette écorce intérieure porte le nom de *Liber*, et c'est l'origine du mot livre. On s'étoit aussi servi des feuilles et de l'écorce de plusieurs plantes, et j'ai vu des manuscrits Indiens écrits sur des feuilles avec un poinçon : mais la supériorité du papier Egyptien le fit préférer à tous les autres. Les savans ne sont pas d'accord sur l'époque où l'on a cessé de s'en servir. Il paroît que le papier de coton, inventé selon le père Montfaucon à la fin du 10e. siècle, en fit insensiblement tomber l'usage; comme le papier de chiffon a fait tomber celui du papier de coton.

Le papier de chiffon, le seul dont on se serve aujourd'hui en Europe, ne fut point connu des anciens. On ne sait d'une manière certaine ni le tems, ni le lieu où il a été inventé. En 1762, M. Mierman ayant proposé un prix à celui qui présenteroit le plus ancien monument de cette sorte de papier, les savans

firent des recherches, et le recueil de leurs mémoires fut imprimé à la Haye en 1767. Il en résulte qu'on a fait usage du papier de chiffon en 1300. Il paroît que les Arabes ayant introduit en Espagne la fabrication du papier de coton, les Espagnols y substituérent le Lin, et firent du papier semblable au nôtre à la fin du 13e. siècle. Cet art passa d'abord en France et en Angleterre, et s'introduisit en Italie au milieu du 14e. siècle : ce papier est le seul dont on se soit servi depuis en Europe.

On a long-tems disputé sur la plante connue des anciens sous le nom de Papyrus, que Strabon indique dans l'Egypte et dans l'Inde. On a été jusqu'à la croire perdue. Mais les recherches des botanistes ont démontré que c'est une espèce de Souchet qui croît naturellement en Egypte, en Calabre et en Sicile, et que Linné a nommée *Cyperus Papyrus*. Les Romains n'avoient pas dit qu'elle croissoit au milieu de l'Italie, soit qu'ils ne la connussent pas, soit qu'ils ne sussent pas la préparer.

La découverte du papier est sans doute une de celles qui a le plus contribué à la civilisation, en établissant des relations entre les hommes des divers siècles et des divers pays, et en propageant les connoissances. Aussi Pline dit-il en parlant du Papyrus : *Quo usu*

maxime humanitas vitæ constat et memoria. On ne pouvoit faire des ouvrages considérables lorsqu'on se servoit de tablettes enduites de cire ou de feuilles d'arbre sans préparation. T.

Voyez, pour plus de détails, Pline, l. 13; deux savantes dissertations, l'une de B. de Montfaucon et l'autre de Caylus, insérées dans les *Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles lettres*, T. 6 et 26; et l'article Papier dans le *Dictionnaire des arts de l'Encyclopédie.*

(7) Avant l'invention de l'écriture, le genre humain ne pouvoit faire des progrès dans les arts, parce que les découvertes ne se transmettoient point à la postérité et ne passoient point d'un pays à l'autre. Pour obvier à cet inconvénient, on imagina cette loi de police encore en vigueur dans l'Indostan, qui oblige les enfans à faire le métier de leur père.

L'écriture hiéroglyphique fut en usage pour conserver la mémoire des grands événemens et des phénomènes de la nature; mais après l'invention des lettres elle fut négligée et l'on conserva seulement quelques caractères hiéroglyphiques en astronomie et en chimie, pour désigner les planètes et les métaux. D.

(8) L'alphabet grec étoit composé de vingt-quatre caractères, dont le premier se nommoit

Alpha et le dernier *Omega*. Il est dit dans l'Apocalypse, en parlant de J.C. : *Ego sum Alpha et Omega, primus et novissimus, principium et finis*. Je suis *Alpha* et *Omega*, le premier et le dernier, le commencement et la fin. C. 1, w. 8, et C. 22, w. 13.

(9) Environ 22 lettres, 10 chiffres, et 7 caractères de musique, représentent par leurs combinaisons nombreuses toutes nos sensations et toutes nos idées. L'alphabet de toutes les langues de l'Europe est dans un état d'imperfection ; il a plus de caractères qu'il n'en faut pour les articulations ou consonnes ; il en manque pour les voyelles. Il seroit à desirer qu'on pût le réformer. Cependant comme cet alphabet suffit à nos besoins, et que nous y sommes accoutumés, une pareille tentative seroit inutile. Il n'en est pas de même des Chinois. Ils ne savent point encore couper les mots en syllabes, ce qui les met dans la nécessité d'avoir presque autant de caractères que de mots, et fait de l'art d'écrire une étude qui occupe une grande partie de la vie. Il ne s'agit pas pour eux de changer leur alphabet, mais d'avoir un alphabet.

L'arithmétique décimale et les caractères numéraux dont nous nous servons, ont été, dit-on, inventés par les Arabes ; cependant ceux-ci les appellent caractères Indiens. Ils ne

se sont introduits en Europe qu'au 13e. siècle, et ce n'est qu'au 15e. que l'usage en est devenu général. On auroit pu employer tout autre système que le décimal, et Charles XII avoit eu dessein de lui substituer le système quaternaire. Chacun a ses avantages : mais celui que nous avons adopté paroît en avoir le plus, et a été indiqué par le nombre de nos doigts. Le mot chiffre vient du mot *cyfra*, qui est en latin le nom du signe qui fait valoir les autres et que nous nommons zéro.

L'invention des notes de musique est due à Guy d'Arezzo, qui vivoit au 11e. siècle. Il introduisit l'usage des portées, sur les lignes desquelles il marqua les notes en forme de points. Cette invention fut perfectionnée en 1330, par Jean Murin, à qui l'on doit les divers signes qui désignent la durée et la quantité, et que nous nommons blanches, rondes, noires, etc.

Les Latins et les Grecs notoient avec les lettres de l'alphabet, mais ils employoient un trop grand nombre de caractères.

(10) Mrss. Delany a imaginé un moyen de conserver les plantes avec tout l'éclat de leurs couleurs. Elle en a desséché ainsi 970 espèces, avec toutes les parties de la fructification. Elle commença cet ouvrage à l'âge de 74 ans, lorsque sa vue affoiblie ne lui per-

mettoit plus de se livrer à la peinture, dans laquelle elle excelloit; et elle continua jusqu'à 82 ans, époque à laquelle elle perdit entièrement la vue. Sa méthode consiste à développer toutes les parties de la plante, à les étendre sur un papier de même couleur, à découper ce papier avec soin, et à le coller sur un fonds noir. Cela produit un effet très-agréable et n'est pas sujet aux mêmes erreurs que le dessin. En 1788, Mrss. Delany, âgée de 89 ans, conservoit encore la force et les graces de son esprit.

Mrss. North exécute sur vélin un herbier semblable. D.

Cette méthode est à-peu-près la même que celle proposée et décrite par Haüi. (Mém. de l'Acad. des Sc. an. 1785.)

(11) Les fleurs de la Lapsane, du Nymphæa, du Souci et d'un grand nombre d'autres plantes s'épanouissent et se ferment à des heures fixes. C'est sur cette observation que Linné a établi son horloge de Flore. Il divise d'abord les fleurs en météoriques qui s'ouvrent et se ferment plutôt ou plus tard selon l'état de l'atmosphère : 2°. en tropiques qui s'ouvrent au commencement et se ferment à la fin du jour : 3°. en équinoctiales qui s'ouvrent et se ferment à une heure déterminée. Il donne ensuite des exemples de ces trois genres de

fleurs, et compte 46 espèces qui s'ouvrent à une heure fixe dans le climat d'Upsal. Voici quelques-unes de celles qui sont le plus communes en France :

Le Pissenlit (*Leontodon Taraxacum* L.) s'ouvre à cinq heures du matin, et se ferme à huit.

D'autres Léontodon s'ouvrent à la même heure, et se ferment à trois heures.

La Piloselle s'ouvre à huit heures, et se ferme à deux.

Le Laitron s'ouvre à sept heures, et se ferme à dix.

Le Salsifix s'ouvre à quatre heures, et se ferme à dix.

Le Souci-des-Champs s'ouvre à neuf heures, et se ferme à trois. (Voyez Philos. Bot. p. 273.) D.

L'Ornithogale, connu sous le nom de Dame-d'onze-heures, est ainsi nommé à cause de l'heure de son épanouissement.

J'ai observé des veilles très-différentes dans des plantes du même genre, qui ont d'ailleurs les plus grands rapports, comme plusieurs espèces de *Crepis* des environs de Paris. On ne doit point négliger d'indiquer les veilles des plantes dans la description des espèces.

Parmi les fleurs qui s'épanouissent à une heure fixe, plusieurs ne se rouvrent plus après s'être fermées, comme les Ketmies ;

d'autres, comme la plupart des composées, s'épanouissent de nouveau le lendemain.

Un grand nombre de fleurs ne s'ouvrent que la nuit. Voyez à ce sujet la note sur le Cierge.

Il y a des fleurs qui sont à la fois équinoctiales et météoriques, tel est le Souci d'Afrique (*Calendula Pluvialis* L.) Il s'ouvre constamment à sept heures, et reste ouvert jusqu'à quatre, si le tems doit être sec : s'il ne s'ouvre point, ou s'il se ferme avant son heure, on peut être sûr qu'il pleuvra dans la journée.

Le Laitron de Sibérie reste ouvert la nuit s'il doit faire beau le lendemain.

Les fleurs du Nymphæa se ferment et se plongent dans l'eau au coucher du soleil ; elles en sortent et s'épanouissent de nouveau lorsque cet astre reparoît sur l'horison. Selon plusieurs auteurs, c'est pour cela que les Egyptiens avoient consacré au Soleil le *Nymphæa Lotus*. On en voit fréquemment la fleur et le fruit sur les monumens égyptiens et indiens. La fleur fait partie de la coëffure d'Osyris. Horus ou le soleil est souvent représenté assis sur la fleur du Lotos. Les dieux indiens sont représentés de même. Je crois que c'est un emblême du monde sorti des eaux ; et cela me paroît très-bien prouvé dans l'ouvrage de d'Hancarville, qui a pour titre : *Recherches*

sur l'origine des arts de la Grèce, etc.

Pline avoit remarqué ce mouvement du Nymphæa. « On rapporte, dit-il, que dans l'Euphrate la fleur du Lotos se plonge le soir dans l'eau jusqu'à minuit, et si profondément qu'on ne peut l'atteindre avec la main : passé minuit, elle remonte peu-à-peu, de sorte qu'au soleil levant elle sort de l'eau, s'épanouit, et s'élève considérablement au dessus de la surface du fleuve ». (Pline, l. 13, c. 8). T.

(12) *Helleborus niger* L. *Polyandria Polyginia*. L'Hellébore noir, ou Rose de Noël.

Cette plante est très-remarquable en ce qu'elle fleurit peu de tems après le solstice d'hiver et avant la Perce-Neige. Sa fleur a la grandeur d'une Rose ; elle est d'un beau blanc lors de son épanouissement, et se teint ensuite d'une nuance de pourpre. Ses étamines sont nombreuses et entourées de nectaires en cornet. Après la fécondation les nectaires tombent, mais la corolle persiste et devient verte : Jussieu la regarde comme un calice. T.

(13) *Menispermum cocculus*. L. *Dioëcia Dodecandria.*

Cette plante croît dans l'Inde. La fleur femelle a deux styles et huit filamens sans anthères, que Linné nomme Eunuques. Le

fruit est connu dans le commerce sous le nom de Coque du Levant. On en fait une pâte qui sert d'appas pour les poissons. Elle les enivre tellement qu'ils se laissent prendre avec la plus grande facilité.

(14) Saint-Antoine de Padoue, né à Lisbonne en 1195, et mort à Padoue en 1231, est le patron du Portugal. Il est regardé comme le général des armées de ce royaume: son couvent reçoit les appointemens de cette dignité, et ceux qui commandent les troupes ne sont que ses lieutenans. On raconte que le peuple refusant de l'entendre, il alla prêcher aux poissons qui accoururent à sa voix. T.

(15) L'Asphodèle étoit consacré aux mânes, et l'on imaginoit qu'elles en faisoient leur nourriture. Au-delà de l'Acheron, dit Lucien, est une vaste prairie d'Asphodèle à travers de laquelle passe le fleuve d'oubli.

L'Amaranthe étoit de même consacré aux morts. Sa fleur ne se fanant point et conservant sa couleur après avoir été cueillie, on la regardoit comme un emblême de l'immortalité. De là son nom qui signifie, Fleur qui ne se flétrit pas; *Flos non marcescens.*

Je crois aussi que le port de cette plante, ses épis penchés, le vert lugubre et les taches noirâtres de ses feuilles, ainsi que la

teinte mélancolique de ses fleurs l'avoient fait choisir comme un signe de deuil, et employer dans les fêtes funèbres et autour des tombeaux. Il est un Amaranthe qu'on nomme Amaranthe Triste, et un autre qu'on nomme Mélancolique. T.

(16) *PAPAVER SOMNIFERUM* L. *Polyandria Monogynia*. Le Pavot des jardins.

C'est du Pavot des jardins qu'on retire l'Opium. On fait pour cela des incisions avec un canif sur les capsules avant leur maturité, et on recueille le suc laiteux qui s'en écoule. Les graines de Pavot ne participent point à la qualité narcotique du suc de la plante. On les mange bouillies dans l'eau en Orient et sur les côtes de Barbarie, et on en retire une huile connue sous le nom d'huile d'OEillet. T.

A petite dose l'Opium donne de la gaîté et des forces. A grande dose il produit l'ivresse, la fureur, la langueur, la stupeur, et enfin la mort. On rencontre quelquefois dans les rues de Constantinople des hommes ivres d'Opium, quoique le gouvernement réprime cet excès par les lois les plus sévères. La bisarrerie de leurs gestes, et l'état affreux dans lequel ils sont, ont été très-bien décrits dans les mémoires du baron de Tott.

Dans l'Inde les voyageurs font souvent de

longues routes sans se reposer, et sans autre nourriture qu'une petite boule de pâte préparée avec de l'Opium, et une plus grosse pour leur cheval. D.

(17) Crewe. Allusion aux beaux tableaux de Miss Emma Crewe, qui a dessiné le frontispice du Poëme de Darwin représentant Flore qui charge Cupidon des instrumens du jardinage.

(18) *Cistus Ladaniferus* L. *Polyandria Monogynia.*

Les pétales de cette belle fleur ne sont épanouis que pendant un très-petit nombre d'heures. Ils tombent vers midi. La plupart des Cistes sont dans le même cas. Le Ciste taché, dont les pétales jaunes sont marqués d'une jolie tache rouge, et qui est commun dans les terreins sablonneux des environs de Paris, s'épanouit au lever du soleil, et ses pétales ont disparu vers les huit heures du matin (*). On peut dans plusieurs Hélianthèmes observer facilement l'irritabilité des étamines. Si on les touche légèrement, elles s'écartent à l'instant du pistil.

Les fleurs de la Ketmie de Chine (*Hibis-*

(*) Dans ces fleurs les étamines sont nombreuses, et la fécondation s'opère promptement.

cus Sinensis L.) ne durent qu'un jour dans leur pays natal. Elles sont blanches au moment de leur épanouissement, d'un beau rouge à midi, et d'un pourpre violet le soir. D'autres Ketmies, et quelques plantes analogues présentent le même phénomène.

La Résine du Ciste est recueillie dans l'Orient par un singulier procédé. On attache à un bâton de longues courroies, et vers midi on promène ces courroies sur la cîme des buissons de Ciste ; la poussière des anthères s'y attache, et on la recueille avec soin (*).

Cela ressemble à la manière dont les abeilles ramassent avec les brosses de leurs pattes la poussière des étamines dont elles font la cire.

(19) On attribue à Pan l'invention de la game musicale, et c'est pour cela qu'on le représente avec la flûte à sept tuyaux.

(20) Loxa est une petite ville fondée par Mercadillo, l'un des compagnons de Gonzale Pizarre, en 1546, sur la rivière de Catamayo, dans la province de Quito. Son sol est élevé d'environ 800 toises au dessus du niveau de la mer, et le climat y est doux quoique fort chaud.

C'est sur la montagne de Cajanuma, à deux

(*) Ce procédé étoit en usage dans l'antiquité. Pline en parle liv. 12, c. 17.

lieues au sud de Loxa, qu'on recueille le Quinquina le plus renommé; et au commencement du siècle les marchands se munissoient d'un certificat, que celui qu'ils apportoient avoit été acheté à Cajanuma.

L'arbre du Quinquina ne se trouve point dans les plaines; il se distingue de loin, son sommet s'élevant au dessus des arbres dont il est entouré. En vieillissant il devient plus gros que le corps d'un homme. Mais comme on a fait périr les plus beaux arbres en les dépouillant de leur écorce, on n'en voit presque plus aux environs de Loxa; leur grosseur est à-peu-près celle du bras, et leur hauteur de 12 à 15 pieds (4 à 5 mètres).

Cet arbre appartient à la famille des Rubiacées : il a une corolle d'une seule pièce en entonnoir, à cinq divisions; cinq étamines; un pistil. L'ovaire qui est infère devient une capsule à deux loges, remplie de semences bordées d'une membrane. Les feuilles sont opposées, à-peu-près de la forme de celles du Pommier, mais plus aiguës; vertes en dessus, un peu cotonneuses en dessous, et marquées de nervures parallèles. Entre les feuilles sont placées deux stipules. Les fleurs viennent en bouquets au sommet des rameaux; elles sont velues en leur bord et d'un bleu cendré. Le fruit est à-peu-près de la grosseur d'une Olive : quand il est mûr il s'ouvre en

deux demi-coques séparées par une cloison, et les graines sont emportées par les vents. Son écorce qui est d'un brun rougeâtre, est la seule partie dont on fasse usage.

Le Quinquina étoit connu des Péruviens, avant de l'être des Espagnols ; ils s'en servoient en faisant infuser dans l'eau l'écorce broyée, et buvant la liqueur sans le marc.

Selon une ancienne tradition, ils devoient cette découverte au hasard. Pendant une fièvre épidémique qui ravageoit le pays, quelques arbres de Quinquina abattus sur le bord d'un petit étang ayant séjourné dans l'eau, et lui ayant communiqué leur amertume, les malades qui burent de cette eau se trouvèrent guéris ; ce qui fit connoître la vertu spécifique de l'écorce de cet arbre. Cette opinion adoptée par Geoffroy (*Matière médic.* Introduct., c. 5) sert de base à la fiction de Darwin.

Quoique les Espagnols de Loxa connussent la vertu du Quinquina, elle fut long-tems ignorée du reste du monde. Ce fut en 1638 qu'elle acquit de la célébrité, par la guérison de la comtesse de Chinchon, vice-reine du Pérou, attaquée d'une fièvre tierce. Cette dame ayant distribué du Quinquina à ceux qui en avoient besoin, il fut d'abord connu sous le nom de *Poudre de la Comtesse* : peu de tems après elle chargea de ce soin les

Jésuites

Jésuites de Lima, qui en envoyèrent à Rome au cardinal de Lugo, et ensuite à l'apothicairerie du collège romain. Il prit alors les noms de *Poudre des Jésuites*, et de *Poudre du Cardinal*.

En 1640, le comte et la comtesse de Chinchon étant retournés en Espagne, leur médecin Jean de Véga le vendit à Séville à cent réaux (40 francs) la livre. Sa réputation s'étant accrue, on en fit venir en si grande quantité que les arbres devinrent rares, et que les habitans de Loxa mêlèrent d'autres écorces dans les envois qu'ils faisoient à Panama. Le Quinquina se discrédita et tomba à une demi-piastre la livre, tandis qu'on le payoit auparavant six piastres à Panama, et douze à Séville. (La piastre vaut 8 réaux, ou 5 francs).

Le gouvernement espagnol fit des lois pour empêcher la fraude. Mais ce qui y remédia ce furent les recherches des botanistes, qui découvrirent le Quinquina à Ayavaca, distante de Loxa de 30 lieues, et sur les montagnes de Jaën qui en sont à 60 lieues.

Le cardinal de Lugo apporta le Quinquina en France en 1650 : son prix considérable, et le défaut de connoissances sur la manière d'en faire usage le firent bientôt négliger. Le chevalier anglais Talbot le remit en vogue en 1680, par les guérisons

qu'il fit à la cour, et Louis XIV acheta de lui le secret de sa préparation.

On fit usage du Quinquina pendant un siècle, sans avoir des notions exactes sur l'arbre qui le produisoit. Ce ne fut qu'en 1738, que M. de la Condamine, qui l'avoit observé au Pérou, en donna la description et la figure dans les mémoires de l'Académie des sciences; et ce fut d'après cette description que Linné en exposa le caractère.

Le Quinquina une fois bien connu, les botanistes purent le chercher ailleurs que dans la province de Quito. Les plantes ainsi que les animaux habitent un climat qui leur est propre, et se trouvent toujours à une distance déterminée de l'équateur, et à une certaine élévation au dessus du niveau de la mer. Cette zône n'a pas pour toutes la même étendue. Il en est qui comme le bled peuvent supporter des températures très-variées, d'autres exigent un degré de froid ou de chaud très-circonscrit. Le Quinquina n'ayant été trouvé dans l'hémisphère austral que vers le quatrième degré de latitude, on imagina de le chercher au même degré dans l'autre hémisphère. Cette recherche eut le succès que l'analogie faisoit espérer. On le découvrit au royaume de Santa-Fé, vers 1776(*):

(*) Un examen plus attentif a prouvé que le Quin-

on examina sa vertu, et elle fut trouvée au moins égale à celle du Quinquina du Pérou. Cette découverte, en multipliant cette écorce précieuse, rendit son transport plus prompt et plus facile, par le moyen d'une rivière dont l'embouchure est voisine du port de Carthagène.

La connoissance exacte des caractères botaniques du Quinquina devoit engager à faire encore d'autres recherches. Les plantes du même genre ont ordinairement des propriétés analogues, et se rapprochent d'autant plus par leurs vertus qu'elles ont plus de ressemblance par leurs caractères extérieurs. D'après ce principe il étoit intéressant de savoir s'il n'existoit pas d'autres espèces de Quinquina. Les voyages des botanistes n'ont pas été infructueux : outre le Quinquina rouge et le Quinquina blanc décrits par la Condamine. et celui de Santa-Fé, ils en ont trouvé différentes espèces dans les Antilles, et une dans les îles de la mer du Sud.

En 1792, M. Vahl, professeur de botanique à Copenhague, a publié en danois une dissertation sur ce genre. Réunissant toutes les connoissances acquises, et y joignant ses propres observations, il en a décrit et des-

---

quina de Santa-Fé étoit une espèce différente ; c'est le *Cinchona Macrocarpa. Vahl.*

siné, avec une exactitude admirable, neuf espèces, dont trois étoient absolument inconnues. M. Lambert, en la traduisant en anglais en 1797, a ajouté deux espèces, l'une de la Guiane, l'autre de Saint-Domingue. Cette dernière, qui est épineuse, semble par son port s'écarter un peu du genre. Ainsi nous connoissons parfaitement aujourd'hui dix ou onze espèces de Quinquina. Quelques-unes, sur lesquelles on a fait des expériences, ont présenté exactement les mêmes propriétés que le Quinquina de Loxa. L'analogie fait présumer qu'il en sera de même des autres.

L'écorce de Quinquina perd sa vertu lorsqu'elle est gardée trop long-tems; et c'est peut-être par cette raison qu'on n'en obtient pas toujours l'effet qu'on en attendoit. L'extrait se conservant sans altération, son usage est préférable, lorsqu'on peut s'en procurer qui ait été préparé dans le pays.

Le nom de *Quinquina* est américain, et l'on ignore son étymologie. Cette écorce n'est co nue au Pérou que sous la dénomination de *Corteza* ou *Cascara de Loxa*, ou plus ordinairement *Cascarilla*, qui signifient écorce, petite écorce. Mais il y a un autre arbre célèbre appelé dans l'Amérique méridionale *Quina-Quina*, dont l'écorce passoit aussi pour un excellent fébrifuge, parmi les naturels et parmi les Espagnols. Avant la dé-

couverte de l'arbre de Loxa, celle-ci étoit seule employée, et les Jésuites de la Paz ou Chuquiabo étoient dans l'usage d'en envoyer à Rome, où elle se distribuoit sous son vrai nom de *Quina-Quina*, pour la guérison des fièvres intermittentes. L'écorce de Loxa ayant passé en Europe par la même voie, le nouveau fébrifuge fut confondu avec l'ancien, et en prit le nom, en en faisant perdre l'usage. Le nom de *Cascarilla* fut cependant employé à Loxa pour les distinguer. Cette confusion de noms a été cause que plusieurs auteurs ont confondu les deux arbres. Pour éviter toute équivoque, Linné a donné à l'arbre de Loxa le nom de *Cinchona*, du nom de la comtessse de Chinchon, qui le fit connoître en Espagne.

Le *Quina-Quina* du Pérou est un arbre de la famille des Légumineuses, à fleurs papilionacées, à feuilles ailées. Son écorce est amère. On en retire par incision une Résine qui sert pour les parfums. Cette Résine recouvre aussi les graines, appelées par les Espagnols *Pepitas de Quina*. Jacquin a donné aux arbres de ce genre le nom de *Myrospermum*, qui signifie semence parfumée. (Voyez les *Mémoires de l'Acad. des sciences* 1738; *ceux de la Société de Médecine* 1779, et la *Dissertation de M. Vahl.*) T.

(21) *Digitalis purpurea* L. *Didynamia Angiospermia.* La Digitale.

Cette plante croît naturellement aux environs de Paris sur le bord des haies. Sa tige haute d'un mètre est terminée par un bel épi de fleurs, qui ont à-peu-près la forme et la grandeur d'un dés à coudre, de couleur pourpre, et semées de taches irisées semblables à des yeux d'oiseau. T.

L'effet de cette plante dans l'hydropisie anasarque est vraiment merveilleux. Elle réussit quelquefois dans l'hydropisie ascyte compliquée avec l'anasarque. Voici la manière d'en faire usage.

Prenez quatre onces de feuilles fraîches de Digitale pourpre (on peut s'en procurer dans toutes les saisons), faites les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la réduction de 12 onces. Passez la liqueur, et ajoutez-y, pendant qu'elle est encore chaude, trois onces d'esprit de vin rectifié.

L'administration de ce remède exige quelques précautions : à trop forte dose il guérit plus promptement, mais il produit une fatigue et un affoiblissement excessif.

Il faut donner au malade une grande cueillerée ou une demi-once de cette décoction deux fois par jour. On peut en donner jusqu'à quatre cueillerées ou deux onces aux personnes d'un tempérament très-robuste,

en mettant deux heures d'intervalle entre chaque cueillerée. On s'arrête à la troisième si le malade en est fatigué.

La guérison est ordinairement l'affaire de peu de jours.

On peut voir la théorie des effets de ce remède, et le détail de plusieurs guérisons dans un ouvrage anglais de Darwin, intitulé : *Experiments on mucilaginous and purulent matter*. Londres 1780, chez Cadell. D.

On trouve en France plusieurs autres espèces de Digitale, toutes remarquables par la beauté de leurs fleurs. On en cultive quelques-unes pour l'ornement des parterres. On pourroit essayer si elles ont la même vertu. Les anciens regardoient la Digitale comme évacuante et vulnéraire. Elle est connue encore sous les noms de Doigtier, et de Gand de Notre-Dame. T.

(22) En 1720 et 1721, la peste fit des ravages affreux à Marseille, où elle emporta 50,000 personnes. Lorsqu'elle se déclara, Henri-Francois-Xavier de Belsunce, évêque de cette ville, étoit à Paris. Il partit à l'instant pour se réunir à son clergé et se dévouer à ses malades : il remplit les devoirs de son ministère avec un zèle admirable qui ne se ralentit point, visitant les pestiférés, les consolant, les soignant lui-même, et leur admi-

nistrant les secours de la religion. Quoique continuellement exposé à la contagion, il n'en fut point atteint, et quelques années après il refusa de quitter son évêché pour celui de Laon, second duché-pairie du royaume.

Louis d'Aquin, évêque de Fréjus, tint une conduite semblable dans la même circonstance. (Voyez l'histoire de la ville de Fréjus. Paris, 1729). T.

Sir Jonh Lawrence étoit maire de Londres pendant la peste qui désola cette capitale en 1665. Cet homme respectable continua d'exercer toutes les fonctions de sa charge; il rendit la justice, fit des réglemens pour arrêter les progrès de la contagion, et les fit exécuter avec fermeté.

Le lendemain du jour où il fut décidé que la maladie étoit véritablement la peste, plus de 40,000 domestiques furent renvoyés des maisons dans lesquelles ils servoient. Ils étoient exposés à périr de faim dans les rues, personne ne vouloit les recevoir, et les villages voisins s'étoient armés pour les repousser. Lawrence trouva le moyen de les secourir tous, ainsi que les pauvres attaqués de la peste. Il employa à cela toute sa fortune, en attendant qu'on eût pu se procurer des secours extraordinaires par des contributions levées sur l'Angleterre. (Voyez le journal de la peste de Londres. *Journal*

Of the plague-year. Printed for E. Nutt. 1722.) D.

Aux noms chéris dont notre poëte a voulu consacrer la mémoire, je me plais à joindre celui de Rotrou, l'auteur de Venceslas. Ce grandhomme, encore plus recommandable par ses vertus que par son génie, étoit lieutenant particulier au bailliage de Dreux. Une épidémie affreuse ravageant cette ville, il se refusa constamment aux instances de ses amis qui l'engageoient à s'éloigner du danger. Il crut devoir exposer sa vie pour secourir les malheureux, et mourut victime de son zèle à l'âge de 41 ans, en 1650.

Qu'il me soit permis enfin, de rappeler à mes lecteurs le trait si connu de la vie d'Hippocrate. On y verra en même-tems avec quelle dignité, avec quelle magnificence, les Athéniens savoient récompenser les grandes actions. L'an 531 avant Jesus-Christ, la peste se répandit dans la Perse, la Syrie, l'Egypte et la Grèce. Elle y fit des ravages épouvantables, comme on peut le voir par la description de Thucidide, imitée ensuite par Lucrèce. Artaxercès envoya des ambassadeurs à Hippocrate pour l'inviter à venir dans ses états ; ce grand homme se refusa à toutes les offres, à toutes les sollicitations. Mais dès qu'il fut averti que la peste avoit pénétré dans Athènes, il s'y rendit, et ne sortit

point de la ville qu'elle n'eût cessé : il se consacra entièrement au service des malades, et envoya dans le pays plusieurs de ses élèves.

Les Athéniens lui témoignèrent leur reconnoissance, en statuant par un décret qu'il seroit initié aux grands mystères, comme l'avoit été Hercule, qu'on lui donneroit une couronne d'or, qu'il seroit nourri au Pritanée, et que les enfans de Cos sa patrie, pourroient être élevés à Athènes comme s'ils y étoient nés. T.

(23) Jean Howard nâquit à Enfield en 1727. Héritier d'une fortune considérable, il annonça d'abord des goûts simples, et une ardente passion pour la bienfaisance. Ayant épousé une femme dont les inclinations répondoient aux siennes, il vécut avec elle dans ses terres, et employa ses revenus à fonder des écoles publiques pour les deux sexes, à établir les bonnes mœurs, et à soulager les pauvres. Il fit bâtir dans ses domaines un grand nombre de petites chaumières assez propres, joignit à chacune une portion de terre, et les donna en propriété à des familles infortunées, sous la seule condition qu'elles cesseroient d'en jouir, si leur conduite n'étoit pas sans reproche. En 1765 il perdit sa femme, et le chagrin que cette perte lui causa, ne put être adouci que par le projet qu'il forma

dès-lors de consacrer sa vie à rendre des services importans à l'humanité.

En 1773, il fut nommé Shérif du comté de Bedford : il entra alors dans cette carrière publique, où ses travaux le rendirent l'objet de la curiosité et de l'admiration de l'Europe. L'inspection des prisons étoit un des devoirs de sa place ; il s'y livra tout entier, et ses recherches l'ayant conduit à examiner celles de la Grande-Bretagne, il recueillit des instructions qu'il communiqua à la chambre des communes en 1774, et qui produisirent deux bills pour la réforme des abus qu'il avoit dénoncés.

Il résolut alors de publier l'état des prisons anglaises. Mais se proposant d'indiquer le remède en faisant connoître le mal, il crut nécessaire d'examiner et de comparer ce qui se pratiquoit dans les autres pays de l'Europe : en conséquence, il visita en 1775 et 1776, la France, la Flandre, la Hollande, l'Allemagne et la Suisse, et revit ensuite plus attentivement, l'Irlande, l'Ecosse et l'Angleterre. N'épargnant ni soins ni dépenses, il se procura les plans de toutes les prisons, et tous les détails possibles sur leur régime, et publia en 1777 son ouvrage sous le titre d'*Etat des prisons de la Grande-Bretagne* : il le dédia à la chambre des communes, en reconnoissance de l'honneur qu'elle lui avoit

fait de s'occuper de cet objet d'après ses vues.

La sensation que fit cet ouvrage, et les réformes qu'il produisit engagèrent Howard à pousser plus loin ses recherches, et à les étendre sur un objet encore plus important, les hôpitaux. Il partit en 1778, et retourna en Hollande, à Berlin, à Vienne, d'où il se rendit en Italie par Venise: de Naples il revint par la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et la France, et examina avec une nouvelle exactitude tous les pays qu'il avoit déjà vus. Comme il connoissoit alors parfaitement son sujet, et les moyens de se procurer des renseignemens, ses recherches furent plus faciles et plus utiles. Il en publia le fruit dans un *appendix à l'état des prisons*, en 1780.

Croyant que de nouveaux voyages pourroient lui fournir des moyens plus étendus de soulager l'humanité, il partit en 1781 pour aller voir les capitales du Dannemarck, de la Suède, de la Russie et de la Pologne. Il paroît par les lettres qu'il écrivit de Moscow, qu'il eut beaucoup à souffrir du climat. Mais rien ne ralentit son zèle. En 1783, il alla en Espagne et en Portugal, et pénétra le secret des prisons de l'inquisition comme celui de toutes les prisons d'état. A son retour il s'occupa à rédiger les obser-

vations qu'il avoit accumulées, et les publia en 1784. Il avoit observé les maladies contagieuses qui se répandent quelquefois dans les hôpitaux, et les moyens qu'on prend pour en arrêter les progrès. Il crut qu'un voyage, entrepris pour voir les principaux lazarets et les pays souvent ravagés par la peste, pourroit lui fournir de grandes lumières, et il forma le projet d'aller se plonger au milieu des dangers, pour mieux connoître les barrières qu'on pouvoit leur opposer. Il se rendit à Gênes en 1785, et de là à Naples, en Sicile, aux îles de Malte et de Zante. Il alla ensuite à Constantinople et à Smyrne. La peste exerçoit alors ses ravages dans cette ville; il voulut l'observer de près, et vit plusieurs personnes mourir auprès de lui. De Smyrne il alla à Venise par mer, afin de connoître par lui-même la manière dont on y faisoit la quarantaine, lorsqu'on venoit d'un pays en proie à la contagion : pendant son voyage il fut attaqué par un corsaire de Tunis ; mais il dirigea le combat, et son courage le sauva. En 1786, il quitta le lazaret de Venise, où sa santé avoit beaucoup souffert, et se rendit à Vienne. L'empereur Joseph II le reçut avec distinction, et eut un long entretien avec lui. Il arriva en Angleterre en 1787. Pendant son absence on avoit fait une souscrip-

tion de 1500 livres sterling, pour lui élever une statue : cela lui causa beaucoup de chagrin, et il obtint à force d'instances qu'on ne lui rendroit point un honneur qui le forceroit à s'exiler de sa patrie. En 1789, il publia son grand ouvrage sur les hôpitaux, sur les lazarets et sur la peste. Ce travail fini, il partit pour aller visiter de nouveau la Russie et la Turquie, se proposant d'étendre ses observations en Asie et en Egypte. Il traversa l'Allemagne et la Prusse, se rendit à Pétersbourg et de là à Moscow. Par-tout il trouva des réformes opérées d'après ses vues, et ce prix le dédommagea de ses fatigues.

La guerre étoit alors allumée entre les Turcs et les Russes : il voulut voir les hôpitaux militaires, et traversant les déserts qui bordent la mer Noire, il se rendit à Cherson. Ce fut dans cette ville qu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 20 janvier 1790.

Un ardent amour pour l'humanité, une activité sans bornes, une fermeté inébranlable, une énergie qui se déployoit à l'aspect de l'oppression, formoient les traits caractéristiques d'Howard. Ses mœurs étoient simples ; sa sobriété le mettoit au dessus de tous les besoins : son zèle et sa persévérance lui faisoient surmonter tous les obstacles.

Son goût le portoit à demeurer ignoré, et il ne se faisoit jamais connoître, à moins que cela ne fût nécessaire pour se procurer des instructions, qu'on n'osoit refuser au respect que son nom inspiroit. Il ne vivoit que de végétaux et de lait; il se trouvoit bien par-tout, et n'avoit d'heure réglée ni pour ses repas, ni pour son sommeil. Son luxe se bornoit à une excessive propreté. Il ne perdoit jamais un moment, et ne calculoit point la dépense, lorsqu'elle pouvoit lui faire gagner un tems précieux ou lui procurer quelque instruction. Il voyageoit jour et nuit, ne s'arrêtant que dans les lieux où il avoit des observations à faire, s'occupant sans cesse de son objet, et fuyant tous les plaisirs et même toutes les connoissances qui auroient pu l'en distraire.

Il étoit naturellement froid, et sa conversation n'annonçoit aucun enthousiasme. Le desir du bien l'animoit toujours également; il marchoit à son but d'un pas ferme et soutenu, et bravoit également la puissance et les dangers, pour dire des vérités hardies, et défendre la cause des opprimés; il sembloit que le ciel l'eût appelé à soulager les maux de l'humanité, et que tous les instans de sa vie fussent destinés à remplir des devoirs.

Le parlement d'Angleterre a payé à Howard un juste tribut d'applaudissemens; ses

compatriotes se sont empressés d'honorer sa mémoire ; la poésie et l'éloquence ont célébré ses travaux et ses vertus, et M. Burke l'a loué dans un discours public avec l'enthousiasme du génie : mais que sont les éloges auprès de cette satisfaction intérieure dont a joui celui qui a consacré sa vie entière à faire le bien ! La récompense de tant d'actions vertueuses est au dessus de la gloire dont les hommes sont les distributeurs, et ce n'est qu'en se transportant au-delà du cercle étroit de notre existence passagère qu'on peut en appercevoir le prix immortel. (Voyez la vie d'Howard, traduite de l'anglais d'Aikin. Elle se trouve à Paris, à l'imprimerie de la Décade philosophique, rue Thérèse). T.

FIN DES NOTES DU CHANT II.

NOTES
DU CHANT TROISIÈME.

(1) *Circea Lutetiana* L. *Diandria Monogynia.* La Circée.

Cette plante est célèbre dans les évocations magiques, comme l'indique son nom. Elle croît sur les débris des tombeaux, dans les ruines de l'église de Sleaford en Lincolnshire.

Plusieurs autres plantes ont été employées à des cérémonies superstitieuses : ainsi le Gui fut célèbre chez les Druides.

On raconte que la racine de Mandragore poussoit un cri lorsqu'on l'arrachoit, et que celui qui l'avoit arrachée périssoit bientôt. Quand on vouloit se la procurer, on la découvroit en bêchant la terre ; on passoit à l'entour une corde attachée à un chien, qui portoit seul la peine de cette action impie. D.

J'observerai ici que la *Circea* de Linné n'est point la plante que les anciens auteurs connoissoient sous ce nom. Celle-ci étoit la Mandragore, ou quelque plante analogue, dont les fruits vénéneux et narcotiques causent un délire fort extraordinaire. En transportant à la nôtre le nom de Circée, on a mis sur

son compte les fables imaginées sur l'ancienne. C'est un exemple des erreurs qui résultent de la confusion des noms.

Il me paroît étonnant que la Circée croisse sur des ruines. C'est une jolie plante, dont les fleurs en épi ont deux folioles au calice, deux pétales rose veinés de pourpre, deux étamines, un pistil, et des fruits inféres, hérissés et rabattus sur la tige. On la trouve dans les lieux humides et ombragés : on ne lui connoît aucune vertu particulière, non plus qu'à une autre espèce plus petite qui croît sur les Alpes.

Le conte sur les racines de Mandragore est tiré de Joseph, qui rapporte qu'on se procuroit de cette manière la racine de la plante Bara, dont l'odeur chassoit les démons du corps de ceux qui en étoient possédés. Jos. Guerre des Juifs, l. 7, c. 23.

Dans les auteurs anciens, et sur-tout dans les poëtes, il est souvent parlé de plantes employées dans les évocations et les cérémonies magiques ; d'autres dont on faisoit des filtres ; d'autres enfin qui opéroient toute sorte de merveilles. Plusieurs de ces plantes sont inconnues aujourd'hui, parce que ceux qui en ont fait mention ne les ont pas décrites, et que leur nom a passé à d'autres. La Sauge, le Vératrum ou Hellébore, le Genévrier, le Buis, la Pivoine faisoient fuir

les démons : le Tæda, l'Adiante, la Ruë, le Moly dont parle Homère, détruisoient les enchantemens : l'Absynthe, le Ricin, favorisoient les apparitions des divinités : l'Asphodèle étoit employé pour l'évocation des mânes, qui s'en nourrissoient : le Laurier, l'Halicacabum étoient en usage pour les divinations ; l'Olive, la Mandragore, l'Anacampseros, etc. pour composer des filtres amoureux : on en citoit même qui pouvoient ressusciter les morts. T.

(2) *Prunus Laurocerasus*. L. *Icosandria Monogynia*. Le Laurier-Cerise.

On suppose que la Pythie buvoit une infusion des feuilles du Laurier-Cerise avant de rendre ses oracles. L'état de délire de la Pythie est décrit par Virgile. Enéid. L. 6.

« L'eau distillée des feuilles de Laurier-Cerise est peut-être le poison le plus terrible qu'on connoisse parmi les plantes qui croissent en Europe. J'ai vu un gros chien, qui en avoit bu deux cueillerées, périr en 10 minutes. A plus petite dose elle enivre. Cela me fait présumer qu'elle agit à-peu-près comme l'opium. Les distillateurs en font usage pour mêler dans quelques ratafiats, ce qui a été funeste à plusieurs personnes. L'eau distillée des Cerises noires est presque aussi vénéneuse. Il est probable que les noyaux

d'Abricot, les feuilles de Pêcher, et en général les substances végétales qui ont l'odeur et le goût des noyaux amers sont également dangereuses ». D.

On met souvent des feuilles de Laurier-Cerise dans le laitage pour lui donner un goût d'amande; cela est sans danger lorsqu'on en met en petite quantité; par exemple une feuille sur une pinte de liquide; mais il est essentiel d'être prévenu qu'à plus grande dose cela peut faire beaucoup du mal.

Le Laurier-Cerise est originaire de Trébizonde, d'où il fut apporté en Europe, en 1579; on le cultive pour l'ornement des jardins; il est du genre des Cerisiers; ses fleurs sont en épi; ses fruits ne sont pas bons à manger; il ne s'élève pas bien haut, mais de tous les arbres qui ne perdent point leurs feuilles dans nos climats, c'est celui dont la verdure est la plus agréable. T.

(3) On donne le nom de Cauchemar à une incommodité très-fatigante dont quelques personnes sont attaquées pendant le sommeil; il leur semble alors qu'un poids énorme pèse sur leur poitrine et les empêche de respirer; elles ont l'imagination frappée d'un spectre qui les étouffe; elles croient faire des efforts inutiles pour fuir et s'en débarrasser. C'est cet état pénible que notre poëte décrit si bien.

Il fait allusion à une gravure anglaise très-connue, au bas de laquelle est écrit, *The Nightmare*, Le Cauchemar.

Les Grecs attribuoient cette incommodité à des démons nommés Hiphialtes ou Epialtes, que les Latins nommèrent Incubes. Raoul de Presles, qui vivoit en 1360, dans son commentaire sur la cité de Dieu de St. Augustin, parle des diables Epialtes, que l'on nomme Appesarts. Ce mot répond au terme italien *il Pesarvolo*, et à notre Cauchemar.

La vraie cause de cette maladie est dans la plénitude de l'estomac qui s'opposant au mouvement du diaphragme, et à la dilatation de la poitrine, rend la respiration difficile, gêne la circulation, et porte de l'embarras et de l'irritation dans le cerveau T.

(4) Le sommeil consiste dans la cessation de la puissance de la volonté, tant sur nos idées que sur nos mouvemens.

A la vérité plusieurs mouvemens musculaires s'exécutent pendant le sommeil : nous avons encore des idées, nous éprouvons même des passions ; mais la volonté ne les dirige pas. Nos organes ne reçoivent plus l'impression des objets extérieurs, et tous les songes sont produits par une irritation intérieure. D.

(5) *Ficus Indica* L. *Polygamia*. Le Figuier des Indes.

Ce grand arbre croît dans les Indes orientales, et sa manière de se propager le rend un des plus singuliers que l'on connoisse. Du sommet de ses rameaux pendent des filamens semblables à des cordes qui atteignent la terre, s'y enracinent et se reproduisent; ensorte qu'un seul arbre se multipliant ainsi de tous côtés, offre une cîme d'une étendue prodigieuse, portée sur un grand nombre de troncs de diverses grosseurs, comme la voûte d'un vaste édifice soutenue sur des colonnes. Ses feuilles sont alternes, ovales, pointues, entières, lisses, d'un beau vert. Ses fruits sont globuleux et d'un goût fade.

Cet arbre est le Figuier des Indes des anciens. Il a été fort bien décrit par Théophraste, l. 4, c. 5; et par Pline, l. 12, c. 5; et depuis par un grand nombre d'auteurs. Rhéedi en a donné la figure dans l'*Hortus Malabaricus*, tome 3, p. 73, tab. 57, sous le nom indien de *Katou-Alou*. Il y a d'autres Figuiers qui se propagent de la même manière. (Voyez l'article Figuier dans le Dictionnaire de Botanique de l'Encyclopédie.) T.

(6) Près du village de Wetton, qui est voisin d'Ashburn dans le Derbyshire, il y a

vers le milieu de la montagne une caverne spacieuse qu'on nomme encore la Maison de Thor. Au dessous est une vaste et romantique prairie, où les rivières de Hamps et de Manifold, s'enfoncent dans la terre pour en sortir, environ trois milles plus bas, dans les jardins d'Ilam appartenans à sir Jean Port, et se rendre ensemble dans la Dove. Dans le lieu où ces rivières reparoissent, on voit des empreintes de poissons sur des Jaspes renfermés dans des bancs de pierre calcaire. Aux environs on trouve des cristaux spathiques, des coquilles agatisées, des madrépores convertis en marbre, des mines de plomb, de cuivre et de zinc, et plusieurs lits de cailloux et de lave.

Les précipices escarpés de plusieurs vallées ; les gouffres et les bassins creusés sur sur les montagnes, et qui paroissent des cratères ; les rochers énormes et isolés, qui ne peuvent avoir été transportés que par une explosion violente ; les grandes masses de lave ; tout démontre que dans des tems reculés, ce pays à été bouleversé par les secousses d'un volcan. C'est sans doute à cette époque qu'ont été formés les canaux souterrains des rivières. La mer se précipitant sur le fourneau du volcan, les eaux réduites en vapeurs soulevèrent des rochers, qui ne pouvant se réunir, laissèrent au dessous d'eux

de longues cavités. Les cavernes de Catleston et de Buxton dans le Derbyshire, et celle qui est connue sous le nom de la maison de Thor, paroissent avoir la même origine. (Voyez la *Théorie de la terre* de M. Withehurt et du docteur Hutton).

On dit que les Druides offroient à leur dieu Thor, des victimes humaines enfermées dans des idoles d'Osier. C'est du nom de cette divinité que les peuples du nord ont nommé Thursday le jour que nous appellons mardi. D.

(7) *Impatiens noli-tangere* L. *Syngenesia Monogamia*. La Balsamine des bois.

Les capsules sont à une loge et à cinq divisions. Lors de la maturité chacune des divisions se roule sur elle-même au plus leger attouchement, et jette au loin les graines par son élasticité.

La nature a conformé les capsules de plusieurs plantes de manière à favoriser la dispersion des graines. Celles du Géranium sont terminées par un long appendice, qui se roulant en spirale par la sécheresse, et se déroulant par l'humidité, laisse échapper les semences lorsque la terre est disposée à les recevoir.

La Folle-Avoine porte sur le dos une longue arète,

arète, qui se tordant et se détordant avec force, la fait avancer sur la terre. Le jeu hygrométrique des épillets de cette Avoine est tout-à-fait curieux, lorsqu'on les pose sur une table après les avoir humectés. L'arète en se desséchant tourne avec assez de force pour les faire sauter à plusieurs décimètres.

Les bales de l'Orge et du Froment sont garnies de petites pointes, qui tournées d'un même côté comme les dents d'une scie, poussent l'épi toujours dans le même sens. Si l'on place un épi de bled près du poignet, entre la peau et la manche de l'habit, cet épi remonte en quelques minutes tout le long du bras.

C'est d'après ce principe que M. Edgworth a construit un automate qui marche dans une allée de jardin. Le dos de cet automate est composé de petites pièces d'un bois leger, réunies en sens contraire de la direction des fibres. Ce corps est porté horizontalement sur quatre jambes, dont les pieds sont armés de crochets de fer tournés vers la queue de l'animal. Lorsque le tems est humide, le bois de la colonne dorsale s'alonge, et les pieds sont poussés en avant, parce que les pointes glissent facilement sur la terre. Lorsque, par l'effet de la sécheresse, la colonne dorsale se raccourcit, les pieds de devant ne peuvent reculer, et ceux de derrière

se rapprochent d'eux. Ainsi dans l'espace d'un mois l'automate s'est avancé fort loin du lieu où on l'avoit placé d'abord. D.

(8) *Dictamnus albus* L. *Decandria Monogynia*. La Fraxinelle.

C'est une belle plante qui croît dans les départemens méridionaux de la France, et qu'on cultive pour l'ornement des jardins. Sa tige s'élève à un mètre. Ses feuilles sont ailées et ressemblent à celles du Frêne, ce qui lui a fait donner le nom de Fraxinelle. Ses fleurs sont grandes, disposées en grappe, à cinq pétales, purpurines, marquées de lignes plus foncées ; ses étamines, au nombre de dix, sont inégales et courbées. Toutes les parties de la plante sont chargées de petites glandes, qui renferment un suc résineux et odorant.

Lorsque la journée a été chaude et sèche, il s'exhale de cette plante un gaz inflammable, qui condensé par la fraîcheur du soir, forme autour d'elle une atmosphère qui s'enflamme à l'approche d'une bougie, sans que la plante en soit endommagée.

L'odeur des fleurs est due à l'exhalaison de leurs huiles essentielles. Ces huiles essentielles ont plus ou moins de volatilité, et sont plus ou moins inflammables. Plusieurs sont des poisons comme celle du Tabac et

du Laurier-Cerise. D'autres sont narcotiques, comme celle du Girofle, qui appaise à l'instant la douleur des dents; celle de Canelle, qui fait cesser le hoquet; et le Baume du Pérou, qui calme les douleurs des ulcères. L'huile essentielle de térébenthine est recommandée par M. de Thosse, pour détruire les insectes qui attaquent les végétaux et les animaux. Il la mêle avec de la terre et de l'eau, et en enduit légèrement les branches des arbres : les pucerons meurent, et il n'en revient plus. (Voyez Mémoires d'Agricult. an 1787, trimestre du printems, p. 109.)

J'ai légèrement arrosé, par le moyen d'une brosse, les branches d'un Pêcher, avec de l'essence de térébenthine : les insectes ont péri, mais les branches du Pêcher sont mortes aussi. D.

Dans un ouvrage intitulé *Mémoires sur les insectes*, on propose comme un moyen sûr de se garantir de tous les insectes, principalement des teignes qui détruisent les habits, des punaises, etc., l'essence de térébenthine, mêlée à l'esprit de vin. Pour cela on touche légèrement les meubles et les étoffes avec un pinceau trempé dans ce mélange. Une fois au printems suffit pour l'année. T.

(9) *Hippomane Mancinella* L. *Monoëcia Monadelphia.* Le Mancenilier.

C'est avec le suc laiteux de cet arbre que les Indiens empoisonnent leurs flèches. S'il en tombe quelques gouttes sur la peau, il la brûle comme un vésicatoire et produit un ulcère dangereux. On dit que plusieurs personnes sont mortes pour s'être endormies sous un Mancenilier.

Il y a dans tous les pays un grand nombre de plantes vénéneuses : les animaux ne les mangent pas. Nous trouvons fréquemment sur le bord des chemins la Morelle, la Jusquiame, la Cynoglosse, auxquelles ils n'ont point touché. Est-ce à l'odeur qu'ils distinguent les plantes qui leur seroient nuisibles ?

Il paroît que les sucs caustiques et désagréables ont été donnés à plusieurs plantes pour leur servir de défense, ainsi que les épines.

Les fleurs sont en général plus âcres que les feuilles, et sont, par cette raison, moins exposées à la voracité des insectes, également écartés par l'odeur forte des huiles essentielles.

L'homme a su tirer parti des plantes vénéneuses. C'est à elles que la médecine doit ses remèdes les plus puissans, tels que les purgatifs, les vomitifs, etc. D.

(10) Urtica Urens L. *Monoëcia Tetrandria.* L'Ortie.

Les épines de l'Ortie sont creuses dans l'intérieur et percées au sommet ; elles reposent sur une petite vessie remplie d'une liqueur caustique. C'est la même organisation que celle de l'aiguillon des guêpes et des dents des vipères. Lorsque l'épine entre dans la peau, la vessie comprimée lance la liqueur le long du tuyau : elle s'introduit ainsi dans la piquure, et cause cette vive irritation, qu'on n'éprouve point lorsqu'on se pique avec des orties sèches. Cette belle observation est due à Lewenhoeck. T.

Remarquons à ce sujet que les poisons tirés du règne végétal ou du règne animal, produisent des effets plus prompts et plus violens, lorsqu'ils sont introduits dans le sang par une blessure, que lorsqu'ils le sont dans l'estomac. D'après les expériences de Beccaria, il faut une quantité cinq fois plus grande de poison lorsqu'on le prend par la bouche, pour produire des effets à-peu-près semblables. Il y a même plusieurs substances qu'on mange sans danger, et qui feroient infailliblement périr si on les introduisoit dans le sang. Dans plusieurs endroits on met les jeunes Orties dans le potage. Les sauvages mangent sans crainte les animaux tués avec des flêches empoisonnées.

3

On sait que les Marses et les Psylles dans l'ancienne Rome suçoient, sans en être incommodés, les blessures des personnes mordues par des vipères, et qu'on leur supposoit, par cette raison, une puissance surnaturelle.

Dans l'Ortie les fleurs mâles sont séparées des fleurs femelles, ou sur le même pied, ou sur des pieds différens. Les étamines sont élastiques, et lorsque les filamens se détendent par un mouvement subit, la poussière des anthères est lancée avec force. On la voit souvent former comme un nuage autour de ces plantes. La même chose a lieu dans les Muriers, la Pariétaire, etc. Le citoyen Desfontaines a le premier fait cette observation, consignée dans son Mémoire sur l'Irritabilité des organes sexuels des végétaux. D.

(11) *Lobelia Longiflora* L. *Syngenesia Monogamia.*

Cette plante croît dans les Indes occidentales, à la Jamaïque, à St. Domingue ; elle répand une odeur si délétère, qu'on éprouve une extrême oppression de poitrine si on s'en approche, lorsqu'elle est placée dans une serre ou dans une chambre. (*Ingen-houz exper. sur l'air*, p. 146. — *Jacq. Hort. Vind*). D.

La *Lobelia Tupa* qui croît au Chily, n'est pas moins dangereuse. Le lait qui s'écoule de sa racine et de ses tiges est un poison mor-

tel. L'odeur de ses fleurs excite de cruels vomissemens. Lorsqu'on les touche il faut bien se garder de les écraser entre les doigts, car si on se frottoit ensuite les yeux on perdroit infailliblement la vue.

Les *Lobelia* sont d'assez jolies plantes qui ont du rapport aux Campanules ; mais leur corolle est irrégulière. Elles sont laiteuses, et ce lait est plus ou moins caustique. La Lobelia à longues fleurs a des fleurs blanches, dont le tube est de la longueur du doigt. La *Lobelia Cardinalis* L., connue des jardiniers sous le nom de Cardinale, est cultivée pour l'éclat et la beauté de ces fleurs, qui sont très-grandes, rangées en grappe, et d'un pourpre éclatant ou d'un rouge écarlate très-vif. Elle est originaire de Virginie.

La *Lobelia Siphilitica* est employée comme un remède puissant dans l'Amérique septentrionale. Ses fleurs sont bleues.

Tous les végétaux dont l'odeur est forte vicient l'air plus ou moins, lorsqu'ils sont renfermés dans un appartement ; et plusieurs maladies de nerfs ont leur cause dans l'usage immodéré des parfums.

Il est d'ailleurs des plantes qui par leur nature répandent une odeur dangereuse. Telle est le Datura. Je tiens du célèbre Le Monnier, qu'ayant été consulté par une famille dont toutes les personnes étoient depuis plu-

sieurs jours sujettes à des maux de tête, accompagnés de mal-aise, il en trouva la cause dans des plantes de *Datura arborea* en fleur, qui étoient placées sur un balcon au devant des fenêtres; il fit ôter ces plantes, et dès le lendemain tout le monde fut guéri.

L'odeur des fruits rassemblés et celle du Foin qui commence à sécher, vicient aussi l'air. T.

(12) « Palmyre, connue du tems de Salomon sous le nom de Tadmour, célèbre dans le troisième âge de Rome, par le rôle brillant qu'elle joua dans les démêlés des Parthes et des Romains, par la fortune d'Odenat et de Zénobie, et par sa ruine sous Aurélien, n'avoit laissé dans l'histoire qu'un souvenir confus de sa grandeur. Des voyageurs anglais visitèrent ses ruines à la fin du siècle dernier, mais leur relation passa pour fabuleuse. Enfin le chevalier Dawkins, anglais, ayant publié, en 1753, les plans qu'il en avoit pris sur les lieux, il a fallu reconnoître que l'antiquité n'a rien laissé dans la Grèce et l'Italie de comparable à la magnificence des ruines de Palmyre.

» Je vais citer quelques traits de la relation de Mr. Wood, associé et rédacteur du voyage de Dawkins.

» Le 14 mars à midi, nous arrivâmes au lieu

où les montagnes sembloient se joindre ; il y a entr'elles une vallée où l'on voit encore les ruines d'un aqueduc, qui portoit autrefois de l'eau à Palmyre. A droite et à gauche sont des tours carrées d'une hauteur considérable. En approchant nous trouvâmes que c'étoient les anciens tombeaux des Palmyréniens. A peine eûmes-nous passé ces monumens vénérables, que les montagnes se séparant des deux côtés, nous découvrîmes tout à la fois la plus grande quantité de ruines que nous eussions jamais vues. Au milieu d'une vaste plaine de sables s'élève une file de colonnes corinthiennes, dont la seule base surpasse la hauteur d'un homme, et qui occupent une étendue de plus de treize cents toises: derrière cette immense colonnade se trouvent une multitude d'édifices détruits. C'est tantôt un temple à moitié écroulé, tantôt un portique, une galerie, un arc de triomphe. Si la vue s'abaisse sur le sol, ce ne sont de toutes parts que futs renversés, les uns entiers, les autres en pièces ; la terre est hérissée de pierres énormes, d'entablemens brisés, de chapiteaux écornés, de frises mutilées, de sculptures effacées, de tombeaux violés ou remplis de poussière. Au milieu de ces débris, le temple du Soleil présente encore une façade de quarante-sept pieds, sur un flanc de cent vingt-quatre, entouré d'un pé-

ristyle de quarante et une colonnes. Sur ces ruines sacrées de la magnificence d'un peuple poli, sont une trentaine de huttes de terre, où habitent autant de familles arabes, qui ont l'extérieur de la misère, et dont toute la richesse consiste en quelques chèvres et quelques brebis qu'ils font paître dans le désert. Derrière ces ruines, vers l'Euphrate, la vue se perd dans une étendue de plat pays, sans le moindre objet animé.

» L'on ne peut voir tant de monumens d'industrie et de puissance sans demander la cause de la grandeur de cette ville, aujourd'hui séparée de la terre habitable par une mer de sables stériles.

» Palmyre étoit l'entrepôt naturel des marchandises qui venoient de l'Inde par le golfe Persique, et qui de là remontant par l'Euphrate, alloient dans la Phénicie et l'Asie mineure. Ce commerce en fit une place importante, et les deux sources d'eau douce que son sol possède, furent un attrait puissant d'habitation, dans ce désert aride et sec par-tout ailleurs. La paix dont elle jouit au tems des Parthes et des Romains, permit à ses habitans d'élever les édifices dont nous admirons les débris. Odenat et Zénobie mirent le comble à sa prospérité; mais pour en avoir voulu passer la mesure naturelle, ils en detruisirent tout-à-coup l'équilibre; et Palmyre, prise et

dévastée par Aurélien, en 173, perdit en un jour la liberté et la sécurité, qui étoient les premiers mobiles de sa grandeur. Depuis lors les guerres perpétuelles de ces contrées, et les vexations du despotisme, ont tari la source du commerce, qui venoit au sein des déserts faire fleurir l'industrie et l'opulence ». (*Voyage de Volney*).

Palmyre est située sous le 34e. degré de latitude, à 6 journées d'Alep et de Damas, et à environ 20 lieues de l'Euphrate. T.

(13) *Description de l'Arbre à poison de l'île de Java, traduite du hollandais de N. P. Foersch.*

Cet arbre destructeur, appelé en langue malaise *Bohon-Upas*, a été décrit par des naturalistes : mais leurs récits ont tellement le caractère du merveilleux, qu'on les a regardés comme des fictions. J'ai douté moi-même de son existence, jusqu'à ce que j'en aie été convaincu par des recherches exactes. Je rapporterai sans ornement, et avec une fidélité scrupuleuse, les faits dont j'ai été témoin.

En 1774, j'allai m'établir à Batavia, comme chirurgien au service de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales. Pendant mon séjour j'entendis parler diversement du Bohon-Upas : ce qu'on m'en dit me parut incroyable, mais excita tellement ma

curiosité, que je résolus d'examiner la chose attentivement. En conséquence, je demandai un passeport à M. P. A. Van-der-parra, pour voyager dans l'île. Je l'obtins, et après avoir pris toutes les informations possibles, je partis pour mon expédition. Je me procurai des lettres de recommandation pour un prêtre malais, qui demeure dans l'habitation la plus voisine du lieu où croît l'arbre, et qui en est à 15 ou 16 milles. L'empereur avoit placé là ce prêtre pour préparer à la mort les criminels condamnés à aller chercher le poison.

Le Bohon-Upas croît dans l'île de Java, à environ 27 lieues de Batavia; à 13 de Soura-Charta, résidence de l'empereur, et à environ 20 lieues de Tinkjoé, séjour actuel du sultan de Java. Cet endroit est entouré de montagnes, et le pays est absolument stérile à 10 ou 12 milles de distance. Il n'y croît pas un arbre, pas un buisson, pas la plus petite graminée. J'en ai fait le tour à 18 milles du centre, et l'aspect de la campagne m'a paru par-tout également effrayant. Le poison est une résine qui coule entre l'écorce et le bois comme le Camphre. On y trempe la pointe des armes. Il est fort cher, et produit à l'empereur un revenu considérable.

Lorsque des criminels sont condamnés à la mort, on leur offre leur grace s'ils veu-

lent aller chercher une boëte de poison : ils acceptent, dans l'espérance de sauver leur vie, et d'être toujours nourris aux frais de l'empereur s'ils ont le bonheur de revenir. On les envoie à la maison du prêtre, où leurs parens et leurs amis les accompagnent. On leur recommande de saisir le tems où le vent chasse devant eux les émanations de l'arbre, et de marcher avec la plus grande vîtesse, seuls moyens d'échapper à la mort. Le prêtre les garde chez lui quelques jours en attendant le vent favorable, et les prépare par ses avis et ses prières.

Au moment du départ il leur donne une boëte d'argent ou d'écaille : il leur couvre la tête d'un bonnet de peau, qui descend jusqu'à la poitrine, et qui a des yeux de verre; il leur donne aussi des gants de peau. Il les accompagne à la distance de deux milles : il leur montre une colline qu'ils doivent monter : derrière cette colline est un ruisseau qui les conduira directement à l'Upas. Enfin, ces malheureux reçoivent les adieux de leurs amis, et partent en diligence, tandis qu'on fait des prières pour le succès de leur expédition.

Le bon prêtre m'assura, que depuis trente ans qu'il habitoit ce lieu, il avoit fait partir sept cents criminels, et qu'il n'en étoit revenu que vingt-deux. Il me montra une

liste qui contenoit leur nom, le jour de leur départ, et le crime pour lequel ils avoient été condamnés. Cette liste se trouva conforme à celle que je vis depuis chez le géolier de Soura-Charta, et aux informations que je me procurai d'ailleurs.

J'assistai à quelques-unes de ces tristes cérémonies. Je demandai aux criminels de m'apporter quelques petites branches d'Upas : mais je ne pus me procurer que deux feuilles sèches, qui me furent apportées par le seul que je vis revenir. Tout ce que j'appris de lui, c'est que l'arbre croît sur le bord du ruisseau indiqué par le prêtre, qu'il est de moyenne taille, entouré de cinq ou six jeunes arbres de la même espèce. Le terrein des environs est un sable brunâtre, rempli de cailloux, et couvert de débris de cadavres.

Il est certain qu'on ne trouve aucune créature vivante à quinze milles de distance, plusieurs personnes dignes de foi, m'ont assuré que les eaux n'y nourrissent aucun poisson, qu'on n'y voit point d'insectes, et que les oiseaux, qui passent assez près pour être atteints par les émanations de l'arbre, tombent et périssent. Des criminels en ont vu tomber à leurs pieds et les ont apportés au prêtre.

Je vais rapporter un évènement qui con-

firme ce que j'ai dit, et qui eut lieu pendant mon séjour à Java.

En 1775, quelques sujets du Massay, prince dont la dignité est presqu'égale à celle de l'empereur, se révoltèrent et refusèrent de payer les tributs. Il envoya des troupes pour les chasser. Vaincus et obligés de quitter le pays avec leurs familles, ces infortunés demandèrent la permission de se retirer dans les lieux inhabités qui entourent l'Upas. Ils l'obtinrent, à condition que ce seroit à 12 ou 14 milles de l'arbre, pour ne pas priver les habitans des champs qu'ils cultivoient. Au bout de deux mois, de 1600 qu'ils étoient, leur nombre se trouva réduit à 300. Les chefs de ceux qui restoient obtinrent leur grace. J'eus occasion de voir plusieurs de ceux qui avoient survécu. Ils étoient pâles et foibles, et d'après le récit qu'ils me firent de la mort de leurs compagnons, je fus convaincu qu'ils avoient été victimes du poison.

Ces effets paroissent incroyables à une si grande distance de l'arbre, sur-tout lorsqu'on considère que quelques-uns des criminels qui s'en approchent échappent à la mort. Les observations suivantes ont diminué mon étonnement.

J'ai dit qu'on instruisoit les criminels à suivre en allant la direction du vent, et à

revenir contre cette direction. Quand le vent souffle du même point pendant le tems nécessaire pour faire 30 ou 36 milles, un homme d'une bonne constitution peut échapper au danger. Mais la constance des vents n'est pas de longue durée dans ce climat : il n'y a pas de vent de terre régulier ; et ceux de mer ne se font pas sentir dans la plaine où croît l'Upas, à cause de l'éloignement, et des montagnes qui l'entourent. Les émanations sont mortelles à une petite distance de l'arbre lorsque le tems est calme, parce qu'alors elles restent stagnantes dans l'atmosphère ; elles sont dangereuses à une grande distance, lorsqu'elles y sont portées par le vent.

Expériences faites avec la Résine du Bohon-Upas.

Etant à Soura-Charta au mois de février 1776, j'assistai à l'exécution de treize femmes de l'empereur, convaincues d'infidélité. On les conduisit à onze heures du matin sur la place vis-à-vis le palais. Le juge fit passer au dessus de leur tête la sentence qui les condamnoit : on leur présenta ensuite l'Alcoran pour leur faire jurer que cette sentence étoit juste, ce qu'elles firent, en mettant une main sur le livre et l'autre sur la poitrine, et levant les yeux au ciel. Ensuite le bour-

reau procéda à l'exécution de la manière suivante.

On avoit dressé treize poteaux : on y attacha les coupables. Elles restèrent dans cette situation, mêlant leurs prières à celles des assitans, jusqu'à ce que le juge ayant donné le signal, le bourreau les piqua au sein avec une lancette trempée dans la résine de l'Upas. A l'instant elles éprouvèrent un tremblement suivi de convulsions, et six minutes après aucunes d'elles n'existoit. Je vis sur leur peau des tâches livides ; leur visage étoit enflé, leur teint bleuâtre, leurs yeux jaunes.

J'eus occasion de voir une autre exécution à Samarang. On y fit mourir sept Malais de la même manière, et j'observai les mêmes effets.

Desirant faire moi-même quelques expériences, je me procurai avec beaucoup de peine quelques grains de poison, que je fis dissoudre dans de l'arrack : je piquai avec une lancette trempée dans ce poison des chiens et d'autres animaux : tous moururent dans des convulsions en moins de 13 minutes.

Je voulus observer aussi les effets du poison pris intérieurement. J'en fis dissoudre un quart de grain dans une demi-once d'arrack. Je le fis boire à un chien de sept mois, qui sept minutes après fut attaqué de convul-

sions, et mourut au bout d'une demi-heure. Je l'ouvris, et lui trouvai l'estomac et les intestins très-enflammés.

Je conclus que l'Upas est le plus terrible des poisons tirés du règne végétal. Je crois qu'il contribue à l'insalubrité de l'île. On dit qu'on peut s'en servir pour empoisonner les eaux, et que lorsque les Malais passent dans un pays ennemi, ils portent des poissons pour essayer les eaux avant d'en boire. Les personnes d'un rang distingué ont toujours des armes empoisonnées.

Si l'on n'a pas eu jusqu'à présent des détails satisfaisans sur le Bohon-Upas, c'est que l'objet de ceux qui vont à Java est le commerce bien plus que l'histoire naturelle, et qu'ils y séjournent le moins qu'ils peuvent. Il existe sur la côte de Macassar un arbre appelé Cadjoé-Upas, dont le poison agit à-peu-près de même, mais ses effets ne sont pas si terribles. D.

La relation que je viens de traduire en l'abrégeant, a déjà paru en français dans une collection intéressante, qui a pour titre : *Mélanges de littérature étrangère*. T. I, p. 63. — T.

Observations sur le Boa-Upas, ou Arbre à poison de Macassar, tirées d'une dissertation inaugurale de Christ. Æjmelæus, approuvée par Thunberg, professeur de Botanique à Upsal (*).

L'auteur parle d'abord des poisons en général. Parmi ceux que fournissent les végétaux il compte le Curare, qui croît sur les bords de l'Orénoque; le Woorara, qui se trouve le long de la rivière des Amazones, et plusieurs autres. Mais le plus terrible de tous est le Boa-Upas, qui croît dans plusieurs contrées de l'Inde, et principalement dans les isles de Java, de Sumatra, de Bornéo, de Macassar, et des Célèbes.

Rumph qui en a donné la description et une figure incomplette dans l'*Herbarium Amboinense*, vol. II, p. 263, le nomme *Arbor toxicaria*. Il en compte deux espèces, qu'il appele mâle et femelle. Cet arbre, dit-il, a le tronc gros, les branches étendues; son écorce est brune et raboteuse; son bois dur, d'un jaune pâle, et marqué de taches noires; mais la fructification est inconnue.

(*) Selon l'usage du Nord, Thunberg est vraiment l'auteur de cette dissertation, comme Linné est l'auteur de celles qui ont été recueillies sous divers noms dans les Amœnités académiques.

Thunberg croît que c'est une espèce de Cestrum, ou un arbre de la même famille, voisin d'un Cestrum du Cap, avec lequel les Hottentots préparent un poison, qu'ils mêlent à celui qu'ils tirent d'un serpent.

Le Boa-Upas se reconnoît à une grande distance : il est toujours seul. La terre est autour de lui stérile et comme brûlée. Le suc est d'un brun foncé. Il se liquéfie par la chaleur, comme les autres résines.

On le recueille avec beaucoup de précautions. On s'enveloppe la tête, les mains et tout le corps, pour se mettre à l'abri des émanations de l'arbre, et sur-tout des gouttes de suc qui en tombent. On évite même d'en approcher de trop près ; pour cela, on a des bambous, terminés par une pointe d'acier, creusée en gouttière : on enfonce une vingtaine de ces bambous dans le tronc de l'arbre ; le suc coule, le long de la rainure de l'acier, dans le creux des bambous jusqu'au premier nœud. On les y laisse trois ou quatre jours, pour que le suc puisse les remplir et se figer : on va les arracher ensuite. On sépare la partie du bambou qui contient le poison, et on l'enveloppe avec grand soin. Ce poison perd de sa force quand il est gardé un an. Il n'a plus d'effet lorsqu'il est gardé plusieurs années.

Les émanations de l'arbre produisent des

spasmes et de l'engourdissement. Si l'on passe au dessous, la tête nue, on perd ses cheveux. Une goutte de suc qui tombe sur la peau produit une violente inflammation. Les oiseaux volent difficilement au dessus, et si quelqu'un se pose sur les branches il tombe mort. Le sol est absolument stérile à l'entour à la distance d'un jet de pierre.

Les personnes blessées avec un dard empoisonné, éprouvent à l'instant une chaleur ardente suivie de convulsions, et meurent en moins d'un quart-d'heure. Après la mort la peau se couvre de taches, le visage est livide et enflé, et le blanc des yeux devient jaune.

Pour essayer la force du poison, les naturels en versent quelques gouttes sur du jus de racine d'Amome étendu d'eau. Il se produit une effervescence plus ou moins vive selon qu'il a plus ou moins d'énergie. La vapeur qui s'exhale est très-dangereuse.

Ce poison se dissolvant dans l'arrack, paroît être principalement de nature résineuse; et Thunberg ne croit pas qu'il puisse empoisonner les eaux. On s'en sert pour faire périr les criminels condamnés à mort. Cela a donné lieu à faire diverses expériences. On a vu qu'un homme étant piqué au doigt, on ne peut le sauver, quoiqu'on fasse l'amputation à l'instant.

Le poison de l'arbre que Rumph nomme

femelle a moins d'énergie ; on s'en sert à la chasse, et l'on mange sans danger les animaux tués avec des flêches empoisonnées.

On dit qu'on fait usage de ce poison comme remède contre d'autres poisons, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et qu'il guérit de la piquure d'un insecte très-venimeux.

Thunberg conclut qu'on a mêlé beaucoup d'exagérations à ce qu'on a raconté du Boa-Upas. Elles sont l'ouvrage des prêtres mahométans, qui ont persuadé au peuple que le prophète avoit fait croître cet arbre pour punir les crimes du genre humain.

On trouve un extrait de la dissertation d'Æjmelœus dans les commentaires de médecine (*Médical commentaries*) du Dr. Duncan. An 1790. Décad. 2, vol. 5. — D.

Quelque incroyable que paroisse la relation de Fœrsch, je ne puis concevoir comment il a publié des faits dont il dit avoir été témoin, et sur lesquels il est impossible d'être trompé, si ces faits sont absolument faux. Quoique Thunberg écarte ce qu'il y a de plus merveilleux, ce qu'il adopte comme vrai est encore bien étonnant : son autorité et celle de Rhumph sont bien imposantes ; mais d'autres autorités balancent celles-là. J'ai demandé au citoyen La Billardière, dont le zèle pour l'histoire naturelle, les lumières et les connoissances rendent le témoignage

du plus grand poids, ce qu'il avoit appris du Bohon-Upas pendant son séjour à Java: il m'a répondu qu'il n'en avoit point entendu parler, et que les merveilles qu'on en racontoit lui paroissoient des rêveries. Ajoutons que dans le catalogue de la bibliothèque de Banks, la relation de Fœrsch est rangée au nombre des fables.

Il est certain qu'il y a un arbre dont le suc sert à empoisonner les flèches, que les émanations de cet arbre sont nuisibles, qu'il est dangereux de s'arrêter sous ses branches, et qu'on emploie les plus grandes précautions pour en recueillir le poison. Le zélé jardinier qui a apporté l'année dernière au Muséum d'histoire naturelle tant de plantes précieuses de Porto-Ricco, m'a assuré qu'il avoit été malade pendant quinze jours pour avoir coupé un Mancenilier. L'arbre de Java peut être beaucoup plus vénéneux; mais il y a loin de là à ce que raconte Fœrsch. T.

(14) *Orchis* L. *Gynandria Diandria.*

Les Orchis ont des racines bulbeuses: ces bulbes sont au nombre de deux; elles sont ovoïdes ou palmées, et d'une nature différente des oignons des Liliacées, et des tubérosités de la Pomme de terre. Dans les Liliacées, comme la Tulipe, l'oignon n'est autre chose que la base de la tige, et les véri-

tables racines sont attachées au-dessous. Dans les tubérosités, les racines partent de divers points d'un corps charnu ; mais dans les Orchis, les bulbes sont placées au dessous des radicules. Elles servent cependant à la nourriture de la plante. Toutes les années il en naît une nouvelle, à mesure que celle de l'année précédente se fâne et périt, et c'est de cette bulbe nouvelle que pousse la nouvelle tige. Il suit de là que les Orchis ont sous la terre une marche, qui pour être fort lente, n'en est pas moins réelle ; puisque la bulbe d'où part la tige se trouve, non à la même place, mais à côté de celle de l'année précédente. C'est à la formation de la nouvelle bulbe aux dépens de l'ancienne que notre poëte fait allusion.

Il reste encore des observations à faire sur la manière dont les plantes se multiplient par leurs racines.

Dans la Tulipe, comme dans l'Orchis, l'oignon meurt après que la plante a fructifié, et un nouvel oignon naît à côté de l'ancien. Cela n'a lieu qu'au bout de quatre ans dans les Tulipes venues de graine, parce que jusqu'à la quatrième année l'oignon grossit et ne pousse que des feuilles. Si on dissèque l'oignon au premier printems, on trouve au centre la fleur toute formée ; et entre la première et la seconde tunique on trouve l'oignon

l'oignon de l'année suivante; entre la seconde tunique et la troisième, entre celle-ci et la quatrième, on apperçoit d'autres oignons graduellement plus petits, et destinés à fleurir successivement, chacun un an plus tard que celui qui précède.

L'oignon de la Jacinthe diffère de celui de la Tulipe en ce que la tige sort du centre au dessous de l'ancienne; aussi ne périt-il point après avoir fleuri.

La tige de la Renoncule naît au dessus de cette racine, qu'on nomme la griffe. Toutes les années une nouvelle griffe se forme au dessus de l'ancienne et la chasse plus en avant dans la terre, où elle se détruit sans pousser de nouvelles radicules. La même chose à-peu-près arrive à la Scabieuse, (*Scabiosa succisa* L.) et à d'autres plantes : c'est ce qui fait que l'extrémité de leur racine paroît comme mordue et tronquée. D.

(15) *CUSCUTA* L. *Tetrandria Digynia.* La Cuscute.

C'est une plante parasite, qui se montre sous la forme de filamens pourpres, entrelassés sur d'autres plantes, et s'y attachant par des espèces de griffes. La graine de cette plante lève d'abord sur la terre ; elle pousse un filament en spirale, qui s'attache à la plante la plus voisine, et se roule autour de

ses tiges et de ses rameaux. Alors le lien qui l'attachoit à la terre se desséchant, la Cuscute tire sa nourriture de la plante à laquelle elle s'est unie, et la fait même périr quelquefois. Elle se roule en allant de l'ouest à l'est et passant par le sud; c'est-à-dire, par un mouvement contraire à celui du soleil. Elle n'a point de feuilles, mais seulement de petites écailles appliquées sur les filamens, et d'où sortent des groupes de petites fleurs de même couleur que le reste de la plante.

La Cuscute ne croît pas indifféremment sur toutes les plantes, parce que toutes ne sont pas propres à la nourrir : mais on la trouve sur un grand nombre, le plus souvent sur des Labiées, comme le Thym, la Lavande, ou sur des légumineuses comme la Luzerne; sur les Bruyères, etc.

Les plantes semblent se disputer l'air et la lumière. Les arbustes s'élèvent au dessus des herbes, les arbres au dessus des arbustes, et les plus grands font souvent périr les plus petits. Les plantes grimpantes comme le Lierre, la Clématite, incommodent les grands arbres; et les vraies parasites, qui n'ont jamais leurs racines dans la terre, comme le Gui, le Tillandsia, l'Epidendrum sont nuisibles à tous.

Parmi les plantes, qui montent sur les autres en roulant leurs tiges autour d'elles en

spirale, il en est qui se roulent de gauche à droite, ou suivant le mouvement du soleil; c'est-à-dire, qu'elles vont de l'est à l'ouest, en passant par le sud; comme le Houblon, le Chévrefeuille, le Tamus, l'Helxine. D'autres se roulent de droite à gauche, ou du couchant au levant en passant par le nord; comme le Liseron, le Haricot, la Baselle, le Cynanchum, l'Euphorbe, l'Eupatoire. La cause de ce roulement déterminé n'est pas encore connue, et c'est un phénomène bien digne des recherches des physiologistes. D'autres plantes grimpent à l'aide des vrilles dont elles sont pourvues comme la Vigne. Si la vrille ne trouve rien à quoi elle puisse s'accrocher, elle se roule sur elle-même en spirale, comme un tire-bouchon.

Le Panis arborescent (*Panicum arborescens* L.), dont la tige n'est pas plus grosse qu'un tuyau de plume, s'élève à la hauteur des plus grands arbres pour chercher l'air et la lumière. (V. *Syst. veget.* Reich. T. 1, p. 161).

Les sommités de la plupart des plantes grimpantes sont tendres et bonnes à manger, lorsqu'on les a privées de leur âcreté en les faisant bouillir. J'ai mangé ainsi des tiges de Bryone, qui m'ont paru presque aussi bonnes que des Asperges. D.

(16) *Vitis Vinifera* L. *Pentandria Monogynia*. La Vigne.

Le raisin est une nourriture saine et agréable. Son jus est en grande partie composé de sucre et de mucilage. La fermentation convertissant ce sucre en esprit de vin, en fait un poison, qui est la cause de plus de la moitié des maladies chroniques connues en Europe. Mahomet en défendit l'usage parce qu'il en connut le danger. Ce sont les Arabes qui ont inventé la distillation, et qui ont rendu les liqueurs fermentées bien plus nuisibles en en concentrant l'esprit. Le docteur Darwin a publié la théorie du Diabœtes et de l'Hydropisie produite par l'excès des liqueurs spiritueuses, dans un ouvrage qui a pour titre: *Treatise on the inverted motions of the limphatic system. London.* D.

(17) L'ancienne fable de Prométhée, qui ravit et cacha dans son sein le feu céleste, et fut puni de son audace par un vautour qui lui dévoroit le foie, présente une allégorie si juste de l'effet des liqueurs spiritueuses, qu'on seroit porté à croire que l'art de la distillation, ainsi que celui de calciner l'or, ont été connus dans des tems reculés et perdus depuis.

Les buveurs de liqueurs fortes ne peuvent

être mieux représentés en langage hiéroglyphique, que sous la figure d'un homme qui porte le feu caché dans son sein. Il est certain qu'elles attaquent le foie, et y causent une inflammation squirreuse ou une paralysie. D'autres maladies chroniques, telles que les éruptions dartreuses, la goutte, l'hydropisie, l'épilepsie, la folie, viennent à la suite de celle-là. Il est encore remarquable que la plupart des maladies produites par l'abus des liqueurs spiritueuses, deviennent héréditaires, et continuent jusqu'à la troisième génération. Si la cause subsiste, elles croissent jusqu'à ce que la famille soit éteinte. D.

Il paroît, dit Horace, qu'Homère aimoit le vin d'après l'éloge qu'il en fait.

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

En raisonnant de même, on conclura que Darwin est un buveur d'eau. Sans doute l'excès du vin est nuisible; mais on en peut dire autant des meilleures choses. Son usage modéré a toujours été regardé comme salutaire. On assure que le vin de Champagne préserve de la goutte. Je ne sais si cette opinion est fondée; mais il est certain que dans le pays où on le recueille, et où l'on en fait le plus d'usage, cette maladie est fort rare.

Je crois bien que Darwin a raison lorsqu'il parle contre l'esprit de vin et les liqueurs

fortes dont il est la base. Mais le cortège épouvantable qu'il donne à l'aimable *Vitis*, n'est heureusement pas celui qui l'accompagne ordinairement chez nous. T.

(18) *Cyclamen Europaeum* L. *Pentandria Monogynia.* Le Cyclame.

Jolie plante cultivée dans les jardins des curieux pour l'élégance et le parfum de ses fleurs. Sa racine est tubéreuse. Lorsque la fleur est passée, le pédoncule qui porte le fruit se roule en spirale, descend vers la terre, et s'y implante. On dit que les graines tirent leur première nourriture de la racine de la mère, et qu'on ne peut que difficilement les faire lever ailleurs.

Le Trèfle appelé *Trifolium subterraneum* L. ensevelit aussi ses graines ; la tête où elles sont réunies est garnie de crochets, par lesquels elle s'enfonce dans la terre : par ce moyen la plante se garantit des ravages des oiseaux. Il y a un autre Trèfle (*T. Globosum* L.) qui défend ses graines par un autre moyen. Les fleurs inférieures de chaque tête sont seules fertiles et pourvues de corolle ; les supérieures se changent en une sorte de laine qui les recouvre entièrement. (V. Lin. Sp. pl. 2, p. 1081.) D.

(19) *Nec jam religio divum, nec numina magni*
Pendebantur enim : præsens dolor exsuperabat.

Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe
Quo priùs hic populus semper consuerat humari.
LUCRECE. Descript. de la Peste, liv. 4.

(20) Durant la peste de Londres, en 1665, on creusa dans la Chartreuse une fosse de 40 pieds de longueur, sur 16 de largeur, et 20 de profondeur, et dans l'espace de quinze jours on y jeta 1114 cadavres. Il y eut des exemples de mères qui portèrent leurs enfans dans ce tombeau public, et de personnes qui, désespérées de la perte de leurs amis, s'y précipitèrent vivantes. (*Journal de la peste de Londres, imprimé chez Nutt*). D.

(21) Plusieurs philosophes pensent que l'Amérique est sortie des eaux plus tard que l'ancien continent. Une des raisons de cette opinion, c'est qu'on y trouve des lacs d'eau douce presque aussi grands que la Méditerranée. Le sel de la mer, disent-ils, doit son existence à la décomposition des végétaux et des animaux qui y ont été portés par les torrens : les lacs d'Amérique n'étant point salés, il semble que cette cause n'existe pas pour eux depuis aussi long-tems.

On peut croire cependant que les lacs d'Amérique diffèrent de la Méditerranée en ce qu'ils sont dessalés par des rivières qui les traversent ; tandis que les eaux de l'Océan affluent par un courant dans la Méditerranée.

(22) *Cassia Fistula* L. *Decandria Monogynia.* La Casse (*).

C'est un grand arbre de la famille des Légumineuses. Il ressemble au Noyer par son port. Ses fleurs et ses étamines sont de couleur d'or, et ses gousses sont noirâtres. Il est originaire d'Egypte et des Indes orientales, et il est naturalisé en Amérique, où on l'a transporté.

Son fruit est un de ceux que la mer apporte annuellement sur les côtes de Norwège. Plusieurs autres graines y sont portées de la même manière. De ce nombre sont, au rapport du docteur Tonning (*Amœn. acad.* N°. 149), la Noix d'Acajou (*Anacardium Occidentale* L.); la Gourde (*Cucurbita Lagenaria* L.); le Cœur de Saint-Thomas (*Mimosa Scandens* L.); le *Piscidia Erithryna* L.; le Coco (*Cocos nucifera* L.). Toutes ces graines sont originaires d'Amérique; elles arrivent sans être altérées, et végètent si on les sème.

Sloane compte aussi quatre sortes de graines fréquemment jetées par la mer sur les côtes des îles au nord de l'Ecosse. (*Trans. phil.* an 1696, N°. 222). Trois des plantes qui les produisent croissent à la Jamaïque : la première est le *Mimosa Scandens* L., dont la

(*) Lisez dans le texte *Cassia* au lieu de *Casia*.

graine est connue sous le nom de Cœur de Saint-Thomas, qui aborde quelquefois sur les côtes de Kerry en Irlande ; la seconde est le *Dolichos urens* L., dont la graine est connue sous le nom d'OEil de Bourrique ; la troisième porte à la Jamaïque le nom de Nicker cendré ; il n'a vu la quatrième que dans les cabinets. Clusius en parle (*Plant. Exot.*, l. 2, c. 16, p. 41). Sloane ajoute que le *Fucus natans* ou Sargazo, qui croît sur les rochers aux environs de la Jamaïque, est porté par les vents et les courans sur les côtes de la Floride, et de là dans l'Océan du nord de l'Amérique, où on le trouve en grande abondance à la surface de la mer. (Voyez *Sloan. Jamaïq.*, p. 68, 69, 144, 145).

Ainsi un courant rapide passe du golfe de la Floride le long de la côte septentrionale de l'Amérique. Le docteur Franklin en a publié une carte en 1768, d'après les instructions du capitaine Folger. Ce fait a été confirmé par les expériences du docteur Blagden, qui a trouvé l'eau de ce courant de 6 à 11 degrés plus chaude que l'eau de la mer qu'elle traverse ; ce qui a sa cause dans ce qu'elle vient d'un climat plus chaud. Il attribue ce courant à la force des vents réglés, qui soufflant toujours dans la même direction, chassent à l'ouest les caux de l'Océan Atlantique, jus-

qu'à ce qu'elles soient arrêtées par le continent à l'ouest du golfe du Mexique, et que s'accumulant dans ce lieu, elles refluent dans le golfe de la Floride. (Voyez *Trans. phil.*, T. 72, p. 335).

Le gouverneur Pownal a donné une carte de ce courant. Il en trace la route au Nord, depuis le golfe de la Floride jusqu'au Cap Sable dans la nouvelle Ecosse, et de là au travers de l'Océan Atlantique jusques sur les côtes d'Afrique, entre les îles Canaries et le Sénégal; s'étendant en largeur jusqu'à occuper 5 ou 6 degrés de latitude.

Pownal attribue aussi ce courant aux vents qui chassent les eaux à l'ouest, jusqu'à ce que arrêtées par le Continent, elles s'accumulent dans le golfe du Mexique. Il observe qu'il doit y avoir dans l'Océan Atlantique un grand tourbillon (*eddy*), produit par la rencontre de ce courant et de celui qui vient de l'ouest, et qui doit son existence aux vents du tropique: dans ce tourbillon se trouvent une immense quantité de végétaux flottans, tels que des Varecs et quelques bois légers, qui, poussés par les vents, circulent au milieu de ce golfe dont ils couvrent la surface. (Voyez *Observations hydrauliques et nautiques du gouverneur Pownal*, 1787).

Le même auteur fait encore mention de

plusieurs autres courans, tels que ceux qui sont dans la mer des Indes au nord de la ligne, et qui sont produits par les Moussons. Il est probable que dans la suite des siècles, la petite langue de terre à l'ouest du golfe du Mexique sera envahie par les eaux qui s'élèvent et luttent contre elle ; alors cet immense courant cessera d'exister, et il y aura de grands changemens dans le golfe du Mexique et dans les îles à l'ouest de l'Amérique, par la retraite des eaux qui réuniront ces îles entr'elles, et peut-être au continent. D.

FIN DES NOTES DU CHANT III.

NOTES

DU CHANT QUATRIEME.

(1) Il y a un très-beau jardin de botanique à un mille de Lichfield.

(2) *Cactus grandiflorus* L. *Polyandria Monogynia.* Le Cierge à grande fleur.

Cette plante est originaire de la Jamaïque et de la Vera-Cruz. Sa fleur magnifique, large de deux décimètres, s'épanouit et répand un parfum délicieux au coucher du soleil ; mais elle ne dure que quelques heures, et avant l'aurore elle se fane et se ferme pour ne plus s'ouvrir. Ordinairement il s'en épanouit une nouvelle la nuit suivante, et cela continue de même pendant quelques jours.

On a vu quatre ans de suite ce Cierge fleurir chez un jardinier du Faubourg-Antoine, le 15 juillet à 7 heures du soir.

Il y a plusieurs autres plantes qui ne s'épanouissent et n'ont d'odeur que la nuit. Telles sont le Nyctanthes ou Jasmin d'Arabie, diverses espèces de Cestrum, d'Onagre, de Lychnis, de Silèné, de Géranium, de Glayeul. Les Belles-de-Nuit doivent leur nom à cette propriété. La plus agréable est la

Belle-de-Nuit à longue fleur (*Mirabilis longiflora* L.), si remarquable par le long tube de sa corolle et par son parfum. Elle est originaire des montagnes du Mexique. C'est le célèbre le Monnier, professeur de botanique au Jardin de Paris, qui l'a répandue en France.

Parmi ces plantes, qui dorment le jour comme certains animaux, il en est dont les les fleurs ne s'ouvrent plus après s'être fermées, comme le Cierge ; d'autres dont les fleurs s'ouvrent et se ferment plusieurs jours de suite, comme les Cestrum.

J'ai gardé huit jours de suite, dans une caraffe d'eau, un rameau de l'espèce de Cestrum appelé Galant de nuit ; les fleurs se sont ouvertes tous les soirs, et leur parfum se répandoit dans tout l'appartement ; le jour elles étoient fermées, et l'on ne sentoit rien du tout. T.

(3) Allusion à un poëme inédit de F. N. C. Mundi, qui a pour sujet ses adieux à la forêt de Needwood.

(4) *Tropæolum majus* L. *Octandria Monogynia*. La Capucine.

Mademoiselle Linné observa la première que la Capucine lançoit des étincelles et des éclairs, le matin avant le lever du soleil et le soir après son coucher, pendant le crépus-

cule, mais non pendant la nuit; elle fit part de son observation à son père et à quelques physiciens, et M. Vilcke attribua ces éclairs à l'électricité. (V. *Lin. sp. pl. p.* 490. — *Mémoires de la société de Suède, an* 1762. — *Pulteney, coup-d'œil sur la vie et les ouvrages de Linné*). Ce phénomène paroît avoir du rapport à la commotion électrique que la Torpille fait sentir à ceux qui la touchent; et peut-être est-ce dans la plante, comme dans le poisson, un moyen de défense, par lequel elle fatigue et chasse les insectes qui viennent l'attaquer; il est probable que le même phénomène a lieu pendant le jour, mais que nous ne pouvons l'appercevoir. C'est un sujet de recherches.

Comme la plante n'est lumineuse que pendant le crépuscule, on pourroit penser que c'est parce qu'elle a absorbé de la lumière, et qu'elle la laisse échapper comme le phosphore de Bologne, et les coquilles calcinées (*).

J'ai souvent observé qu'à égale distance de midi la lumière du soir a beaucoup plus d'intensité que celle du matin. Je présume que cela est dû à la propriété phosphorescente, dont un grand nombre de corps sont plus

---

(*) Cette explication ne vaut rien, si les étincelles paroissent avant le lever du soleil comme après son coucher. T.

ou moins doués. Par cette propriété ils absorbent la lumière pendant qu'ils sont frappés du soleil, et la laissent échapper après qu'il a disparu, quoique ce ne soit point en assez grande quantité pour produire des étincelles. D.

Le phénomène que présente la Capucine a depuis été observé sur d'autres plantes. On trouve dans le Journal de Physique T. 33, p. 111, un *Mémoire sur les fleurs qui donnent des éclairs*, traduit du Suédois de M. Haggren par M. Gevalin.

« J'apperçus par hasard en 1783, dit l'auteur, un foible éclair sur le Souci (*Calendula officinalis* L.) : je résolus de faire des observations exactes sur ce phénomène. Pour être sûr que ce n'étoit pas une illusion, je plaçai un homme près de moi, lui recommandant de faire un signal au moment qu'il observeroit la lumière. J'ai toujours trouvé qu'il voyoit l'éclair au même instant que moi.

» Cette lumière, plus visible dans les Soucis d'un jaune orangé, est presque imperceptible dans les pâles.

» On peut souvent voir l'éclair sur la même fleur deux ou trois fois de suite ; mais souvent on ne l'apperçoit qu'après plusieurs minutes, et si plusieurs fleurs placées dans le même endroit font voir l'éclair en même-tems, on peut le remarquer de loin.

» On observe ce phénomène dans les mois de juillet et d'août, au coucher du soleil, et une demi-heure après, si l'atmosphère est claire ; mais quand elle est pleine de vapeurs humides, et qu'il a fait de la pluie pendant le jour, on ne peut rien observer.

» Les fleurs suivantes font voir l'éclair plus ou moins fort, dans cet ordre : 1°. le Souci ; 2°. la Capucine ; 3°. le Lis orangé (*Lilium bulbiferum* L.) ; 4°. les OEillets-d'Inde (*Tagetes parula et erecta* L.). Je l'ai aussi remarqué quelquefois sur le Tournesol (*Helianthus annuus* L.) ; mais le jaune couleur de feu est en général nécessaire pour faire voir cette lumière, et je ne l'ai jamais observée sur des fleurs d'une autre couleur.

» Pour découvrir si quelques petits insectes phosphoriques n'en étoient pas la cause, j'en ai fait la plus exacte recherche avec de bons microscopes, sans jamais pouvoir en trouver ».

Pline, liv. 16, c. 8, parle d'un Agaric qui croît sur la cîme des Chênes, et qu'on va chercher la nuit, parce qu'il est lumineux dans l'obscurité. *Galliarum glandiferæ arbores Agaricum ferunt. Est autem fungus candidus, odoratus, summis arboribus nascens, nocte relucens. Signum hoc ejus quo in tenebris decerpitur.*

C'est ici une lumière phosphorique, comme celle du *Byssus phosphorea* L., et non des

éclairs instantanés comme dans la Capucine, le Souci, etc. T.

(5) A la Jamaïque on apperçoit souvent une multitude d'insectes lumineux qui voltigent dans l'air à l'entrée de la nuit. Lorsqu'ils se reposent sur la terre et se réunissent en pelotons, on les prendroit pour des charbons ardens. D.

(6) *Avena* L. *Triandria Digynia*. L'Avoine.

Dans un sens plus étendu, le mot Avena signifie chalumeau; parce que, comme l'Avoine, les autres Graminées ont pour tiges des chalumeaux entre-coupés par des nœuds. Leurs feuilles sont un excellent fourrage. Leurs graines, dans les espèces qui les ont très-petites, comme les Paturins, les Mils, nourrissent les oiseaux : celles qui sont plus grosses, comme le Ris, le Froment, le Seigle, l'Orge, le Maïs, font la principale nourriture de l'homme. Il paroît que la culture du Bled, qui exige tant de soins, n'a pu prendre naissance que chez des peuples très-civilisés, tandis que la Patate du Mexique, et le fruit de l'Arbre à Pain des îles de la Mer du Sud, n'exigeant presque ni culture ni préparations, ont pu être l'aliment des sociétés très-voisines de l'état sauvage. L'agriculture nécessitant le concours de plusieurs arts, et l'ha-

bitation dans le même lieu, a dû encore resserrer les liens qui rapprochoient les hommes. Aussi l'Egypte mit-elle au nombre des principales divinités, Cérès qui fit connoître le Bled, et Osyris qui inventa la charrue. D.

La plupart des Graminées ont trois étamines et deux pistils. Dans un très-grand nombre, les bales qui enveloppent le grain sont si fortement appliquées sur lui, qu'on ne peut les en séparer sans les déchirer, comme dans l'Orge, l'Avoine, l'Épeautre, le Ris. Au moment de la fécondation ces bales s'écartent jusqu'à former un angle droit, et laissent sortir les étamines et les pistils, qui jouissent de l'air et de la lumière. Après la fécondation, elles se referment comme elles l'étoient avant.

Plusieurs Graminées ont les fleurs en panicule. Souvent cette panicule est serrée comme dans le Dactylis pelotonné; mais au moment de la fleuraison, les rameaux s'écartent et flottent au gré du vent, pour se resserrer ensuite.

Il n'y a presque point de plantes malfaisantes parmi les Graminées: seulement l'Ivroye est enivrante et dangereuse en trop grande quantité.

Les diverses familles de plantes appartiennent plus particulièrement, ou même exclusivement à certaines contrées; mais les Grami-

nées qui sont les plus utiles aux hommes et aux animaux, sont répandues abondamment sur tout le globe.

Les premiers instrumens de musique furent faits avec des Roseaux réunis avec de la cire ; et cette invention, attribuée à Pan, remonte aux siècles de la vie pastorale, antérieurement à la découverte des métaux. Ces chaumes de Roseau furent l'origine des noms d'*Avena*, *Calamus*, *Cicuta*, donnés à la flûte des bergers.

Sylvestrem tenui musam, meditaris avena.
VIRG. Egl. 1.

Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ ;
Ascræo quos ante seni : quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
VIRG. Egl. 6.

Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula. VIRG. Egl. 2.

Cicutæ signifioit précisément les entre-nœuds des tiges des Graminées.

Les anciens se servoient aussi de Roseaux pour écrire : on les emploie encore aujourd'hui au même usage dans l'Orient. Pline, liv. 16, c. 36, donne des détails curieux sur les Roseaux dont on se sert pour faire des flêches, pour écrire, et pour faire des flûtes. Ils sont également utiles, dit-il, et dans la guerre, et dans la paix, et pour les arts

d'agrément. *Belli pacisque experimentis necessariæ; atque etiam deliciis gratæ.* T.

(7) *Cannabis* L. *Dioëcia Pentandria.* Le Chanvre de Chine.

Nouvelle espèce de Chanvre décrite par K. Fitzgerald, dans une lettre à sir J. Banks, et qu'on croit fort supérieure au Chanvre de nos pays. On sema en Angleterre quelques graines de cette espèce de Chanvre, le 4 juin, et il s'éleva à 14 pieds 7 pouces au milieu d'octobre. Les tiges avoient 7 pouces de circonférence et étoient chargées de branches. Leurs fibres se trouvèrent très-blanches et très-fortes. Son accroissement est quelquefois de 11 pouces dans une semaine. (Voyez. *Trans. phil.* T. 72, p. 46). D.

Le célèbre Le Monnier m'a dit qu'il avoit semé ce Chanvre au Jardin des plantes de Paris. Les plantes s'élevèrent très-haut. Les femelles fleurirent les premières, et leurs pistils se conservèrent verts, pour attendre les mâles, jusqu'au commencement de l'hiver. La gelée empêcha qu'on ne pût recueillir des graines.

Le Chanvre commun passe pour être originaire de Perse, mais il s'est naturalisé en Europe, où l'on en trouve souvent dans les campagnes des pieds qui se sont semés d'eux-mêmes. T.

(8) Dans un ouvrage très-ingénieux inti-

tulé *Analyse de la beauté*, M. Hogarth prétend que le miroir triangulaire consacré à Vénus dans son temple de Paphos, contenoit une ligne roulée en spirale autour d'un cône, avec un certain degré de courbure, et que cette ligne pyramidale et serpentante constituoit les principes de la grace et de la beauté. D.

(9) *Galanthus nivalis* L. *Hexandria Monogynia.* La Perce-Neige.

C'est la première fleur qui paroît après le solstice d'hiver. Ses oignons arrachés en hiver et bouillis dans l'eau ont la saveur insipide et mucilagineuse des bulbes de l'Orchis, et pourroient peut-être faire du salep, ainsi que ceux de quelques autres Liliacées.

Gmelin, dans son histoire de Sibérie, dit que les oignons du Martagon font une partie de la nourriture des habitans. On fait de l'empois avec la racine de l'*Alstroemeria Lighta* L.

La difficulté d'élever les Orchis de graine est peut-être la raison pour laquelle on ne les cultive pas dans nos pays comme objet de nourriture. Un des disciples de Linné affirme dans les *Amœn. acad.* que les graines de l'Orchis mûrissent si on détruit la nouvelle bulbe (*). Il ajoute que le Muguet

(*) Je ne me souviens pas d'avoir vu ce fait dans les

des bois (*Lilium convallium* L.) produira beaucoup de graines mûres, si on le met dans un vase où les racines soient assez pressées pour empêcher le développement des bulbes. Ces méthodes pourroient réussir sur d'autres plantes à racine bulbeuse, et rendroient leur culture facile et utile. D.

(10) *Bellis perennis prolifera* L. *Syngenesia Polygamia sup.* La Paquerette prolifère.

Dans cette singulière variété, non-seulement les demi-fleurons sont multipliés aux dépens des fleurons; mais la fleur, au lieu d'être solitaire, est entourée d'un grand nombre d'autres fleurs plus petites qu'elle, et portées sur des pédoncules qui sortent de son calice. On voit quelquefois la même chose dans le Souci, dans une espèce d'Epervière (*Hieracium*), et dans une espèce de Scabieuse. (Voyez *Phil. Bot.* p. 82). D.

(11) Les Bourgeons du Galé (*Myrica Gale* L.) ont une odeur aromatique très-agréable, et pourroient être employés en médecine. Le Cirier de la Lousiane et celui de Pensylvanie sont des espèces de Myrica.

Aménités académiques, et ne puis répondre de l'exactitude de la citation. T.

Leurs graines sont couvertes d'une cire dont on fait des bougies. Cet arbrisseau réussit très-bien en France, et la culture en seroit avantageuse dans les terreins marécageux. (Voyez un mémoire intéressant sur le Cirier, *Decad. phil.*).

Du Halde parle d'un arbre appelé à la Chine Tong-Tsin, sur les branches duquel des insectes déposent une cire blanche qu'on emploie à des usages économiques. (*Description de la Chine*, T. 1, p. 230.

(12) Plusieurs raisons me semblent prouver que les sources chaudes de nos climats sont dues à des vapeurs élevées par des feux souterrains, et non à une combinaison chimique opérée à la surface de la terre.

1°. Leur chaleur est constamment la même depuis plusieurs siècles ; ce qui suppose qu'elles sont d'abord dans un état d'ébullition, et qu'elles se réfroidissent à un degré déterminé en passant dans les fentes de la montagne. On pourroit même calculer la distance du lieu où elles sont échauffées, par le degré de chaleur qu'elles ont, comparé à celui de l'eau bouillante.

2°. Pendant la sécheresse de l'été de 1780, la plupart des sources ayant tari, celles de Buxtom et de Matlock n'éprouvèrent aucune diminution ; ce qui prouve qu'elles prenoient

naissance à une très-grande profondeur.

3°. Il y a dans les rochers du Derbyshire des fissures perpendiculaires, dans lesquelles sont des mines de plomb et de cuivre, qui s'étendent à des profondeurs inconnues, et qui offrent passage aux exhalaisons des feux souterrains.

4°. Si ces eaux étoient échauffées par la décomposition des pyrites, elles auroient un goût ferrugineux ou sulfureux.

(13) *Fucus* L. *Cryptogamia.*

Il est ici question d'une espèce de Conferve qui croît dans tous les bassins remplis d'eau. Le docteur Priestley a trouvé que de ses filamens s'échappoit une grande quantité de gaz oxygène ou air vital, sur-tout lorsqu'elle étoit frappée par le soleil, et que par-là elle empêchoit l'eau de se corrompre. D.

(14) *Trapa natans* L. *Tetrandria Monogynia.* La Macre ou Chataigne d'eau.

Les feuilles inférieures de cette plante sont plongées dans l'eau et divisées en une infinité de ramifications capillaires, tandis que les supérieures sont larges et arrondies, et ont à leur pétiole une vessie qui les soutient au dessus de la surface.

Un grand nombre de plantes aquatiques comme

comme la Mure, quelques espèces de Cresson, de Renoncule, d'OEnanthe, présentent deux sortes de feuilles. Celles qui flottent au dessus de l'eau sont larges et entières; celles qui y sont plongées sont finement découpées. Les divisions capillaires de ces feuilles ont pour but de chercher et séparer l'air mêlé et dissous dans l'eau. Cet effet est produit par leurs pointes nombreuses. On peut s'en convaincre en plongeant une de ces feuilles dans l'eau après l'avoir bien essuyée; on verra des bulles d'air s'attacher à chaque pointe. La raison en est que les extrémités des filamens attirent les molécules de l'eau avec moins de force que ces molécules ne s'attirent entr'elles : d'où il suit que les molécules d'air, trouvant à la pointe de chaque fibre une place où elles éprouvent moins de résistance, se dilatent et prennent la forme d'une bulle. Lorsque le soleil frappe sur l'eau, la réfraction que ses rayons éprouvent en traversant les bulles d'air, leur communique une chaleur qui augmente leur volume et détermine leur ascension à la surface.

Comme les feuilles aériennes des végétaux font l'office des poumons des quadrupèdes, celles qui sont dans l'eau font l'office des ouies des poissons; elles ont besoin d'être plus finement découpées pour présenter plus de surface, se mouvoir plus facilement, et

séparer l'air disséminé dans l'eau. En passant dans les ouies des poissons l'eau est privée de l'air qu'elle contenoit ; tandis que l'air peut être respiré plusieurs fois de suite par les poumons, avant d'avoir perdu toute sa vertu.

Dans les plantes qui croissent sur les montagnes, les feuilles du bas de la tige sont ordinairement plus larges et moins découpées que celles du sommet ; parce que l'air des couches supérieures étant moins dense que celui qui touche la terre, il faut aux feuilles moins de surface pour l'absorber (*).

Les eaux des fontaines ayant à-peu-près la même température sur tout le globe, on observe que la plupart des plantes qui y croissent se trouvent dans tous les climats,

---

(*) Le fait est vrai ; mais je pense qu'on peut en donner d'autres raisons. Les feuilles radicales pompent, par leur surface inférieure, les exhalaisons de la terre : les feuilles du haut de la tige sont découpées non-seulement pour mieux aspirer l'air, mais encore pour ne pas dérober la lumière à celles qui sont placées au dessous. Dans toutes les plantes, les feuilles sont arrangées de manière à ne se priver les unes les autres que le moins possible, et de la lumière qui vient du ciel et des exhalaisons qui s'élèvent de la terre. Jamais une feuille n'est placée au dessus de celle dont elle est la plus voisine ; leur insertion forme des spirales autour des tiges, de manière que si on les rapprochoit on les verroit disposées en étoile. Voyez le beau mémoire de C. Bonnet sur l'usage des feuilles. T.

comme le Cresson, la Renoncule aquatique, le Volant d'eau, l'Hydrocotile, etc.

Les racines et les fruits de plusieurs plantes aquatiques peuvent servir à la nourriture des hommes. On mange en Egypte les racines du *Nymphæa Lotus* L.; on mange en Sibérie celles du Jonc fleuri (*Butomus umbellatus* L.); comme cette plante croît le long de nos rivières, on pourroit peut-être en tirer parti chez nous: peut-être aussi les racines de notre Nymphæa, qui sont plus grosses que le bras, fourniroient, à l'aide de quelques préparations, une fécule nutritive.

Hérodote assure que les Egyptiens font du pain avec la pulpe du fruit du *Nymphæa Lotus* L. séchée au soleil. On mange en France les fruits de la Macre, autrement nommée Chataigne d'eau. Dans les pays chauds on cultive le Ris dans les terreins inondés. D.

(15) *Ocymum salinum. Didynamia Gymnospermia.*

L'abbé Molina dans son histoire du Chili, parle d'une espèce de Basilic qu'il nomme Basilic salin (*Ocymum salinum*): il ressemble au Basilic commun; mais sa tige est plus ronde. Quoiqu'il croisse à six milles de distance de la mer, ses feuilles sont tous les matins couvertes de cristaux de sel durs et brillans. Chaque plante fournit tous les jours

une demi-once de sel pur, que les habitans recueillent avec soin, et qu'ils préfèrent au sel qu'on retire des eaux de la mer.

Le sel est la seule substance fossile que les hommes aient imaginé de méler dans leurs alimens. Il agit comme stimulant, et quoiqu'il puisse être fort utile en médecine, il est probablement nuisible dans l'état de santé. Son usage excessif est la cause du scorbut de mer, qui se guérit par les nourritures fraîches. Je crois qu'on pourroit se servir du sucre brut pour conserver les alimens en mer, et éviter par là les inconvéniens des salaisons. Au reste, l'usage du sel est si universel qu'il est difficile d'apprécier les effets qu'il produit. D.

(16) *Arum* L. *Gynandria Polyandria.* Le Gouet ou Pied-de-Veau.

Les plantes de ce genre sont remarquables par leur port, et par la structure singulière de leurs fleurs, qui a occasionné des disputes entre les botanistes. Voyez Tournefort; Malpighi; Dillen; Rivin.

Au centre d'une spathe en cornet s'élève une colonne cylindrique qu'on nomme Spadix. Ce spadix nu à l'extrémité, est entouré vers son milieu d'un anneau de filamens, au dessous desquels sont des anthères nombreuses et sessiles. Vers sa base se trouvent les pistils qui se changent en autant de baies.

La spathe et le spadix sont diversement colorés dans les différentes espèces. Dans plusieurs, les feuilles sont marquées de belles taches pourpres ou blanches. La Serpentaire, dont la tige est marbrée comme le corps d'un serpent, appartient à ce genre. D.

L'Arum d'Italie (*Arum Italicum*, La Marck *Dict. Encycl.*) a fait découvrir un phénomène bien singulier, observé par le citoyen La Marck en 1777. C'est qu'au moment de la fécondation, le spadix s'échauffe jusqu'à devenir presque brûlant. Cet état dure quelques heures. On peut conclure de ce fait que les végétaux ont une chaleur propre qui dépend de leur action vitale, et qui trop foible pour être toujours apperçue, se rend sensible dans quelques plantes, à certaines époques de leur développement. (V. *La Flore française* et le *Dictionnaire de Botanique de l'Encyclopédie*).

Quelques espèces d'Arum, comme le Pied-de-Veau commun et la Serpentaire, croissent en France : les autres sont originaires de l'Inde et de l'Amérique. Il en est plusieurs dont on mange les feuilles et les racines. La racine du Pied-de-Veau commun est d'une âcreté insupportable, mais cette âcreté se perd par la dessication. J'ai parlé ailleurs d'une espèce d'Arum qui retient, et fait périr dans

sa spathe les mouches qui y ont été attirées par son odeur.

Les anciens Egyptiens faisoient une sorte de pain avec les racines de la Colocase (*Arum Colocasia* L.). Elle est encore cultivée dans le même pays. Sa fleur fait une partie de la coëffure d'Isis et d'Osiris, et se trouve aussi sur la tête d'Harpocrate dans les monumens anciens. Peut-être la regardoit-on comme un signe de fécondité. (Voyez *les Mémoires de l'acad. des inscriptions*, T. XI). T.

(17) Il est ici question d'un OEillet qu'on croit produit par le mariage de l'OEillet superbe et de l'OEillet des jardins (*Dianthus superbus*, et *Dianthus Caryophyllus* L.). L'OEillet superbe a des pétales très-découpés, et répand une odeur délicieuse, sur-tout la nuit.

Il y a dans les végétaux des mulets comme dans les animaux ; et comme ceux-ci ils sont souvent stériles. Linné a donné dans les Amœn. acad. N°. 32, une dissertation sur ces plantes, qu'il nomme Hybrides. Il en décrit quelques-unes fort singulières que le hasard a produites, mais dont l'origine ne paroît pas douteuse. Il en indique plusieurs autres, qu'il juge Hybrides, d'après les caractères qu'elles présentent, dont les uns appartiennent à une plante qu'il croit être la mère, et

les autres à celle qu'il croit être le père. Il y a dans les raisonnemens et les observations de Linné une sagacité étonnante : cependant son opinion n'étoit appuyée que sur des probabilités. Koelreuter l'a confirmée par des expériences rigoureuses faites sur des Digitales, des Lobélies et des Malvacées, et continuées pendant plus de quinze ans. Plusieurs de ses essais lui ont réussi : c'est-à-dire, que des fleurs auxquelles il avoit retranché les étamines, et qu'il avoit fécondées avec les poussières d'une espèce différente, lui ont donné des graines d'où sont provenues des plantes hybrides, ressemblant plus au père par leurs feuilles, et à la mère par leurs fruits. (Voyez les mémoires de Koelreuter parmi ceux de l'Acad. de Pétersbourg).

On ne peut obtenir des Hybrides qu'en mariant des espèces qui ont de l'analogie.

La production de ces Hybrides autorise à croire qu'il existe aujourd'hui beaucoup de plantes qui n'existoient point autrefois, et qu'il peut s'en former de nouvelles. T.

(18) La fable des amours de la Rose et du Rossignol est célèbre dans les poëtes orientaux.

(19) L'Harmattan est un vent qui souffle de l'intérieur de l'Afrique, vers l'Océan

Atlantique. Il n'a point de périodes réglées, et dure tantôt quelques heures, tantôt quelques jours. Il est accompagné d'un brouillard sec, si épais qu'on n'apperçoit pas les objets à un quart de mille. L'air est rempli d'une poussière qui blanchit l'herbe, et même la peau des nègres. Ce vent dessèche les plantes. Le docteur Lind dit qu'en certaines saisons il cause des maladies, ce qui arrive probablement lorsque succédant à des pluies il est chargé des miasmes de marais croupissans. Dans d'autres tems il guérit les fièvres épidémiques, il dessèche les ulcères et les éruptions cutanées. On peut attribuer cet effet à ce que les vaisseaux absorbans qui aboutissent à la peau ne recevant plus d'humidité, l'action des vaisseaux intérieurs devient plus forte. (*Descript. de l'Harmattan. Trans. phil.* T. 71).

Le brouillard sec qui accompagne ce vent paroît ressembler à celui qui couvrit l'Europe pendant une partie de l'été de 1780. Comme ce brouillard succéda à une violente éruption du mont Hécla, et au tremblement de terre de Sicile, plusieurs savans pensèrent qu'il avoit une origine volcanique. La poussière qui accompagne l'Harmattan pourroit faire croire qu'il est de même produit par des volcans inconnus, allumés dans l'intérieur de l'Afrique; et que ces vol-

cans sont la cause de plusieurs maladies contagieuses. Il seroit possible que des éruptions volcaniques répandissent quelque jour des miasmes contagieux, assez abondans pour infecter l'atmosphère et dépeupler la terre.

M. Sterling a donné la description d'un brouillard obscur qu'il observa en Amérique, le 19 octobre 1762, et qui dura huit heures. Le soleil parut rouge et trois fois plus grand. Des gouttes de pluie, qui tombèrent sur du papier, le couvrirent d'une matière noirâtre et inflammable comme la poudre à canon; et l'air fut infecté d'une odeur sulfureuse. M. Sterling suppose que ce phénomène avoit sa cause dans un volcan ou un tremblement de terre. (*Trans. phil.* T. 53, p. 63). D.

Je vais ajouter ici quelques observations de Volney sur le vent chaud appelé en Egypte Kamsin, qui me paroît être le même que l'Harmattan.

« Ces vents ont en Egypte le nom de vents de cinquante jours parce qu'ils paroissent plus fréquemment dans les cinquante jours qui environnent l'équinoxe : les voyageurs les ont fait connoître en Europe sous le nom de vents empoisonnés ou vents chauds du désert. Il est difficile de s'en faire une idée. On en peut comparer l'impression à celle

qu'on reçoit de la bouche d'un four au moment qu'on en tire le pain.

» Quand ces vents commencent à souffler, le ciel se trouble; le soleil n'offre plus qu'un disque violâtre; l'air est plein d'une poussière déliée, qui ne se dépose pas, mais qui pénètre par-tout. Le vent devient plus chaud et plus rapide à mesure qu'il continue: il flétrit et dépouille les plantes: il affecte les corps animés: le poumon se contracte et se tourmente: la peau est sèche et l'on est dévoré d'une soif qu'on ne peut appaiser. Les habitans des villes s'enferment dans leurs maisons, et ceux du désert dans leurs tentes. Communément cette tempête dure trois jours: si elle dure plus long-tems elle devient insupportable. Les voyageurs qui en sont surpris loin de tout asyle, sont quelquefois frappés de mort. On se dérobe au danger en s'enveloppant le nez et la bouche avec des mouchoirs. Les chameaux enfoncent le nez dans le sable jusqu'à ce que la Raffale s'appaise.

» Ce vent se fait sentir en Egypte, en Syrie, en Arabie, en Afrique et même en Espagne. Sa direction diffère selon les lieux. En examinant les sîtes géographiques, on trouve qu'il vient toujours des continens déserts ». (*Voyag. de Volney. en Egypte, etc.*)

(20) M. Marsden rapporte que dans l'île de Sumatra pendant le mois de novembre 1775, les vents secs du sud-est ayant soufflé plus long-tems que de coutume, les grandes rivières furent desséchées ; et qu'on vit flotter à plusieurs lieux dans la mer une prodigieuse quantité de poissons morts ou mourans, qui furent ensuite rejetés sur le rivage par les flots. Il croit que les poissons périrent, parce que la trop grande évaporation et la cessation de l'arrivée des eaux douces rendit la mer trop salée près des côtes pour qu'ils pussent y vivre. Cette sécheresse causa des maladies qui firent périr un grand nombre d'hommes, tant parmi les naturels que parmi les étrangers. (Voyez *Trans. phil.* T. 71, p. 584.) D.

(21) *Hedysarum Gyrans* L. *Diadelphia Decandria.* Le Sainfoin oscillant.

Cette plante n'est point originaire d'Afrique, comme notre poëte semble l'indiquer. Elle croît sur les bords du Gange. On la nomme dans le pays *Chundali.* Broussonet en a donné la description et la figure dans le Journal de Physique et dans les Mémoires de l'Académie des sciences, an 1784 ; elle est actuellement vivante dans les serres du Muséum d'histoire naturelle, où j'ai eu le plaisir de l'observer plusieurs fois.

Ses feuilles sont composées de trois folioles, comme celles du Trèfle. La foliole terminale est immobile ; les deux autres, beaucoup plus petites, sont pendant le jour dans une agitation presque continuelle. Elles s'élèvent et s'abaissent successivement en décrivant un arc de cercle : tantôt elles se meuvent dans le même sens ; tantôt l'une monte tandis que l'autre descend. On dit que dans leur pays natal ce mouvement est rapide : il s'exécute plus lentement, et ordinairement par saccades dans nos serres. Jamais il n'est plus vif que dans le tems de la fécondation. Il cesse la nuit, et toutes les folioles sont abaissées lorsque la plante dort : il se ralentit lorsque la plante est malade, et lorsqu'elle est fatiguée par le vent ou par une trop forte chaleur.

Ce phénomène a donné lieu dans l'Inde à quelques idées superstitieuses. Un amant coupe deux folioles à l'instant où elles se touchent, et il en fait un talisman qui doit lui rendre sa maîtresse favorable. (Voyez, pour plus de détails, le Mémoire de Broussonet, où les faits sont de la plus grande exactitude). T.

Ajoutons quelques idées singulières de Darwin.

Le mouvement des feuilles du Sainfoin oscillant paroît nécessaire à sa vie comme la

respiration à la vie des animaux. Lorsque la plante dort, ce mouvement est suspendu, et toutes les feuilles sont abaissées. Nous avons dit que le sommeil des animaux consiste dans la suspension des mouvemens produits par la volonté. Les végétaux dormant comme les animaux, on peut conclure que l'action par laquelle ils ouvrent et ferment leurs feuilles et leurs fleurs est un effet de la volonté : car s'ils étoient privés de volonté, le sommeil ne leur seroit pas nécessaire.

Il y a d'autres exemples de mouvemens spontanés dans les végétaux. Dans le *Marchantia Polymorpha* L. il sort des anthères une laine qui se meut à mesure que le pollen s'échappe. Les rameaux déliés de plusieurs espèces de Conferves exécutent aussi des mouvemens très-vifs. D.

(22) *Nymphaea Nilumbo* L. *Polyandria Polygynia*. Le Nélumbo.

Cette plante croît dans les fleuves des Indes. Ses feuilles larges et arrondies nagent sur les eaux, et ses fleurs s'élèvent à la surface. Elles sont très-grandes et ressemblent à celles de notre Volet blanc ou Nénuphar. La capsule applatie en dessus et percée de trous, dans lesquels les graines sont nichées comme des pierres dans le chaton d'une bague, ressemble à la pomme d'un arrosoir,

avec cette seule différence que les trous sont plus grands. Les graines sont grosses comme des noisettes, et contiennent des feuilles toutes formées avant la germination. Comme ces graines ne remplissent point la loge dans laquelle elles sont enchassées, et qu'elles sont très-dures, elles font entendre un bruit considérable lorsque le mouvement des eaux ou le vent agite les capsules. Linné, qui a voulu faire concourir tous les sens à l'étude de la Botanique, parle de ce bruit. Ailleurs il demande la cause de ce murmure électrique, semblable au bruit d'un tonnerre éloigné qui se fait entendre lorsque le vent agite les échalas des houblonnières. (V. *Sp. Plant.*).

Nous avons dans nos prairies une pédiculaire qu'on a nommée la plante résonnante, à cause du bruit que ses capsules font entendre lorsqu'on les agite en passant auprès.

La fleur et le fruit du Nélumbo sont gravés sur une foule de médailles et de monumens antiques, principalement sur ceux de l'Inde. Il paroît que c'étoit pour rappeler l'idée du monde sorti des eaux.

(25) On voit quelquefois de longues et profondes crevasses s'ouvrir tout-à-coup dans les glaciers, avec un bruit horrible. Cet effet a lieu lorsque la neige fondue pendant le jour s'est insinuée dans une galerie sous

la croûte de glace. En se gelant de nouveau elle se dilate et fait fendre la voûte qui s'oppose à son expansion. D.

(24) *Lichen Rangiferinus* L. *Cryptogamia*. Le Lichen des Rennes.

Ce Lichen qui végète sous la neige est pendant l'hiver la seule nourriture des Rennes qui creusent la neige pour le chercher : et comme les Rennes sont l'unique richesse des Lappons, qui trouvent en eux les ressources que nous fournissent nos bœufs, nos chevaux et nos brebis, les régions du nord ne seroient point habitées si ce Lichen n'y couvroit la terre.

La rapidité de la végétation dans les climats septentrionaux après la fonte des neiges est vraiment étonnante. Elle paroît avoir deux causes. 1°. La longue durée des jours, le soleil étant presque toujours sur l'horison. 2°. L'accroissement de l'irritabilité dans les végétaux qui ont été long-tems exposés au froid. (Voyez la note sur l'Anémone.) D.

Ajoutez à ces causes qu'une fois que les neiges sont fondues, la chaleur continue sans interruption et va toujours croissant : que l'eau de neige contient une grande quantité d'oxigène, et que cet oxigène augmente prodigieusement l'irritabilité des plantes et la fécondité de la terre. T.

(25) *Conferva Ægagropila.* L. *Cryptogamia.*

On la trouve sur les lacs, où elle forme des boules de différentes grosseurs, semblables à ces pelottes de poil qu'on trouve dans l'estomac des animaux ; elle ne se fixe nulle part, mais roule dans toute l'étendue du lac. La Conferve errante (*C. Vagabunda* L.) habite les mers d'Europe et les traverse au milieu des vagues. On peut donner à ces végétaux le nom de Voyageurs. Le *Fucus natans* L. ne s'attache point à la terre par des racines, il flotte sur la mer et y forme de vastes tapis : c'est une plante de passage que les vents et les courans transportent sur des rivages éloignés.

(26) *Lycoperdon Tuber* L. *Cryptogamia.* — *Tuber Cibarium.* Bull. Champ. La Truffe.

La Truffe, ce végétal singulier si recherché pour les assaisonnemens, n'a ni tige, ni racines, ni feuilles. Elle naît sous terre et y reste tout le tems de son existence. Ses semences, renfermées dans l'intérieur de sa chair, n'en sortent jamais sous forme de poussière, comme il arrive aux autres Champignons. Elles ne se développent point comme graines, mais par une simple extension de parties. Les petites pointes dont leur surface est hérissée,

se terminent par des filets courts qui font l'office de cordons ombilicaux, par lesquels elles tirent leur nourriture de la Truffe mère, et ensuite de la terre. Parvenues à la grosseur d'un pois, ces petites Truffes perdent leurs filets et ont l'apparence d'une pierre arrondie, et raboteuse comme du chagrin. Elles deviennent quelquefois grosses comme le poing.

Les Truffes sont couvertes de quatre pouces, et quelquefois de quinze pouces de terre. Leur odeur pénétrante fait que pour les découvrir on se sert de chiens ou de cochons, qui s'arrêtent dans les lieux où il y en a. Quelques personnes exercées les reconnoissent à des insectes qui voltigent dans le voisinage.

Bulliard, qui a donné des détails curieux sur la Truffe, indique le moyen par lequel on pourroit réussir à faire des Truffières artificielles. (Voyez *Bull. Champ.* T. 1, p. 73 et suiv.).

(27) *Caprifica.* (*Ficus Carica* L. *Varietas*). *Polygamia Trioëcia.*

On donne au Figuier sauvage le nom de Caprifiguier, et celui de aprification à la pratique usitée dans les îles de l'Archipel et dans d'autres pays chauds, pour augmenter la grosseur et accélérer la maturité des Figues. Elle consiste à faire piquer les fruits

du Figuier domestique par des moucherons qui sortent des Figues sauvages.

Cette opération étoit en usage dans l'antiquité : Hérodote en parle et la compare à la fécondation artificielle des Palmiers.

Aristote nomme le moucheron qui sort des Figues sauvages, et dit que les agriculteurs suspendent ces fruits aux branches du Figuier cultivé.

Théophraste décrit au long cette pratique et les phénomènes qui l'accompagnent.

Tournefort, dans son voyage au Levant, en expose les détails et en cherche les causes : Hasselquits et Forskal, aussi dans leurs voyages au Levant, en ont de nouveau expliqué toutes les circonstances, et ont ajouté quelques observations à celles de Tournefort. Un grand nombre d'auteurs ont copié ceux que je viens de citer.

Linné a cru que les fleurs contenues dans la Figue sauvage, étoient mâles, et que celles du Figuier domestique étoient femelles. Il explique la Caprification d'après cette idée. Selon lui le moucheron qu'il nomme *Cynips Psenes*, s'échappant de la Figue sauvage au moment où les anthères s'ouvrent, porte le pollen dans les Figues domestiques, les féconde, et en favorise la maturité.

Bernard de Marseille, dans un excellent mémoire sur le Figuier, a réfuté ce sentiment;

il a prouvé que les Figues domestiques contiennent également des fleurs mâles et des fleurs femelles logées sous la même enveloppe. Il pense que la caprification est inutile, ou que l'accroissement et l'accélération de maturité des fruits, ne sont dus qu'à l'extravasion des sucs causée par la piquure des insectes, effet semblable à ce qui a lieu dans les galles et dans plusieurs fruits. De grands botanistes se sont rangés de cet avis, et le cit. Desfontaines a observé en Barbarie que les Figues non caprifiées mûrissoient comme les autres.

Enfin Cavolini, dans un mémoire très-détaillé sur la Caprification dans le royaume de Naples, a adopté un sentiment mitoyen. Selon lui, parmi les diverses espèces de Figuier, il en est auxquels la Caprification est inutile parce qu'ils ne donnent qu'une récolte, et que leurs fruits viennent assez tôt pour avoir le tems de mûrir sans ce secours; il en est où elle accélère la maturité, quoiqu'elle ne soit pas nécessaire pour la fécondation : il en est enfin, où elle favorise et assure la fécondation, parce que dans ces espèces le fruit ne contient que des fleurs femelles. Les graines du Figuier caprifié, ajoute-t-il, se distinguent au premier coup-d'œil, elles sont dures et parfaites, tandis que celles du Figuier non caprifié sont petites,

transparentes, et desséchées à l'intérieur. Mises en terre, celles du Figuier caprifié lèvent dans vingt jours.

On voit que les observations de Cavolini portent sur des faits positifs; et qu'elles ne sont point réfutées par celles de Bernard. En effet, Cavolini ne nie point qu'il n'y ait un grand nombre d'espèces pour lesquelles la caprification est inutile. Il nomme et distingue ces diverses espèces qu'il a observées et comparées dans le royaume de Naples, où la caprification est en usage dans plusieurs provinces. D'ailleurs la question n'est pas de savoir si les Figues non caprifiées grossissent et mûrissent, mais si elles contiennent des graines parfaites et fécondes. Et l'on voit que les expériences de Cavolini prouvent le contraire.

Quant à la manière dont se fait cette opération, je n'en dirai qu'un mot; renvoyant à son mémoire pour les détails, et pour les descriptions, tant des Figues domestiques, que de la Figue sauvage et de l'insecte qui l'habite.

Vers le 20 juin (premier prairial), les paysans cueillent ou achètent des fruits du Caprifiguier, ils les enfilent à de petites baguettes au nombre de deux ou trois, et suspendent une vingtaine de ces baguettes sur chacun de leurs Figuiers. Peu de tems après,

à l'époque où s'ouvrent les anthères, très-nombreuses au sommet des Figues sauvages, les moucherons sortent, se répandent sur l'arbre, soulèvent les écailles qui ferment l'œil de la Figue, s'y introduisent, et la font grossir et mûrir.

On laisse quelques fruits sur le Caprifiguier : les insectes de ceux-ci déposent leurs œufs dans des fruits tardifs qui ne sont point en état d'être fécondés. Ces œufs y éclosent et y passent l'hiver à l'état de larves : au mois d'avril les insectes prennent des ailes, sortent et déposent leurs œufs dans des Figues printannières. Ce sont ceux-ci qui donnent en juillet le moucheron qui doit piquer le Figuier domestique. (Voyez *Memorie per servire alla storia compiuta del Fico e della Proficazione, relativemente al regno di Napoli : del signor Phil. Cavolini napolitano. Negli opusculi scelti di Milano*, T. 4, *anno* 1782, p. 219). T.

(28) Cette description est relative à la grotte de Fingal dans l'île de Staffa. Les colonnes de basalte qui composent la chaussée des géans sur les côtes d'Irlande, et celles qui soutiennent la grotte de Fingal, ont évidemment une origine volcanique, comme l'a prouvé M. Keir, dans les Transactions philosophiques.

Voyez la description et la figure de la grotte de Fingal dans le voyage aux îles Hébrides, du citoyen Faujas de St. Fond. (T. 2, p. 49). T.

(29) *Byssus* L. *Cryptogamia.*

Le Byssus, dont il est ici question, flotte sur les bords de la mer pendant le jour, et se plonge dans l'eau pendant la nuit ; on le trouve dans les cavernes et sur les rivages des mers du nord ; il est d'un vert pâle, et mince comme du papier. D.

(30) *Conferva Polymorpha* L. *Cryptogamia.*

Cette plante est placée par Linné dans la Cryptogamie : mais selon M. Ellis, il y a des individus mâles et des individus femelles. (*Trans. Phil.* T. 57). Elle change deux fois de couleur, passant du rouge au brun et du brun au noir : elle change aussi de forme en perdant ses feuilles inférieures, et en alongeant ses feuilles supérieures, tellement qu'on croiroit en la voyant dans ses divers états que ce sont des plantes différentes. Elle croît sur nos rivages.

Quant aux plantes qui changent de forme. (Voyez la note sur la *Tremella nostoc*.

Le *Medicago polymorpha* L., espèce de Luzerne, est, selon Linné, une plante qui se

présente sous un très-grand nombre de figures, et dont les fruits ont des formes bizarres et très-différentes; mais il est probable que ces plantes que Linné à prises pour des variétés sont des espèces distinctes, car elles se multiplient par la semence avec les mêmes caractères.

(31) *Adonis* L. *Polyandria Polygynia.*

On pourroit considérer les fleurs qui contiennent plusieurs mâles et plusieurs femelles comme une société. Les arbres sont une société de bourgeons, dont chacun contient en petit toutes les-parties qui composent l'arbre entier. Tous les points de l'écorce ont la faculté de produire des bourgeons. Il en est de même des polypes dans le règne animal. On voit des arbres dont le bois est détruit, et dont l'écorce pousse encore des branches vigoureuses.

Il y a dans l'île d'Othaïti une société nommée les Areoï, composée de cent hommes et cent femmes, unis par un mariage commun. D.

FIN DES NOTES DU CHANT IVe.
ET DERNIER.

DIALOGUES

DIALOGUES

ENTRE

LE POËTE ET SON LIBRAIRE.

PREMIER DIALOGUE.

Le Libraire. Vos vers, M. le Botaniste, ne contiennent que des descriptions. Je présume que le sens est dans les notes.

Le Poëte. Je ne suis qu'un peintre de fleurs : j'essaie quelquefois le paysage, mais je laisse la figure et les sujets d'histoire à des artistes plus habiles.

Le L. Je vous loue de connoître les bornes de votre talent : une foule d'auteurs ont échoué faute de cette connoissance ; mais voudriez-vous bien me dire ce qui distingue essentiellement la poésie de la prose ? est-ce seulement la mélodie et la mesure des des vers ?

Le P. Je pense que ce n'est pas la seule différence ; la prose a aussi sa mélodie et même sa mesure : et si l'on récite des vers dans une langue que vous n'entendez pas, vous ne les distinguerez pas de la prose.

R

Le L. Est-ce donc l'élévation, la beauté, la nouveauté des sentimens ?

Le P. Non. Lorsque Warwick, dans une pièce de Shakespéare, est resté blessé sur le champ de bataille, après la défaite de son armée, son ami lui dit : *Ah ! si du moins vous pouviez fuir. — Alors je ne voudrois pas fuir*, répond Warwick : je ne crois pas que la mesure du vers relevât la sublimité de ce sentiment. Il me seroit aussi facile de citer des traits admirables, par la beauté et la nouveauté des sentimens et des idées, et qui ne gagneroient rien à être exprimés en vers.

Le L. Quelle est donc la différence entre la poésie et la prose ?

Le P. Outre le rythme qui appartient exclusivement à la poésie ; ce qui la caractérise, c'est qu'elle rejette les termes abstraits, dont la prose fait un usage continuel : et comme les idées qui nous viennent par le sens de la vue sont plus distinctes que celles qui nous viennent par les autres sens, les mots qui peignent des objets visibles composent presque seuls le dictionnaire poétique : le poëte met les choses sous les yeux par des images ; le prosateur présente des résultats à l'esprit, en employant des termes abstraits. Pope a dit, dans la *Forêt de Windsor* :

Le limpide canal, fameux par ses poissons.

Ce vers est prosaïque, à cause du terme *fameux*. Changez ce mot et mettez :

Le limpide canal où les poissons se jouent.

et l'expression sera poétique, parce qu'elle fait image.

Le L. Ces sortes d'expressions peuvent aussi bien s'employer dans la prose.

Le P. Sans doute, et elles lui donnent un caractère animé. M. Gibbon, a dit dans son histoire : *La Germanie étoit alors ombragée de vastes forêts* : ce tour a bien plus d'effet que s'il eût dit simplement : *Il y avoit alors de vastes forêts dans la Germanie.* Lorsque ces métaphores sont fréquentes, la prose approche de la poésie ; et dans les sujets graves, où l'on doit parler à la raison plus qu'à l'imagination, où l'instruction est le but principal, cela blesse le goût. Cette profusion d'ornemens paroît quelquefois un défaut dans les discours éloquens de M. Burke, tandis qu'on l'auroit admirée dans un poëme.

Le L. L'amusement seroit-il donc l'unique but de la poésie ?

Le P. Les Muses sont de jeunes vierges : nous aimons à les voir parées de fleurs : mais leurs attraits naturels ne doivent point disparoître sous la richesse des vêtemens. Elles se plaisent à mêler des leçons utiles aux émotions

douces qu'elles excitent dans notre ame, aux idées brillantes qu'elles offrent à notre esprit. Il y a des ouvrages de poésie didactique généralement admirés, comme les Géorgiques de Virgile, les Jardins de Masson, les Epitres d'Hayley. Cependant la prose convient mieux aux sciences, parce les raisonnemens ont plus d'exactitude que les métaphores et les comparaisons.

Le L. La poésie ne se distingue-t-elle pas encore en ce qu'elle personnifie les êtres métaphysiques, et fait usage de l'allégorie ?

Le P. C'est un des moyens qu'elle emploie pour exprimer les sentimens et les idées dans un langage fait pour les yeux : et ce moyen lui convient mieux qu'à la peinture.

Le L. Comment cela ? La peinture ne peut parler à notre esprit qu'en mettant les objets sous nos yeux.

Le P. Dans la poésie les êtres personnifiés et les figures allégoriques ont quelque chose de vague, et ne nous frappent point assez pour que nous soyons blessés de leur invraisemblance : mais dans la peinture, ces figures étant toutes également distinctes, leur invraisemblance ne peut nous échapper. Ainsi le Secret personnifié, ne se montrant que d'une manière indéterminée, ne choque point par le défaut de probabilité dans ce beau passage de Shakespeare.

« Elle ne fit point l'aveu de son amour ;
» mais le Secret caché dans son sein, comme
» un insecte dans le bouton d'une fleur, se
» montra sur ses joues, qu'il colora d'une
» rougeur aimable ».

Quelques vers plus bas la Raison entre en scène, et ce personnage devient choquant, parce qu'il est dessiné distinctement, et qu'on apperçoit son invraisemblance.

« Je m'adressai à la Raison, et j'implorai
» son secours : elle examina ma situation et
» pesa toutes les circonstances. Elle me ré-
» pondit ensuite qu'Hébé étoit une beauté
» parfaite : cela est vrai, répliquai-je, et je
» n'ai pas besoin que vous me l'appreniez :
» je m'adresse à vous pour que vous me mon-
» triez quelque défaut en elle. Je ne le puis,
» dit la Raison, etc. ».

L'emploi des figures allégoriques exige sous ce rapport encore plus de ménagement dans la peinture et la sculpture que dans la poésie. Elles peuvent rarement s'y montrer à côté des figures naturelles. Cela est évident par les tableaux de Rubens, dans la galerie du Luxembourg. Les figures allégoriques y paroissent d'autant plus invraisemblables qu'on les compare aux personnages historiques, auprès desquels elles sont placées.

Mrss. Angelica Kauffman, qui a bien connu

ce principe, n'a jamais introduit des figures mortelles parmi ses graces et ses amours : et Roubiliac, dans le beau monument élevé à la mémoire du général Wade, ayant représenté le Tems et la Renommée qui se disputent ses trophées, n'a placé la tête du héros que sur un médaillon suspendu parmi les ornemens. Il y a cependant quelques figures allégoriques avec lesquelles nous sommes si familiarisés, par l'habitude de les voir dessinées ou décrites, que nous oublions presque qu'elles n'ont qu'une existence idéale. Ainsi l'Amour, les Anges, les Démons nous paroissent des réalités, et ne nous déplaisent point lorsqu'on nous les montre avec des hommes vivans. Je conclus de là qu'un certain degré de probabilité est nécessaire pour nous empêcher d'être choqués de la représentation d'êtres chimériques, à moins qu'ils ne nous inspirent un intérêt assez vif pour nous faire illusion sur leur invraisemblance.

Le L. Ce raisonnement sur les degrés de probabilité est-il bien juste ? Sir J. Reynolds, également habile dans la théorie et la pratique de son art, et aussi bon écrivain qu'il étoit excellent peintre, a avancé, dans un discours prononcé à l'académie en 1786, que les plus beaux tableaux, non plus que les meilleurs drames, ne pouvoient faire illusion ; et que les spectateurs ne prendroient jamais

les évènemens représentés pour des évènemens réels. A ce sujet il critique M. Fielding qui, pour célébrer le talent de Garrick, introduit dans une de ses nouvelles un homme ignorant, assistant à une représentation de Hamlet, et la prenant pour une réalité.

Le P. C'est ici une question métaphysique qui exigeoit plus d'attention que Reynolds ne lui en a donné. Vous conviendrez que nous sommes trompés dans nos songes, et que même quelquefois pendant la veille, la contemplation de ce qui se passe dans notre imagination absorbant toutes nos facultés, nous perdons pour quelques momens l'idée du lieu où nous sommes, et de la succession du tems. Plongés alors dans l'erreur, à-peu-près comme pendant le sommeil, nous croyons avoir devant les yeux des objets qui n'y sont pas.

Deux causes produisent l'illusion dans les songes. La première, c'est que les organes de nos sens étant fermés et inertes, la suite des idées associées dans notre imagination n'est jamais interrompue par nos sensations, et ne peut être en opposition avec elles. D'où il suit que quoique nous soyons affectés en dormant de diverses passions, telles que le chagrin, la joie, la crainte, l'amour, nous n'éprouvons jamais la surprise; la surprise étant toujours l'effet d'une impression exté-

rieure, qui nous frappe et rompt l'enchaînement de nos idées.

La seconde, c'est que pendant le sommeil la puissance de la volonté est entièrement suspendue, tant sur les muscles du corps que sur les idées de l'esprit. Ainsi privés de la faculté de comparer les fantômes de notre imagination avec nos connoissances acquises, comme nous le faisons pendant la veille par un acte de la volonté, nous ne pouvons appercevoir leur incohérence.

Ajoutez à cela que nos idées sont d'autant plus vives que nous ne sommes distraits par aucun objet étranger, ni par aucun effort pour porter des jugemens.

Le L. Venons à l'application.

Le P. Lorsque le Peintre ou le Poëte nous présentent une suite d'idées assez intéressantes pour captiver toute notre attention, nous cessons quelquefois de sentir l'impression des objets extérieurs, et de faire usage de notre raison, pour comparer ces idées avec la connoissance que nous avons de la réalité des choses. Nous tombons alors dans un état semblable à celui des songes; et pendant cet intervalle, qui est fort court, les êtres que le poëte a créés, nous paroissent exister devant nous. C'est ce que le lord Kaimes (*Elémens de critique*), a nommé la *présence idéale des objets*. Je conclus de là

qu'un homme du peuple, déjà persuadé de l'apparition des esprits, pouvoit être entraîné dans l'illusion, à la vue des scènes de Hamlet, et bien plus facilement qu'un homme exempt de préjugés, et plus accoutumé à faire usage de sa raison.

Le L. Croyez-vous que le Peintre ou le Poëte ait besoin de beaucoup d'art pour produire cette illusion ?

Le P. Il faut d'abord qu'il ait fait choix d'un sujet intéressant par sa grandeur, sa beauté, sa nouveauté : il faut ensuite qu'il soit assez habile pour en saisir les traits caractéristiques, pour dessiner distinctement les objets, et pour répandre sur eux les couleurs les plus vraies.

Le L. Est-il nécessaire que cette représentation soit en tout d'accord avec la nature ?

Le P. Non ; si l'intérêt est assez vif pour nous entraîner dans cette espèce de rêverie dont j'ai parlé. On peut voir la nature dans les places publiques et dans les maisons de jeu : les passions s'y montrent avec énergie : mais nous cherchons quelque chose de plus au théâtre ou dans une galerie de tableaux. C'est en s'écartant de la nature commune qu'on produit la nouveauté : c'est en s'élevant au-dessus de la nature qu'on produit le su-

blime ; et la beauté est le résultat d'un choix et d'une combinaison de parties que la nature ne présente pas réunies. Vous sentirez mieux la vérité de cette doctrine, en vous rappelant les ouvrages de trois de nos plus célèbres artistes. Sir J. Reynolds a mis de la sublimité même dans ses portraits : nous admirons les images de ceux que nous aurions vu passer devant nous sans y faire attention. Mrss. Angelica Kauffman nous attache par une beauté dont nous ne cônnoissons pas le modèle ; l'ensemble des belles formes grecques ne se rencontrant point chez nous. Le pinceau hardi de Fuseli nous transporte au-delà des limites de la nature, et nous ravit par la nouveauté la plus intéressante. Enfin Shakespéare, qui excelle également dans toutes ces parties, se rend tellement maître du spectateur, qu'il ne lui laisse appercevoir, ni la violation des unités de tems et de lieu, ni l'invraisemblance des êtres qu'il évoque devant lui. Dominant toutes ses facultés, il le rend étranger au monde ; il plonge ses sens dans une léthargie qui les endurcit comme l'herbe immobile qui s'enracine sur les bords du Léthé. Personne ne se demande si les évènemens sont possibles. Ainsi, dans la *Tempête*, l'action se réalise tellement sous les yeux, que dans les entr'actes on rentre avec un sentiment pénible dans le cercle de la vie.

Le L. Je crois qu'un poëte moins habile auroit eu bien de la peine à tirer parti de ce sujet.

Le P. Sans doute : lorsque l'invraisemblance est apperçue, elle devient choquante. Dans les jardins d'un noble sicilien, décrits par M. Bridoine, il y a, dit-on, six cents statues de figures imaginaires. Cela produit un effet si désagréable, qn'on a résolu de les abattre. Cependant on lit avec plaisir les métamorphoses d'Ovide depuis plusieurs siècles.

Le L. En sera-t-il de même des vôtres ?

Le P. C'est au lecteur à en juger.

SECOND DIALOGUE.

Le L. Les monstres de votre jardin sont aussi étranges que les taureaux aux pieds d'airain et les dragons soufflant des flammes, qui gardoient le jardin des Hespérides. Cependant ils se succèdent de manière qu'on les voit passer avec plaisir. En cela ils ont quelque rapport avec ceux des métamorphoses d'Ovide. Quant à vos comparaisons, je suppose qu'elles sont *Homériques*.

Le P. Homère a bien connu l'usage de ce genre d'ornement dans la poésie. Il intro-

duit ses héros sur le champ de bataille avec beaucoup d'appareil, et lorsqu'il les a mis aux prises, il offre aux lecteurs une suite de comparaisons. Cependant la bataille continue, le tems nécessaire à l'action s'écoule dans notre esprit, et il en résulte un degré de probabilité qui contribue à l'illusion.

Mais les comparaisons d'Homère ont un autre caractère. Elles ne cadrent point exactement avec le sujet comme celles des auteurs modernes. Un seul trait de ressemblance lui suffit pour amener cette digression : il répand sur elle toutes les richesses de la poésie, et en fait une sorte d'épisode.

Le L. Vous pensez donc qu'il n'est pas nécessaire qu'une comparaison se rapporte exactement au sujet.

Le P. Non : elle seroit alors une analogie philosophique : elle produiroit du raisonnement au lieu de la poésie. La similitude doit ressembler à son objet comme la poésie elle-même ressemble à la nature. Elle doit intéresser par sa grandeur, sa beauté, sa nouveauté ; elle doit mettre la scène sous les yeux par un langage pittoresque ; elle doit enfin tenir au sujet principal par des fils qui y rappellent le lecteur, sans qu'il ait apperçu la moindre inconvenance, la moindre absurdité.

Le L. Croyez-vous que le lecteur ne puisse être arraché à l'illusion par des images désagréables comme par celles qui sont absurdes?

Le P. Certainement : il fera des efforts pour échapper à l'illusion comme on en fait pour se débarrasser du cauchemar. C'est d'après ce principe qu'on peut poser la limite entre le tragique et l'horrible. Toutefois la ligne qui les sépare inclinera plus ou moins de côté ou d'autre, selon les tems, les mœurs, les opinions d'un pays, et selon la disposition particulière à l'esprit des individus.

Qu'un artiste, voulant représenter la mort d'un officier dans une bataille, montre une goutte de sang sur son habit, comme si une balle avoit pénétré en cet endroit, la figure mourante excitera la pitié; et l'admiration se joindra à ce sentiment, si la force de l'ame est exprimée dans ses traits et son attitude. Si, au contraire, l'artiste l'a représenté ayant la cuisse emportée par un boulet de canon; s'il nous fait voir ses chairs en lambeaux, ses os fracassés, le tableau n'offrira plus qu'un spectacle hideux et dégoûtant, dont nous détournerons les yeux avec horreur.

Les peintres ont plus souvent que les poëtes oublié ce grand principe. La cruauté d'Apollon écorchant Marsyas, est un sujet

traité fréquemment par les anciens ; et les tourmens des martyrs ont occupé le pinceau de la plupart des modernes. Il ne faut pas beaucoup de génie pour représenter sur la pierre ou le marbre des muscles en convulsion : les intervalles sont profonds ; les traits sont fortement prononcés : mais cette noble simplicité qui caractérise le beau ; ces douces gradations qui expriment le sentiment ; ces finesses et cet abandon qui constituent les attitudes gracieuses, sont difficiles à concevoir et à exécuter, et exigent dans l'artiste le goût le plus délicat et le talent le plus exercé.

Le L. Par quelle définition distinguez-vous le tragique de l'horrible ?

Le P. Je pense que le tragique consiste dans la peine, accompagnée de la pitié qui s'allie à l'amour, la plus douce des passions ; tandis que l'horrible consiste dans la peine, accompagnée du dégoût qui s'allie à la haine, de tous les sentimens le plus affreux. Ainsi lorsque des scènes de cruauté nous sont représentées, nous cherchons à douter de leur réalité : au lieu que si quelques gouttes de consolation sont mêlées dans la coupe amère de la tragédie, nous nous laissons aller à une illusion douloureuse, et nous y trouvons un charme dont la cause n'est pas facile à expliquer.

Le L. Lucrèce n'en a-t-il pas rendu raison lorsqu'il dit, qu'en contemplant un vaisseau battu par la tempête, les spectateurs ont du plaisir à se trouver en sûreté sur le rivage.

Le P. Il ne faut pas confondre les sensations que nous éprouvons à la vue des maux réels, avec celles que nous cause la représentation d'une tragédie. La vue d'un naufrage captive notre attention, par la grandeur et la nouveauté du spectacle ; elle nous attache par les alternatives de crainte et d'espérance ; mais on ne peut trouver aucun plaisir dans les souffrances des malheureux ; on ne fait aucun retour sur soi-même dans cette violente agitation. Les représentations théâtrales nous intéressent lorsqu'elles nous font voir la vertu soutenant l'homme au dessus des souffrances, ou le faisant triompher des obstacles et de l'oppression ; elles nous satisfont encore, lorsqu'elles nous montrent un grand châtiment suspendu sur la tête des coupables.

Le L. Les deux souverains du domaine poétique, Homère et Shakespéare ne sont-ils jamais tombés dans l'horrible ? et vous-même dans votre troisième chant ?

Le P. La description du Cyclope dévorant les compagnons d'Ulisse n'est pas à l'abri

de ce reproche. La tragédie de Titus Andronicus présente plusieurs circonstances du même genre : mais je la crois faussement attribuée à Shakespéare. Quant à moi c'est au lecteur à me juger.

TROISIÈME DIALOGUE.

Le L. La poésie a été regardée comme sœur de la peinture et de la musique : voudriez-vous bien m'en dire la raison ?

Le P. Je vous ai déjà fait observer que le langage poétique se compose de mots qui expriment des objets visibles. Cela rapproche la poésie de la peinture. Ces deux sœurs se ressemblent encore par leurs mœurs et leurs habitudes, si je puis m'exprimer ainsi. Pour produire un grand effet, le peintre éclaire et dessine plus distinctement une partie de son tableau ; il laisse le reste dans la demi teinte : il affoiblit même la couleur et la grandeur des figures secondaires, pour faire valoir la figure principale. Il en est de même dans un poëme : les caractères subordonnés y sont moins prononcés pour donner plus d'élévation à celui du héros de l'ouvrage.

Dans la cathédrale de Lichfield on voit

un ancien monument qui représente une figure couchée. Sa tête est appuyée sur un rouleau de nattes, placé au fond d'une niche creusée dans le mur : à cinq pieds de distance il y a une autre ouverture, où l'on voit les pieds de la figure, posant également sur un lit de nattes. Quoique l'espace intermédiaire soit caché par le mur, on croit voir la figure toute entière. La poésie et la peinture emploient fréquemment le même artifice. Le peintre vous montre un bras nerveux, ou un visage tranquille, au milieu d'un groupe de figures, et cachant le reste du corps il laisse à votre imagination le soin de le finir : le poëte décrivant un trait ou une attitude, avec des expressions pittoresques, donne l'essor à votre esprit qui achève le tableau.

Je me souviens d'avoir vu une estampe représentant la façade d'une prison. Entre les barreaux de fer, dont la porte est grillée, sort une main décharnée qui implore la charité des passans. Cette image m'affecta plus que n'auroit fait celle du malheureux lui-même vu dans le fond du cachot.

Un troisième trait de ressemblance entre la poésie et la peinture, c'est que toutes deux peuvent exprimer les sentimens intérieurs, et les affections de l'ame, en décrivant les effets que ces sentimens et ces affections produisent au dehors. Il y a un bel exemple

de ce genre de peinture poétique à la fin du roi Léar de Shakespéare. Ce prince est introduit sur la scène accablé sous le poids du chagrin. Sa robe est serrée au dessus de sa poitrine par une agraffe : il s'adresse à un ami, et lui dit d'une voix foible : *Je vous prie détachez cette agraffe. . . . Je vous remercie*, et il meurt. Ce seul mot peint l'oppression qui l'empêchoit de respirer, mieux que n'auroit pu faire une description.

Le L. Quelles sont les différences entre la peinture et la poésie ?

Le P. Berkley dit, dans son traité de la vision, que les couleurs ne font que rappeler à notre esprit les idées d'étendue et de solidité, qui nous ont été données par le sens du toucher. Lorsque nous voyons le tronc d'un arbre, notre œil n'apperçoit que des couleurs et des ombres : et c'est l'expérience acquise par le toucher qui nous apprend que ces ombres annoncent un corps cylindrique, et d'une surface raboteuse. Il y a cette analogie entre les couleurs et les sons, qu'ils nous donnent également des idées, non par eux-mêmes, mais par l'association que l'expérience nous a fait établir entr'eux, et ce qui les produit.

Une différence essentielle entre la poésie et la peinture, c'est le tems qu'elles embrassent dans leurs compositions. L'une peut

exposer une suite d'évènemens qui durent des années ; l'autre ne peut représenter qu'un instant. Le poëte réussit dans la description des scènes successives : le peintre dans celles qui sont stationnaires ; mais chacune à ses avantages.

Lorsque le poëte veut présenter des passions fortes, des évènemens merveilleux, il est en son pouvoir de préparer l'esprit du lecteur par des circonstances préliminaires. Le peintre n'a pas la même facilité ; mais en revanche il peut répandre bien plus de lumière et de caractère sur l'action principale, et il emploie un langage universel où tout est lu d'un seul coup-d'œil. Lorsqu'un grand nombre de figures concourent à la même action, se font valoir réciproquement, et contribuent toutes à aggrandir l'effet, nous contemplons long-tems le tableau avec admiration. Le sacrifice de Jephté de Coypel réunit, sous un seul point de vue, les scènes du dernier acte d'une tragédie : une suite d'idées poétiques y sont concentrées en un instant.

Le L. Voudriez-vous bien me dire quelque chose de la relation qui existe entre la poésie et la musique.

Le P. Je crois que dans la poésie du langage il ne faut rien chercher d'analogue aux

notes de la game musicale. Si l'on excepte quelques exclamations ou interrogations, nous pouvons lire un ouvrage d'un ton plus haut ou plus bas sans rien changer au sens. Les vers peuvent être simplement lus ; ils peuvent être déclamés ; ils peuvent être chantés ; cela ne dépend pas du poëte, et n'altère point leur caractère : seulement le poëte choisit les mots les plus doux, ceux où le mélange des voyelles et des consonnes rend la prononciation facile, ceux dont le son plus coulant ou plus fort présente quelque analogie avec les objets qu'il veut peindre, et il les enchaîne et les cadence de manière à produire l'effet le plus agréable à l'oreille ; mais tout cela ne constitue point une *mélodie musicale*, qui consiste dans une succession agréable des notes de la game, ni une *harmonie musicale* qui est l'accord de plusieurs sons entendus en même tems. Si, comme le disent les voyageurs, la langue chinoise est tellement chantante que les mots ont un sens différent selon le ton sur lequel ils sont prononcés, elle peut fournir d'autres ressources à leur poésie ; mais nos langues européennes ne sont point dans ce cas.

Il y a cependant un rapport entre la poésie et la musique : il consiste dans le rythme ou la mesure du tems. Les anciens faisoient usage pour cela de longues et de brèves ;

nous employons des accens et des repos, qui coupent régulièrement nos vers : et l'on peut dire que c'est uniquement le rythme mesuré qui distingue les vers de la prose. Je dis les vers, qui sont l'instrument de la poésie, et non la poésie même.

Le L. Existe-t-il une relation entre la peinture et la musique ?

Le P. On trouve entre les couleurs et les sons une relation physique, dont Newton a donné la théorie : c'est que les sept couleurs primitives qu'on distingue dans le spectre solaire ou l'arc-en-ciel, sont disposées dans le même ordre, et séparées par les mêmes intervalles que les sept notes de la game. D'après cette découverte, le père Castel a imaginé une sorte de musique visible, exécutée par des couleurs, qui se succèdent et se combinent dans le même ordre et les mêmes proportions que les sons d'une pièce de musique instrumentale. Une observation singulière du docteur Darwin de Shrewsbury, exposée dans les *Trans. phil.* T. 56, offre encore une nouvelle analogie. Ce physicien a prouvé que de même que tel son flatte plus l'oreille lorsqu'il est entendu après tel autre, ainsi certaines couleurs font une impression plus distincte et plus agréable lorsque les yeux en sont frappés après s'être fixés pendant quelque tems

sur certaines autres couleurs. Tel est l'effet du rouge avant ou après le vert, de l'orangé avant ou après le bleu, du jaune avant ou après le violet. La cause de ce phénomène tient à ce que l'irritation produite dans l'œil par la couleur qui vient de passer, est en harmonie avec celle de la couleur présente. Il conclut de là, qu'indépendamment des idées que réveillent les couleurs et les sons, les sensations physiques qu'ils produisent sont soumises aux mêmes lois. De là vient que les musiciens et les peintres empruntent réciproquement des métaphores de leur art; tous deux parlant également de couleur, de jours et d'ombres, d'harmonie et de tons.

On pourroit, en suivant ces principes, mettre en accord la musique qui dirige un ballet pantomime, non-seulement avec les mouvemens et avec le caractère général de l'ouvrage, mais encore avec les couleurs diverses qui se présentent successivement dans la décoration. Les graces et les amours vêtus de blanc, de bleu ou de rose, les bois tour-à-tour verdoyans ou fleuris, l'azur des cieux, l'aube blanchissante, l'aurore vermeille, les nuages orangés qui brillent au coucher du soleil, se montrant accompagnés d'une musique analogue; le sens de l'ouie et celui de la vue affectés d'impressions semblables, porteroient de concert les mêmes idées dans

notre esprit, et les mêmes sentimens dans notre ame.

Le L. Croyez-vous que les langues anciennes fussent bien supérieures aux langues modernes pour la poésie ?

Le P. Quant à l'harmonie la comparaison est difficile. Mais à mesure que la philosophie s'introduit dans un pays, elle en change le langage, elle multiplie les termes abstraits, et déracine les métaphores dont on faisoit un usage continuel dans les tems grossiers. L'idiôme poétique perd sa force : on n'a plus de couleurs vives qui peignent aux sens : le génie même des poëtes devient stérile, parce que le raisonnement s'empare des terreins que l'imagination couvroit de ses productions magnifiques. On devient froid, et l'illusion n'ayant plus de pouvoir sur les esprits, la poésie perd ses charmes et ses ressources.

FIN.

TABLE

TABLE

DES NOMS DES PLANTES

DONT IL EST PARLÉ DANS LES NOTES.

S

FIN DE LA TABLE.

